



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07578438 3

Poetry, French, Old

An ti (Ovid Metamorphoses) —

Paraphrases, Tales, etc.

KKD
C. 10. 1. 1.

105

Poetry, French, Old

Anti (Ovid Metamorphoses) -

Paraphrases, Tales, etc.

RKD
C. 10. 10. 10.

Poetry, French, Old

Anti (Ovid Metamorphoses) —

Paraphrases, Tales, etc.

NKD
C. 1000





8

LES ŒUVRES

DE PHILIPPE DE VITRY.

**Cette édition se tire à 225 exemplaires, dont
16 sur papier de couleur.**

Imp de P. REGNIER, rue de l'Arbalète, 2, à Reims.

5

*coll. du pail.
leham.*

LES OEUVRES
2419. **DE**
PHILIPPE DE VITRY.



REIMS.

—
1850. 6,
CHR

V. 8

vie 6 .S. P. par jour et 10 livres pour ses manteaux (1). (C).

Le féal clerc du roi avait donc déjà payé de sa personne -et gagné par son dévouement et ses travaux les faveurs royales. Il devait alors être dans la force de l'âge : aussi placerons-nous sa naissance de 1285 à 1295.

Philippe de Valois en montant sur ce trône, qu'on lui disputait, fut trop heureux de garder autour de lui des hommes dont ses prédécesseurs avaient éprouvé la valeur et le patriotisme. Il eut soin aussi de maintenir au nombre de ses secrétaires Philippe de Vitry (2).

Les offices de ces fonctionnaires, ceux des maîtres des requêtes de l'hôtel étaient confiés à des clercs et à des laïcs. Vitry faisait alors partie de ces derniers : il était marié : le nom de la femme, qui consentit à s'associer à sa destinée, nous est inconnu : ils eurent plusieurs enfants : Michel, l'aîné de leurs fils, obtint sous Philippe de Valois la garde du château de Chaulny. Il devint chef de cette famille de Vitry si longtemps brillante à Paris. Elle fournit au parlement plusieurs membres distingués, à nos rois, des serviteurs fidèles. Le titre de châtelain de Chaulny devint héréditaire à son profit et transmissible d'aîné en aîné. Elle possédait les fiefs de Crespières, de Chemery et de Goupillières, et portait d'azur à la face losangée de 5 ou de 3 pièces d'or, accompagnée de 3 merlettes de même.

Les pièces du cabinet des titres, qui nous ont fourni ces renseignements, présentent comme père de Michel ce Philippe de Vitry, secrétaire du roi en 1285. Sans doute il est important pour une famille de faire reculer d'un siècle l'époque de son apparition. Mais ce n'est pas une raison pour admettre sans examen ses prétentions généalogiques. Michel avait une sœur consanguine nommée Guillemette : elle épousa Pierre Blanchet, depuis maître des requêtes et diplomate. Il mourut à Londres en 1401 et sa veuve se remaria à Haimon Raguier, trésorier du

(1) Lettres recognitives de ce droit du 10 août 1346. Cabinet des titres. Bibl. nationale.

(2) Blanchard : *élogé des maîtres des requestes*. Paris 1670. p. 71. — Pièces diverses du cabinet des titres.

roi (1). Il se serait donc écoulé 116 ans entre le jour où la fille de Philippe célébrait ses secondes noces, et l'époque où le père qu'on lui donne aurait été revêtu de fonctions honorables. Admettons plutôt que le prénom de Philippe appartint successivement à deux membres de la maison de Vitry. La vanité ne les a-t-elle pas confondus ?

Au-dessus des secrétaires du roi se trouvaient placés hiérarchiquement les maîtres des requêtes. Le nombre en était peu considérable. Au commencement du XIV^e siècle, la cour n'en comptait que trois : sous Philippe de Valois et Jean second, on en vit six. Ils faisaient partie de la maison royale et la suivaient partout. Elle leur devait la table et le logement ; ils jugeaient les causes des domestiques et celles des officiers du prince, statuaient sur toutes les demandes adressées au monarque. Les cas sérieux lui étaient réservés : on les examinait en sa présence et ses décisions s'appuyaient sur l'avis des maîtres des requêtes. On les nommait aussi juges de la porte par ce qu'ils devaient tous les jours siéger à l'entrée du palais ou de l'hôtel où se tenait le roi, pour accueillir ceux qui venaient lui présenter des suppliques ou des plaintes. Ces fonctions étaient fort recherchées ; on ne les donnait qu'à des hommes graves dont la probité, l'expérience étaient bien connues. Simon de Bucy, alors premier président au parlement de Paris, avait grand soin de prendre parmi ses titres celui de maître des requêtes de l'hôtel du roy.

Philippe de Valois comprit que le secrétariat de son cabinet et de la chancellerie était au-dessous du mérite de Vitry. Pour utiliser ses connaissances administratives et son esprit d'équité, il lui donna l'une des places dont nous venons de signaler l'importance.

En 1531, Jean avait reçu le titre de duc de Normandie : sa maison dut être placée sur le pied nécessité par sa nouvelle position. Il avait aussi distingué Vitry parmi ses collègues ; et à des époques que nous ne pouvons préciser, mais antérieurement à 1546, il l'avait nommé successivement son secrétaire, membre de son conseil et maître des requêtes de son hôtel. Il ne l'appelait jamais que son ami et fidèle conseiller, et le

(1) Blanchard, *éloge des maîtres des requêtes*. Paris 1670. p. 71.

X

traitait avec tous les égards qu'un prince a pour l'officier qu'il apprécie et qu'il affectionne (1).

Pendant que Vitry suivait avec honneur la carrière qu'il avait adoptée, l'ambition de l'anglais n'avait cessé de troubler le repos de la France. Du nord au sud il avait maintes fois envahi nos provinces. La Providence leur réservait de plus cruelles infortunes. Dès 1344 le comte de Derby, général d'Edouard III, occupait la Gascogne : il attaquait l'Auvergne et le Poitou. Aiguillon, Villefranche, Angoulême avaient subi le joug de l'étranger. Vainement Philippe de Valois avait tenté d'arrêter la marche du vainqueur. D'autres dangers l'avaient rappelé sur d'autres points. Ce fut au duc de Normandie qu'il confia le soin de défendre le midi : et bientôt à Toulouse se réunit l'armée française. Le comte d'Eu, connétable de France, les ducs de Bourgogne et de Bourbon, les sires de Craon et de Coucy, les comtes de Vendôme et de Tancarville, l'évêque de Beauvais, Jean de Marigny s'y rendirent. La campagne s'ouvrit dans les premiers jours du printemps de 1346. Les villes de Villefranche, d'Angoulême, du Port-Sainte-Marie, furent rapidement reprises. A la tête de cent mille hommes, le duc de Norman dievint mettre le siège devant Aiguillon. Cette place, située au confluent du Lot et de la Garonne, renfermait de nombreuses compagnies de gens d'armes, et la fleur de la noblesse anglaise. Ce fut le 16 avril qu'elle fut investie (2).

Philippe de Valois pensa que les services de Vitry ne seraient pas inutiles à son fils ; il lui permit d'aller le rejoindre. et le huit mai Jean vit arriver près de lui son fidèle conseiller. Le maître des requêtes voulut monter à cheval, prendre les armes et comme tous les bons français combattre pour l'indépendance de la patrie (3). Cependant le siège traînait en longueur. La garnison, protégée par la nature, abondamment pourvue de munitions et formée de soldats aguerris, résistait avec une opiniâtreté trop souvent heureuse. Chaque jour on donnait l'assaut ; le sang coulait et sans résultat. Le roi d'Angleterre s'inquiétait néanmoins du progrès de l'armée française. Il résolut d'aller en personne la combattre. Sa flotte était prête : elle allait partir pour Bordeaux, quand les conseillers d'Edouard le décidèrent à descendre à l'improviste en Nor-

(1) Pièces du cabinet des titres : lettres des 24 may et 10 août 1346.

(2) Froissard, liv. 4. partie 4. Chap. 237.

(3) Pièce du cabinet des titres : lettres du 25 may 1346.

mandie : c'est ce qu'il fit. Après avoir ruiné cette malheureuse province, il traverse le Beauvaisis et marche sur la Picardie. Philippe de Valois court à sa rencontre, et le 26 août la bataille de Crécy fut perdue. Il fallait sauver la fortune de la France ; Jean reçut l'ordre de lever le siège d'Aiguillon et de venir avec toutes ses forces se réunir à l'armée royale (1) ; il obéit. L'amour propre national dut se sacrifier au salut du pays.

Pendant cette campagne, Vitry, paya de sa personne. Aussi le prince se montra-t-il reconnaissant. La modeste pension de 6 s. par jour que Charles le Bel avait cru devoir assurer à son secrétaire était insuffisante en temps de guerre, dans un pays devenu champ de bataille. Jean après avoir pris l'avis de son conseil, arrêta que les appointements de son loyal conseiller monteraient à 40. s. par jour tant qu'il serait sous les armes (2). Dans ces temps malheureux, la monarchie aux abois fut souvent dans l'impossibilité d'acquitter ses dettes. Afin de faire face aux dépenses nécessaires pour résister à l'Anglais, une ordonnance royale décida qu'il ne serait pas payé de pension au-dessus de 3 s. par jour, et ce depuis le premier octobre 1345 jusqu'au premier octobre suivant. Jean ne voulut pas que Vitry fût victime de cette réduction. Par un arrêté spécial il lui conserva l'intégralité des appointements à vie que lui avait octroyés Charles le Bel (3). Maintenir avec bonne foi les récompenses accordées aux services passés, c'est le moyen d'assurer à l'état pour l'avenir de dévoués serviteurs. Dans cet acte politique, Jean voyait de plus un acte de probité. Brave, loyal, ami des sciences et des lettres, il aurait fait un grand roi s'il eut été plus heureux. Ses volontés furent ponctuellement exécutées, et les quittances de Vitry prouvent que cette fois comme toujours ce prince tint ce qu'il avait promis (4).

Cependant la ville de Calais était tombée dans les mains

(1) Suivant M. Buchon l'ordre de lever le siège serait arrivé avant la perte de la bataille de Crécy, et Jean se serait mis en route dès le 20 août. V. édition de Froissard : Panthéon littéraire 1835. p. 246.

(2) Pièces du cabinet des titres : lettres données devant Aiguillon le 24 may 1346.

(3) Idem. — Lettres du 10 août-1346 devant Aiguillon.

(4) Pièces du cabinet des titres : quittances des 5 juin, 20 juillet, 27 août 1346.

de l'Angleterre, et l'horizon de la France se couvrait de sombres nuages. Dans ces temps malheureux, Vitry rendit sans doute au duc de Normandie quelques services dont nous ignorons la nature. Mais en 1348 on le gratifiait d'une somme assez importante, et il en recevait le reliquat le 3 janvier 1349. La même année, le 10 octobre, Jean lui faisait encore un don de 200 livres, dont partie était payée le 16 novembre suivant (1).

Le 23 août 1350 Philippe de Valois, ce prince qui sut au milieu de ses défaites rester sur un trône où l'appelaient les lois de l'état et la volonté du peuple, s'en allait à ses pères : Jean lui succéda. Les trêves conclues avec Edouard étaient expirées ; il fallait recommencer la guerre. Le nouveau monarque voulut débiter par attaquer l'ennemi dans le midi de la France et mettre le siège devant Saint-Jean-d'Angely. Pour utiliser son voyage, il désira visiter la cour d'Avignon et s'assurer par lui-même de la bienveillance du Saint-Père (2). Dès le 3 septembre il avait envoyé Vitry près du souverain pontife pour lui faire savoir son arrivée et sonder ses intentions (3). L'accueil fait à Jean fut amical et brillant. Le roi partit pour le Languedoc, et Vitry resta quelques jours encore à la cour du pape. Nous le voyons à Villeneuve-lès-Avignon le 30 septembre donner quittance des sommes à lui dues à titre d'indemnités (4). Avec cette mission finit sa vie politique : une nouvelle carrière allait absorber les derniers élans de son ardente activité. Bientôt après la mitre épiscopale venait se poser sur son front. On récompensait ainsi le dévoué serviteur de la couronne de France, l'artiste novateur, le littérateur distingué, le philosophe religieux.

Sans doute ils étaient déjà loin les jours où les muses lui souriaient. Lorsque viennent les neiges, les roses s'en vont. Quand les cheveux du poète ont blanchi, ses idées plient leurs voiles ; le souffle du génie s'abat ; l'esprit rentre au port. L'âme enfin domine cette mer agitée longtemps par les

(1) Pièces du cabinet des titres.

(2) V. Froissard. liv. 4. partie 2, chap. VI.

(3) A cette occasion il lui fut alloué 60 s. par jour : lettres du roi Jean données à Vincennes le 5 septembre 1350. — Lettres d'Enguerand du Pettitrel, trésorier du roi, relatives au paiement de cette somme. Pièces du cabinet des titres.

(4) Quittance du pénultième jour de septembre : cabinet des titres.

orages : elle règne entre la vie et la mort, entre le rêve et le réveil. L'homme alors se prépare à comparaître devant le tribunal de l'avenir en feuilletant le livre de sa mémoire. Heureux qui peut avec calme remonter le fleuve de la vie et plonger en souriant dans le trésor de ses souvenirs ; c'est qu'il ne doit plus rien à ce monde qui demande tant et donne si peu ; c'est qu'aux yeux de sa conscience et devant l'Eternel il a payé sa dette sociale. Spectateur tranquille et désintéressé, il a le droit d'assister à ce drame dont le premier acte remonte aux premiers jours de la terre et ne finira qu'avec elle. Si dans cette lice, dont il connaît les périls et les triomphes, il voit s'élancer de jeunes combattants pleins de foi dans l'avenir, seul il peut applaudir sans envie à leurs premiers succès et dire avec le poète :

Et ego pastor in Arcadia fui.

Quel passé pouvait être plus riche que celui de Vitry. La politique, les travaux sérieux, les luttes de la cour, les périls de la guerre avaient rempli son existence. La poésie, la musique l'avaient embellie. La popularité n'avait cessé de lui sourire. Quelques-unes de ses œuvres seulement sont venues jusqu'à nous. Il avait composé des ballades, des lais, des rondeaux. De toutes ces pièces courtes et légères il n'en est qu'une qui nous soit connue. La célébrité dont elle jouit dès son apparition la rendit pour ainsi dire classique. Imprimée dès le XVI^e siècle, elle a reparu d'âge en âge dans divers ouvrages de littérature. Nous voulons parler des dits du franc Gontier. Ce petit poème compte simplement trente-deux vers. L'auteur y peint les joies de la vie champêtre et les misères du courtisan. L'esprit d'indépendance qui tint sa plume, en cette occasion, est noble et sans bravade. Il refuse de s'agenouiller et devant les tyrans et devant les mauvaises passions. Cette idylle satyrique est infiniment remarquable, par la netteté de son style et l'énergie de ses pensées. Pierre d'Ally, Eustache Deschamps et bien d'autres après eux l'imitèrent. Nicolas de Clamanges la traduisit en latin. Elle fait partie de notre recueil (D).

Nous trouvons la trace d'une autre pièce de vers composée par Vitry dans un passage de Gace de la Buigne, son contemporain. On lit dans son poème sur les plaisirs de la chasse (1) :

(1) Deduis de la chasse des bestes sauvages et des oiseaux de proie (par Gaston Phébus comte de Foix.) Paris, Trepperel in fol. goth. — Gallia Christiana : évêché de Meaux, au nom de Philippe de Vitry.

Et si l'oisei se va baigner....
 On ne le doit mie blâmer...
 Car garison selon nature
 Désire toute créature
 De sa douleur, si com dist
 Un acteur qui le nous escrist
 En un motel qu'il fist nouveaux,
 Et puis fu Evêque de Meaulx.
 Philippe de Vitry eut nom,
 Qui mieux sent motets que nul hom.

Citons encore quelques lignes d'un curieux manuscrit intitulé les règles de la seconde rhétorique (1). Il contient des principes de versification à l'usage du XV^e siècle, quelques pièces de vers citées comme modèles et la liste des poètes qui firent la gloire de la France dans les XIV^e et XV^e siècles. On y lit ces lignes : après vint Philippe de Vitry, qui trouva la manière des motets et des ballades, et des lais, et des simples rondeaux : et en la musique trouva les .IIII. prolacions, et les notes rouges, et la novelté des proporcions.

Ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il fait connaître en peu de mots presque tous les titres littéraires et artistiques que Vitry peut avoir à l'estime de la postérité. Digne compatriote de Guillaume de Machault (E) il fut son émule. Tous deux firent entrer dans la voie des progrès, la musique instrumentale et vocale, mondaine et religieuse. Vitry ne se borna pas à composer des morceaux de chants sacrés ou profanes ; il approfondit la théorie de l'art qu'il cultivait. Après avoir constaté l'état dans lequel il le trouvait, il rédigea les réformes qu'il voulait lui faire subir, les améliorations que ses études lui suggéraient. Ses idées furent accueillies avec faveur. Parmi ceux qui s'empressèrent de leur rendre hommage, il faut citer Jean de Mures (2). Ce chanoine de Notre-Dame de Paris florissait vers 1330 : il réunit les découvertes musicales faites de son temps dans un volumineux recueil dont le manuscrit est possédé par la bibliothèque nationale (3). On y voit développé tout un système de signes destinés à indiquer la valeur des notes, la

(1) Il fait partie de la bibl. de M. de Montmerqué, membre de l'Institut.

(2) V. Gallia christiana : évêché de Meaux, au nom de Philippe de Vitry.

(3) Il vient de l'abbaye saint-Victor et porte le n° 4404. Son titre est : *Practica mensurabilis cantus*. — Voir aussi à la bibliothèque nationale, le manuscrit classé sous le n° 7297.

mesure et le mouvement des tons. Il paraît qu'il est emprunté presque entièrement aux innovations professées par Vitry.

La bibliothèque du Vatican renferme un volume inédit et consacré à des études consciencieuses sur le contrepoint. Il passe pour être l'œuvre de Philippe. Nous n'avons aucun renseignement sur son contenu, son origine et son histoire. Mais il n'en n'est pas de même d'un curieux recueil conservé dans la bibliothèque de Strasbourg, intitulé *Liber musicalium*. M. Jung, à la garde duquel il est confié, a bien voulu nous le décrire. Nous lui devons les détails que nous livrons à la publicité (F). C'est dans ce texte qu'on doit chercher l'ensemble des théories adoptées ou créées par Vitry. C'est là que sont exposés et son mode de notation en signes rouges, et ses principes sur les prolations, les tons, et les mesures. Quelques-uns des morceaux qu'il créa, sans doute les plus appréciés, sont reproduits à la suite de ce traité. Ils donnent une idée et du génie de l'auteur, et du genre d'écriture musicale qu'il inventa.

Les artistes applaudirent à ses efforts. Sa réputation s'étendit au loin et lui valut de glorieuses amitiés. Pétrarque était en correspondance avec lui; de tous les titres qu'il pouvait lui donner dans la suscription de ses lettres, c'est celui de musicien qu'il préfère (1). L'épître latine à laquelle nous faisons allusion est conservée dans divers recueils manuscrits ou imprimés, mais avec des leçons diverses. L'édition que nous avons consultée lui donne la date du XV^e jour des calendes de mars; les auteurs de la Gaule chrétienne y ajoutent le millésime de 1350. Sans doute la version qu'ils avaient sous les yeux le leur permettait. Cette lettre insérée dans l'un des manuscrits de la bibliothèque nationale (2), renferme quelques phrases inédites assez curieuses. Elles prouvent que Pétrarque estimait aussi Vitry comme poète, et le traitait de : *poeta nunc unicus Galliarum*. Cette hyperbole italienne, due sans doute à l'enthousiasme de l'affection, établit au moins que les œuvres de Philippe étaient goûtées à la cour d'Avignon et peut-être au delà des Alpes. La missive, dont il s'agit, est datée de Padoue (G);

(1) Franciscus Petrarca, Philippo de Vitriaco, Musico, epistola XXXIII. — Franc. Petrarcae..... epistolarum lib. Lugd. apud Samuel Crispinum 1601. p. 573 à 586.

(2) N° 638 du fonds latin, c'est la 18^e du 9^e livre. V. P. Paris : Manuscrit français. t. 5, p. 177.

elle nous montre Vitry en rapports intimes avec le cardinal de Bologne, légat du pape, et un médecin de Padoue nommé Marc. On y découvre quelques détails sur sa vie privée. Le cardinal de Bologne avait reçu du saint Père une mission pour l'Italie : il allait négocier un traité de paix. Le diplomate quitte sa résidence ; en route il reçoit une lettre dans laquelle notre poète le plaint amèrement d'être obligé de quitter la France ; et la communique à Pétrarque. Celui-ci se charge d'y répondre. Le ton familier avec lequel il s'adresse au poète français, démontre qu'ils se connaissaient de longue date, que leurs relations avaient été bienveillantes. Il rappelle à son ami les jours où tous deux jeunes, pleins de foi dans l'avenir, exaltés par le désir de voir et d'apprendre, ne souhaitaient que lointains voyages. L'ardente imagination de Vitry le transportait dans les climats glacés du nord, dans les sables brûlants de l'Inde. Pétrarque lui demande ce qu'est devenu son amour pour les excursions périlleuses. Il lui reproche de s'endormir au doux murmure des ondes de la Seine, de se laisser fasciner par les merveilles étalées sur le petit pont de Paris. Il le raille avec gaîté de ce qu'il se borne modestement à se promener dans les prés de Saint-Germain, à monter sur la colline de Sainte-Geneviève pour voir le soleil se lever. Il l'engage à sortir de son apathie, à lui rendre le brillant compagnon de ses belles années, ce Philippe qu'il a connu jadis si plein de feu, dont il aimait à suivre les enthousiastes rêveries. Cette curieuse lettre respire d'un bout à l'autre l'amitié la plus vive. De toutes les preuves d'attachement et de considération que Vitry put recueillir dans le cours de sa vie, celle-ci n'est pas la moins flatteuse : qui n'aurait été fier d'avoir place dans ce cœur, que la belle Laure avait cru posséder tout entier !

Ce n'était pas avec quelques ballades que Philippe avait uniquement conquis son renom d'homme de lettres : des œuvres plus importantes étaient sorties de sa plume. Quelques-unes d'entre elles ne sont-elles pas perdues pour la France ? Nous citerons par exemple un manuscrit intitulé le Chappel des fleurs de lys, classé dans le siècle dernier parmi les livres du roi d'Angleterre (1). Sans doute c'est une des dénouilles

(1) *Catalogus bibliothecarum, manuscriptorum Regis Angliæ* : Londres, 1754.

epîmes enlevées à nos princes par les vainqueurs de Poitiers et d'Azincourt. Dans le seizième siècle, le nom de notre poète s'écrivait Victray. Les textes latins le nomment Philippus de Victriaci. Victray est une traduction du mot Victriscum, adoptée par Lacroix du Maine, mais repoussée par le témoignage contemporain d'Eustache Deschamps, et par les pièces que nous a prêtées le cabinet des titres de la bibliothèque nationale. Le Chappel des fleurs de lys, si nous en croyons son titre, peut être une œuvre patriotique et composée en l'honneur de cette famille que l'étranger prétendait détrôner. Les démarches que nous avons faites pour en connaître le fond ont été sans résultat; nous regrettons d'être réduits à signaler son existence (GG).

Le principal titre littéraire de Philippe est jusqu'à présent sa traduction des métamorphoses d'Ovide. Avant lui d'autres avaient traduit du latin en français les harmonieux récits du poète de Sulzonne. Chrétien de Troyes, Benoît de Sainte-More, et quelques trouvères encore aujourd'hui sans nom, s'étaient exercés dans les XII^e et XIII^e siècles à lutter de grâces avec le chantre de la mythologie païenne; mais aucun peut-être n'avait conduit l'œuvre jusqu'au bout. Philippe y parvint: il sut donner de plus à son travail un cachet particulier. Alors les métamorphoses passaient, aux yeux des hommes sévères gardiens de la morale publique, pour une œuvre dangereuse; ils n'y voyaient qu'un plaidoyer en faveur des passions et des vices; aussi la lecture en était-elle interdite. D'un autre côté le style séduisant de l'auteur, les charmes de sa poésie, ses récits élégants avaient trop d'attraits pour que la censure les rendît impuissants. On lisait donc les poésies d'Ovide en dépit de la prohibition qui les frappait. Il s'agissait de concilier les intérêts de la littérature et ceux des bonnes mœurs. Des esprits ingénieux se demandèrent si le poète avait pris au sérieux les anecdotes qu'il racontait si bien. N'y pouvait-on pas voir une suite d'allégories en l'honneur des vertus et des idées religieuses? Sans doute Ovide avait eu connaissance du culte hébraïque et de ses livres saints; il avait assisté comme contemporain à la vie miraculeuse, à la mort divine du Christ; il l'avait vu payer de son sang la délivrance du genre humain. N'avait-il pas survécu de 17 ans aux mystères de la passion? Il était donc possible de trouver dans ses poésies des allusions aux traditions de la bible, aux récits de l'évangile. D'ailleurs ses vers n'étaient pas toujours emblématiques: les annales de la Crète, de la Grèce, de l'Egypte lui avaient fourni de nombreuses pages. De ces

Xviii

diverses hypothèses on vint à chercher, non pas ce qu'il avait dit, mais ce qu'il avait probablement voulu dire.

Cette tâche demandait des études profondes en théologie et en histoire, une intelligence vive et délicate, une grande souplesse dans les idées, et surtout une patience énergique : elle n'effraya pas Philippe. Sa franchise égalait son dévouement à la cause des lettres : dès le début de son poème, il déclare que d'autres ont déjà tenté de trouver la défense de la saine morale dans les métamorphoses d'Ovide. Ils n'ont pu toucher le port : il essaiera de l'atteindre. Les premières et les dernières lignes de son poème ne laissent aucun doute sur ses intentions. Il proteste contre la lettre des poésies licencieuses qu'il traduit ; mais il blâme ceux qui ne veulent pas en saisir l'esprit. C'est en l'honneur de Dieu et pour sa plus grande gloire qu'il entreprend ce travail de longue haleine.

Comme celui d'Ovide, il se divise en quinze livres : il déclare dès les premiers vers que, s'il essaie cette translation, c'est pour obéir au cri de sa conscience : quiconque a reçu du ciel sagesse et savoir doit en tirer parti dans l'intérêt de tous. Lorsqu'il a mis en vers une fable païenne, il examine avec soin ce qu'elle peut cacher de souvenirs historiques, ce qu'elle renferme d'allégories morales et religieuses, d'allusions à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Souvent chaque sujet lui fournit plusieurs explications. Les mêmes personnages représentent tour-à-tour à ses yeux le bien et le mal. Quand le fonds d'une fable est épuisé, il en reprend les détails et il découvre de nouveaux emblèmes. Pour donner au lecteur une idée de cette intéressante étude nous publions l'analyse des quatre premiers livres de l'œuvre.

Un pareil cadre donnait facilement place à la satire : l'auteur ne recule pas devant l'occasion qui se présente : il stigmatise hardiment les vices des puissants du siècle. Ses traits n'épargnent pas le clergé ; mais ses attaques les plus vives sont dirigées contre les magistrats. C'est au milieu d'eux qu'il avait passé sa vie : mieux qu'un autre il pouvait signaler leur ambition, leur ignorance et leur cupidité (H). Sa muse est sévère sans malice ; sa rigueur est empreinte d'une bonne foi incontestable. Aussi prie-t-elle souvent le lecteur de lui pardonner la rudesse de ses accusations. Elle supplie l'église de l'avertir si ses réprimandes passent les bornes de la justice et de la charité. Vitry ne cesse de protester de son dévouement à la religion, de sa soumission à ses dogmes et aux remontrances

qu'il peut mériter. Il place ses œuvres sous la protection de la Vierge et sous l'égide de la sainte Trinité.

La morale qu'il prêche n'est pas celle de la dévotion minutieuse : Elle ne place pas la perfection dans les pratiques d'un catholicisme étroit : mais elle s'élève aux considérations religieuses et philosophiques de la plus haute portée. Ce n'est pas par la terreur qu'elle essaye de convertir les pécheurs. Elle veut qu'on aime Dieu parce qu'il est bon, et la vertu parce qu'elle est belle. D'une main hardie l'auteur soulève le voile jeté sur de vieux abus et signale d'importantes réformes. Ailleurs il discute avec force, mais sans passion, les problèmes les plus graves de l'organisation sociale. Nous signalons au lecteur son plaidoyer contre la peine de mort : nous le publions.

Au point de vue littéraire, son travail n'est pas moins digne d'attention. De temps à autre sa versification est pénible : on voit qu'elle lutte contre un texte dont elle veut rendre le sens et ses beautés : elle porte avec elle les traces des efforts qu'elle vient de faire. C'est ainsi qu'elle conserve par exemple les désinences latines des substantifs qu'elle rencontre. Les génitifs, les accusatifs survivent à la traduction, quand même la rime n'a pas besoin d'eux. Le texte de Vitry renferme de nombreux passages analogues à celui-ci :

Juno, la femme Jovis,
S'en aperçut, ce m'est vis.
Si commença Jovem enquerre.

Néanmoins le vers du poète court habituellement avec facilité ; sa pensée, quelquefois singulière, est toujours nette et précise. Sa fécondité l'entraîne souvent au-delà des limites que doit respecter un traducteur. Il s'abandonne volontiers à des descriptions qui dénotent un esprit curieux et observateur (I). Ses explications morales sont quelquefois trop longues : elles se répètent de temps à autre et souvent dans les mêmes termes. Mais en général elles ont un caractère original et une tournure imprévue. Le style du poète est celui de son siècle. Plus nerveux que celui de Machault, il a moins de concision que celui de Deschamps. Les rimes de Vitry dénotent un ouvrage fait non pas pour être chanté publiquement comme les poèmes du cycle Carlovingien, mais pour être lu dans le silence du cabinet. Ordinairement consonnantes, elles cherchent à satisfaire à la fois les yeux et les oreilles : presque toujours elles y réussissent.

Philippe ne se fit aucun scrupule d'insérer dans son ou-

Xviii

diverses hypothèses on vint à chercher, non pas ce qu'il avait dit, mais ce qu'il avait probablement voulu dire.

Cette tâche demandait des études profondes en théologie et en histoire, une intelligence vive et délicate, une grande souplesse dans les idées, et surtout une patience énergique : elle n'effraya pas Philippe. Sa franchise égalait son dévouement à la cause des lettres : dès le début de son poème, il déclare que d'autres ont déjà tenté de trouver la défense de la saine morale dans les métamorphoses d'Ovide. Ils n'ont pu toucher le port : il essaiera de l'atteindre. Les premières et les dernières lignes de son poème ne laissent aucun doute sur ses intentions. Il proteste contre la lettre des poésies licencieuses qu'il traduit ; mais il blâme ceux qui ne veulent pas en saisir l'esprit. C'est en l'honneur de Dieu et pour sa plus grande gloire qu'il entreprend ce travail de longue haleine.

Comme celui d'Ovide, il se divise en quinze livres : il déclare dès les premiers vers que, s'il essaie cette translation, c'est pour obéir au cri de sa conscience : quiconque a reçu du ciel sagesse et savoir doit en tirer parti dans l'intérêt de tous. Lorsqu'il a mis en vers une fable païenne, il examine avec soin ce qu'elle peut cacher de souvenirs historiques, ce qu'elle renferme d'allégories morales et religieuses, d'allusions à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Souvent chaque sujet lui fournit plusieurs explications. Les mêmes personnages représentent tour-à-tour à ses yeux le bien et le mal. Quand le fonds d'une fable est épuisé, il en reprend les détails et il découvre de nouveaux emblèmes. Pour donner au lecteur une idée de cette intéressante étude nous publions l'analyse des quatre premiers livres de l'œuvre.

Un pareil cadre donnait facilement place à la satire : l'auteur ne recule pas devant l'occasion qui se présente : il stigmatise hardiment les vices des puissants du siècle. Ses traits n'épargnent pas le clergé ; mais ses attaques les plus vives sont dirigées contre les magistrats. C'est au milieu d'eux qu'il avait passé sa vie ; mieux qu'un autre il pouvait signaler leur ambition, leur ignorance et leur cupidité (H). Sa muse est sévère sans malice ; sa rigueur est empreinte d'une bonne foi incontestable. Aussi prie-t-elle souvent le lecteur de lui pardonner la rudesse de ses accusations. Elle supplie l'église de l'avertir si ses réprimandes passent les bornes de la justice et de la charité. Vitry ne cesse de protester de son dévouement à la religion, de sa soumission à ses dogmes et aux remontrances.

qu'il peut mériter. Il place ses œuvres sous la protection de la Vierge et sous l'égide de la sainte Trinité.

La morale qu'il prêche n'est pas celle de la dévotion mi-auticuse : Elle ne place pas la perfection dans les pratiques d'un catholicisme étroit : mais elle s'élève aux considérations religieuses et philosophiques de la plus haute portée. Ce n'est pas par la terreur qu'elle essaye de convertir les pécheurs. Elle veut qu'on aime Dieu parce qu'il est bon, et la vertu parce qu'elle est belle. D'une main hardie l'auteur soulève le voile jeté sur de vieux abus et signale d'importantes réformes. Ailleurs il discute avec force, mais sans passion, les problèmes les plus graves de l'organisation sociale. Nous signalons au lecteur son plaidoyer contre la peine de mort : nous le publions.

Au point de vue littéraire, son travail n'est pas moins digne d'attention. De temps à autre sa versification est pénible : on voit qu'elle lutte contre un texte dont elle veut rendre le sens et ses beautés : elle porte avec elle les traces des efforts qu'elle vient de faire. C'est ainsi qu'elle conserve par exemple les désinences latines des substantifs qu'elle rencontre. Les génitifs, les accusatifs survivent à la traduction, quand même la rime n'a pas besoin d'eux. Le texte de Vitry renferme de nombreux passages analogues à celui-ci :

Juno, la femme Jovis,
S'en aperçut, ce m'est vis.
Si commença Jovem enquerre.

Néanmoins le vers du poète court habituellement avec facilité ; sa pensée, quelquefois singulière, est toujours nette et précise. Sa fécondité l'entraîne souvent au-delà des limites que doit respecter un traducteur. Il s'abandonne volontiers à des descriptions qui dénotent un esprit curieux et observateur (1). Ses explications morales sont quelquefois trop longues : elles se répètent de temps à autre et souvent dans les mêmes termes. Mais en général elles ont un caractère original et une tournure imprévue. Le style du poète est celui de son siècle. Plus nerveux que celui de Machault, il a moins de concision que celui de Deschamps. Les rimes de Vitry dénotent un ouvrage fait non pas pour être chanté publiquement comme les poèmes du cycle Carlovingien, mais pour être lu dans le silence du cabinet. Ordinairement consonnantes, elles cherchent à satisfaire à la fois les yeux et les oreilles : presque toujours elles y réussissent.

Philippe ne se fit aucun scrupule d'insérer dans son ou-

Xviiij

diverses hypothèses on vint à chercher, non pas ce qu'il avait dit, mais ce qu'il avait probablement voulu dire.

Cette tâche demandait des études profondes en théologie et en histoire, une intelligence vive et délicate, une grande souplesse dans les idées, et surtout une patience énergique : elle n'effraya pas Philippe. Sa franchise égalait son dévouement à la cause des lettres : dès le début de son poème, il déclare que d'autres ont déjà tenté de trouver la défense de la saine morale dans les métamorphoses d'Ovide. Ils n'ont pu toucher le port : il essaiera de l'atteindre. Les premières et les dernières lignes de son poème ne laissent aucun doute sur ses intentions. Il proteste contre la lettre des poésies licencieuses qu'il traduit ; mais il blâme ceux qui ne veulent pas en saisir l'esprit. C'est en l'honneur de Dieu et pour sa plus grande gloire qu'il entreprend ce travail de longue haleine.

Comme celui d'Ovide, il se divise en quinze livres : il déclare dès les premiers vers que, s'il essaie cette translation, c'est pour obéir au cri de sa conscience : quiconque a reçu du ciel sagesse et savoir doit en tirer parti dans l'intérêt de tous. Lorsqu'il a mis en vers une fable païenne, il examine avec soin ce qu'elle peut cacher de souvenirs historiques, ce qu'elle renferme d'allégories morales et religieuses, d'allusions à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Souvent chaque sujet lui fournit plusieurs explications. Les mêmes personnages représentent tour-à-tour à ses yeux le bien et le mal. Quand le fonds d'une fable est épuisé, il en reprend les détails et il découvre de nouveaux emblèmes. Pour donner au lecteur une idée de cette intéressante étude nous publions l'analyse des quatre premiers livres de l'œuvre.

Un pareil cadre donnait facilement place à la satire : l'auteur ne recule pas devant l'occasion qui se présente : il stigmatise hardiment les vices des puissants du siècle. Ses traits n'épargnent pas le clergé ; mais ses attaques les plus vives sont dirigées contre les magistrats. C'est au milieu d'eux qu'il avait passé sa vie : mieux qu'un autre il pouvait signaler leur ambition, leur ignorance et leur cupidité (H). Sa muse est sévère sans malice ; sa rigueur est empreinte d'une bonne foi incontestable. Aussi prie-t-elle souvent le lecteur de lui pardonner la rudease de ses accusations. Elle supplie l'église de l'avertir si ses réprimandes passent les bornes de la justice et de la charité. Vitry ne cesse de protester de son dévouement à la religion, de sa soumission à ses dogmes et aux remontrances.

qu'il peut mériter. Il place ses œuvres sous la protection de la Vierge et sous l'égide de la sainte Trinité.

La morale qu'il prêche n'est pas celle de la dévotion mi-autieuse : Elle ne place pas la perfection dans les pratiques d'un catholicisme étroit : mais elle s'élève aux considérations religieuses et philosophiques de la plus haute portée. Ce n'est pas par la terreur qu'elle essaye de convertir les pécheurs. Elle veut qu'on aime Dieu parce qu'il est bon, et la vertu parce qu'elle est belle. D'une main hardie l'auteur soulève le voile jeté sur de vieux abus et signale d'importantes réformes. Ailleurs il discute avec force, mais sans passion, les problèmes les plus graves de l'organisation sociale. Nous signalons au lecteur son plaidoyer contre la peine de mort : nous le publions.

Au point de vue littéraire, son travail n'est pas moins digne d'attention. De temps à autre sa versification est pénible : on voit qu'elle lutte contre un texte dont elle veut rendre le sens et ses beautés : elle porte avec elle les traces des efforts qu'elle vient de faire. C'est ainsi qu'elle conserve par exemple les désinences latines des substantifs qu'elle rencontre. Les génitifs, les accusatifs survivent à la traduction, quand même la rime n'a pas besoin d'eux. Le texte de Vitry renferme de nombreux passages analogues à celui-ci :

Juno, la femme Jovis,
S'en aperçut, ce m'est vis.
Si commença Jovem enquerre.

Néanmoins le vers du poète court habituellement avec facilité ; sa pensée, quelquefois singulière, est toujours nette et précise. Sa fécondité l'entraîne souvent au-delà des limites que doit respecter un traducteur. Il s'abandonne volontiers à des descriptions qui dénotent un esprit curieux et observateur (1). Ses explications morales sont quelquefois trop longues : elles se répètent de temps à autre et souvent dans les mêmes termes. Mais en général elles ont un caractère original et une tournure imprévue. Le style du poète est celui de son siècle. Plus nerveux que celui de Machault, il a moins de concision que celui de Deschamps. Les rimes de Vitry dénotent un ouvrage fait non pas pour être chanté publiquement comme les poèmes du cycle Carlovingien, mais pour être lu dans le silence du cabinet. Ordinairement consonnantes, elles cherchent à satisfaire à la fois les yeux et les oreilles : presque toujours elles y réussissent.

Philippe ne se fit aucun scrupule d'insérer dans son ou-

diverses hypothèses on vint à chercher, non pas ce qu'il avait dit, mais ce qu'il avait probablement voulu dire.

Cette tâche demandait des études profondes en théologie et en histoire, une intelligence vive et délicate, une grande souplesse dans les idées, et surtout une patience énergique : elle n'effraya pas Philippe. Sa franchise égalait son dévouement à la cause des lettres : dès le début de son poème, il déclare que d'autres ont déjà tenté de trouver la défense de la saine morale dans les métamorphoses d'Ovide. Ils n'ont pu toucher le port : il essaiera de l'atteindre. Les premières et les dernières lignes de son poème ne laissent aucun doute sur ses intentions. Il proteste contre la lettre des poésies licenciées qu'il traduit ; mais il blâme ceux qui ne veulent pas en saisir l'esprit. C'est en l'honneur de Dieu et pour sa plus grande gloire qu'il entreprend ce travail de longue haleine.

Comme celui d'Ovide, il se divise en quinze livres : il déclare dès les premiers vers que, s'il essaie cette translation, c'est pour obéir au cri de sa conscience : quiconque a reçu du ciel sagesse et savoir doit en tirer parti dans l'intérêt de tous. Lorsqu'il a mis en vers une fable païenne, il examine avec soin ce qu'elle peut cacher de souvenirs historiques, ce qu'elle renferme d'allégories morales et religieuses, d'allusions à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Souvent chaque sujet lui fournit plusieurs explications. Les mêmes personnages représentent tour-à-tour à ses yeux le bien et le mal. Quand le fonds d'une fable est épuisé, il en reprend les détails et il découvre de nouveaux emblèmes. Pour donner au lecteur une idée de cette intéressante étude nous publions l'analyse des quatre premiers livres de l'œuvre.

Un pareil cadre donnait facilement place à la satire : l'auteur ne recule pas devant l'occasion qui se présente : il stigmatise hardiment les vices des puissants du siècle. Ses traits n'épargnent pas le clergé ; mais ses attaques les plus vives sont dirigées contre les magistrats. C'est au milieu d'eux qu'il avait passé sa vie ; mieux qu'un autre il pouvait signaler leur ambition, leur ignorance et leur cupidité (H). Sa muse est sévère sans malice ; sa rigueur est empreinte d'une bonne foi incontestable. Aussi prie-t-elle souvent le lecteur de lui pardonner la rudease de ses accusations. Elle supplie l'église de l'avertir si ses réprimandes passent les bornes de la justice et de la charité. Vitry ne cesse de protester de son dévouement à la religion, de sa soumission à ses dogmes et aux remontrances

qu'il peut mériter. Il place ses œuvres sous la protection de la Vierge et sous l'égide de la sainte Trinité.

La morale qu'il prêche n'est pas celle de la dévotion mi-autieuse : Elle ne place pas la perfection dans les pratiques d'un catholicisme étroit : mais elle s'élève aux considérations religieuses et philosophiques de la plus haute portée. Ce n'est pas par la terreur qu'elle essaye de convertir les pécheurs. Elle veut qu'on aime Dieu parce qu'il est bon, et la vertu parce qu'elle est belle. D'une main hardie l'auteur soulève le voile jeté sur de vieux abus et signale d'importantes réformes. Ailleurs il discute avec force, mais sans passion, les problèmes les plus graves de l'organisation sociale. Nous signalons au lecteur son plaidoyer contre la peine de mort : nous le publions.

Au point de vue littéraire, son travail n'est pas moins digne d'attention. De temps à autre sa versification est pénible : on voit qu'elle lutte contre un texte dont elle veut rendre le sens et ses beautés : elle porte avec elle les traces des efforts qu'elle vient de faire. C'est ainsi qu'elle conserve par exemple les désinences latines des substantifs qu'elle rencontre. Les génitifs, les accusatifs survivent à la traduction, quand même la rime n'a pas besoin d'eux. Le texte de Vitry renferme de nombreux passages analogues à celui-ci :

Juno, la femme Jovis,
S'en aperçut, ce m'est vis.
Si commença Jovem enquerre.

Néanmoins le vers du poète court habituellement avec facilité ; sa pensée, quelquefois singulière, est toujours nette et précise. Sa fécondité l'entraîne souvent au-delà des limites que doit respecter un traducteur. Il s'abandonne volontiers à des descriptions qui dénotent un esprit curieux et observateur (I). Ses explications morales sont quelquefois trop longues : elles se répètent de temps à autre et souvent dans les mêmes termes. Mais en général elles ont un caractère original et une tournure imprévue. Le style du poète est celui de son siècle. Plus nerveux que celui de Machault, il a moins de concision que celui de Deschamps. Les rimes de Vitry dénotent un ouvrage fait non pas pour être chanté publiquement comme les poèmes du cycle Carlovingien, mais pour être lu dans le silence du cabinet. Ordinairement consonnantes, elles cherchent à satisfaire à la fois les yeux et les oreilles : presque toujours elles y réussissent.

Philippe ne se fit aucun scrupule d'insérer dans son ou-

vrage des passages, qui n'étaient pas de lui : nous citerons comme exemple l'histoire de Pyrame et Thisbé. Ce petit poème se trouve dans divers manuscrits antérieurs au XIV^e siècle (1). Mais qu'on n'accuse pas Philippe de plagiat : jamais usurpation littéraire ne fut consommée avec plus de franchise. En marge du passage en question on lit ces mots : Et noté bien que le maistre, qui fit ce livre, ne dita mis ce conte ; mais l'a pris d'autrui. — Ce n'est pas tout, Vitry signale lui-même l'emprunt qu'il a fait : voici son aveu :

Or vous raconteray le compte
Et la fable, sans ajouster,
Sans muer, sans riens oster,
Si comme uns autrre l'a dite.
Puis y meterai la mérite ;
C'est ystoire et l'allégorie
Que ceste fable segnefie (2).

Cette bonne foi de l'auteur lui fera pardonner quelques expressions grossières et peu poétiques. Les mœurs du temps lui permettaient d'en user. D'ailleurs on ne peut soupçonner la pureté de ses pensées ; il rachète ces licences, alors sans gravité, par l'élévation habituelle de son style, la forme sérieuse de son argumentation. Il aime à semer sur sa route des sentences satyriques ou morales ; on les appelle alors des notables : elles sont signalées en marge du manuscrit par le mot *nota*, ou par une main au doigt tendu. Plusieurs d'entre elles se retrouvent dans des auteurs plus modernes ; Deschamps leur dut quelques-uns de ses refrains.

Vitry n'oublie pas d'indiquer aussi en marge les noms des auteurs sacrés ou profanes qui l'inspirent, et le titre des ouvrages qui peuvent appuyer ses allégories. L'exemplaire des métamorphoses moralisées, qui appartient à Jean de France, duc de Berry, est riche en citations de ce genre ; il présente même de temps à autre de fort longs commentaires en prose latine ou française relatifs aux passages qu'ils accompagnent. La bible, les prophètes, Ovide, Macrobe, Juvénal, Esope, saint Grégoire, Cicéron, saint Vincent, les martyrologes sont indiqués tour-à-tour comme autorités invoquées par Philippe.

(1) V. manuscrit de la bibliothèque nationale, n° 7218.

(2) Manuscrit de la bibliothèque nationale, n° 866. Ancien fonds de St-Victor n° 1144. — Fol. 85.

L'apparition de cette œuvre sérieuse dut faire époque. Elle suffisait pour faire la réputation d'un homme de lettres. Aussi l'honneur, que la mémoire de Vitry pouvait en attendre, lui fut-il disputé :

Sic vos non vobis mellificatis apes.

Les manuscrits des métamorphoses d'Ovide moralisées, que nous connaissons en France, se taisent tous sur le nom de celui qui les a composées (J). Mais une copie de notre texte est conservée dans la bibliothèque de Genève (K). Sur son premier feuillet, en tête de la table des chapitres, sont quelques lignes qui signalent comme auteur de cette traduction Chrestien Legouais, de Sainte More vers Troyes.

Ce n'est pas tout : Deschamps, lorsqu'il nous vante le mérite de Vitry, le cite dans un passage que nous devons reproduire ici. Quand nous l'avons publié, nous ignorions qu'on pût contester à Philippe la propriété de son principal poème ; aussi avons-nous adopté, peut-être avec un empressement un peu partial, une ponctuation susceptible d'être modifiée. Le poète, après avoir fait l'éloge de ses compatriotes, ajoute ce couplet (1) :

Et pour leurs fais ramentevoir,
Habiles sont à l'escripture
Les pluseurs, et à concepvoir ;
Dont cinq d'iceulx met en figure :
— Le Mangeur, qui par très grant cure
Veut Scolastique traitier,
— Sainte More, — Ovide esclairer
Vitry, — Machault de haute emprise,
Poètes que musique ot chier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

On peut placer les virgules autrement et dire :

— Sainte More Ovide esclairer,
— Vitry, — Machault de haute emprise, etc.

Quel est ce Sainte More qui aurait expliqué les poésies d'Ovide ? Au XIV^e siècle, vivait Guillaume de Sainte Maure, chancelier de Philippe de Valois, mort en 1332. Il ne peut

(1) Œuvres inédites de Deschamps. T. 1, p. 147. t. 2. note 115.

prendre rang parmi les Champenois, que comme ayant possédé la 71^e prébende du chapitre de Reims de 1322 à 1325. Les services qu'il rendit au pays, ses libéralités envers les pauvres sont connus. Quant à ses travaux littéraires, les historiens n'en ont rien dit : et les recherches, que nous avons faites sur son compte, ne nous ont encore rien appris à cet égard. — Deschamps veut-il parler de Benoit de Sainte More ? Déjà la Normandie et la Touraine prétendent à l'honneur de lui avoir donné le jour. Les vers, que nous venons de citer, seraient le seul titre qu'on pût invoquer contre leurs prétentions. Sans doute Benoit de Sainte More s'est inspiré des textes d'Ovide pour écrire ses poèmes d'Enéas et de Troye : mais jusqu'à présent rien ne prouve qu'il ait tenté de traduire les métamorphoses et surtout de les moraliser.

Chrestien Legouays, de Sainte More vers Troyes, est-il celui que désigne le poète de Vertus ? Le manuscrit qui nous donne son nom est le seul qui le fasse connaître. Les mots Sainte More vers Troyes désignent évidemment une origine, un lieu de naissance, et non pas un nom de famille. Deschamps au contraire cite un nom d'individu. Il n'attribue pas à celui qu'il désigne une traduction en vers français, ni surtout une traduction moralisée, mais seulement des éclaircissements sur les œuvres d'Ovide, sans dire s'ils sont en français ou en latin, en rimes ou en prose, de qu'elle nature ils sont, s'ils expliquent les métamorphoses ou tout autre ouvrage du même auteur. Or, quel poète fut plus fécond qu'Ovide : les fastes, les élégies, les héroïdes, les amours, l'art d'aimer surtout n'ont-ils pas de tout temps inspiré les commentateurs ? Un des manuscrits de la bibliothèque nationale renferme des paraphrases en vers et en prose sur l'art d'aimer, composées dans le XIV^e siècle (1). Quant aux textes latins relatifs aux poésies d'Ovide, ils sont sans nombre. Célius Donat, le précepteur de saint Jérôme, n'a cessé d'avoir des imitateurs.

La note placée en tête du manuscrit de Genève paraît être d'une autre main que le corps du texte. Elle est tracée avec une encre plus foncée, et par suite peut être plus moderne. Chrestien Legouays est complètement inconnu dans les fastes de notre littérature. En serait-il ainsi s'il avait réellement écrit l'œuvre importante qui nous occupe ? Son nom n'est-il pas celui

(1) P. Paris. *Manuscrits français* : t. VII. p. 77.

d'un copiste qui, mais en présence d'un poème sans nom d'auteur, n'aura pas craint de s'en attribuer le mérite? L'histoire des lettres, surtout au moyen-âge, est riche en faits de ce genre. Legouays était peut-être encore secrétaire de Vitry. Ne s'est-il pas emparé sans scrupule d'un ouvrage qu'il aura copié plusieurs fois, auquel d'ailleurs il aurait contribué par des recherches et des annotations latines. Nous ne pouvons pas encore faire connaître le *Saincte More*, dont Deschamps vante le mérite : nous n'examinons ici que la question de savoir si sa ballade, si le manuscrit de Genève peuvent enlever à Philippe un travail qu'on n'a jamais cessé de considérer comme sien. La tradition, qui le lui donne, n'est pas simplement orale : elle s'appuie sur un témoignage écrit, ancien, authentique, connu depuis longtemps et jusqu'à présent respecté.

Un manuscrit conservé dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor (L) porte au verso de son premier feuillet une mention latine destinée à désigner son contenu. Nous y lisons ces mots : *Liber in gallicè et rithmicè editus a magistro Philippo de Vitriaco, quondam Meldensi episcopo, ad requestam domine Johanne quondam regine Francie, continens moralitates contentorum in xv libris Ovidii metamorphoseos, etc.* — Ces lignes sont claires et complètes : elles font connaître nettement l'œuvre et son auteur. Leur écriture accuse une main du x^e siècle : c'est aussi la date qu'on peut donner au manuscrit. Ce n'est pas la même plume qui les rédigea ; et le texte du poème paraît plus ancien que son titre. Mais la minutie avec laquelle on précise le sujet du volume prouve qu'il ne s'agit pas ici d'une indication légèrement formulée. La phrase est étudiée avec soin : les mots en sont pesés et forment une description à laquelle rien ne manque. Celui qui les écrivait ou reproduisait scrupuleusement une désignation rédigée avant lui, ou consignait dans quelques lignes le résultat de ses investigations consciencieuses et impartiales. Cette note est la seule pièce que nous puissions citer en faveur de Vitry ; mais ajoutons que jamais personne n'en a contesté l'authenticité : toujours on l'a considérée comme une autorité sérieuse. (1).

(1) Gallia christiana ; évêché de Meaux. Ph. de Vitry. — Lacroix du Maine : Bibliothèque française, 1384. — Idem 1772. — Ch. de Massac dans ses paraphrases sur Ovide reconnaît aussi les droits de propriété de Ph. de Vitry sur l'œuvre en question. V. bibliothèque française de Goujet.

La bibliothèque de Saint-Victor n'était pas formée pour satisfaire uniquement la vanité des religieux. Ils l'ouvraient à la curiosité publique, aux études des érudits. Ils savaient eux-mêmes user des trésors qu'elle contenait. Si les faits signalés dans l'annotation, dont il s'agit, eussent été faux, inexacts, s'ils eussent fait question, ils auraient fini par être rectifiés. On les eut accompagnés de quelques mots dénonçant une incertitude à éclaircir, un problème littéraire à résoudre. Or nous la voyons telle qu'elle a été tracée. Qu'on ne dise pas que nous parlons ici d'un volume enfoui dans la poussière d'un grenier et mis au jour seulement alors que la nation s'en empara. Son existence était connue : les bibliographes, les compilateurs le signalent de siècle en siècle; et pas une voix ne s'est élevée pour protester. Comme nos devanciers, continuons donc à déclarer Philippe, auteur des métamorphoses d'Ovide moralisées.

Ce grand travail était de nature à inspirer d'autres compositions; mais ceux qui l'exploitèrent n'eurent pas assez de conscience pour avouer franchement les services qu'elle leur avait rendus. Ils surent dénaturer sa forme et garder son fonds si riche en belles et bonnes pensées. Parmi ces habiles plagiaires il faut citer Thomas Waleys, dominicain anglais et professeur de théologie à l'université d'Oxford. Il est connu sous les noms de Galois, Gualois, Valois, Waleis et Walsensis. Quelques doutes ont longtemps plané sur sa biographie : aussi place-t-on sa vie tantôt vers 1411, tantôt de 1325 à 1350. Mais les profondes recherches entreprises par les RR. PP. Quetif et Echard, frères prêcheurs comme lui, sur l'histoire et les œuvres des littérateurs de leur ordre, ne permettent plus d'hésiter sur l'époque où il brilla (1). Contemporain de Vitry, il joua, comme prédicateur et défenseur de la foi, un rôle important à la cour d'Avignon sous le pape Jean XXII (1316-1334). On lui doit des sermons curieux et d'intéressants commentaires sur la bible et les psaumes. Il voulut aussi paraphraser Ovide et le ramener à moralité. Ses travaux à cet égard furent longtemps conservés dans l'abbaye de Clairvaux; il en existait plusieurs copies. M. Van-praët en signale un magnifique exemplaire dans la bibliothèque de Gotha. Il venait de Rome et portait pour titre : *Moralitates magni Thomæ de Anglia super libros metamorphoseos* (2). —

(1) *Scriptores ordinis predicatorum* : Paris 2 vol. in-fol. 1719, 1726.

(2) *Recherches sur Colard Mansion, Paris 1829.*

L'ouvrage de Waleys fut communiqué seulement dans les premières années du XVI^e siècle à l'éditeur Josse Badins qui entreprit sa publication (1). Ce traité fut bien reçu du public et obtint en peu d'années trois éditions : c'est la seconde que nous avons pu consulter. Cet ouvrage est écrit en prose latine. L'auteur se borne à résumer en peu de mots les fables d'Ovide, et s'étend avec complaisance sur les allusions religieuses qu'il y trouve. Au début du volume on lit ce curieux passage : *Non moveat tamen aliquem quod dicunt aliqui fabulas poetarum alias fuisse moralizadas et ad instantiam domine Johanne, quondam reginæ Franciæ, dudum in rythmum Gallicum fuisse translatas; quia revera opus illud nequaquam me legisse memini. De quo benè doleo; quia ipsius invenire nequivi. Illud enim labores meos quam plurimum revelasset (relevasset); ingenium meum etiam adjuvasset. Non enim fuisset dedignatus expositiones in passibus multis sumere et auctorem earum humiliter allegare.* — Que de périphrases pour cacher la vérité ! Au milieu des circonlocutions de ce latin barbare, ne voit-on pas clairement la lutte de la franchise contre l'amour-propre de l'auteur ? Waleys habita la France de 1325 à 1335. Rien ne lui fut plus facile que de consulter les manuscrits de Vitry. Il indique assez clairement son œuvre pour faire voir qu'il la connaissait. Si on l'en croit, il ne se souvenait pas de les avoir lus ; il n'a pu les trouver et il se plaint de cette infortune. Ces lamentations hypocrites n'ont-elles pas pour but de tromper le public ? Sans doute Waleys n'a pas traduit littéralement Vitry ; mais il est évident qu'il profita de ses travaux et qu'il n'a fait que les imiter. Quelques passages, que nous citons, édifieront le lecteur à cet égard (M). L'ouvrage du professeur d'Oxford est loin d'être complet : il s'arrête au moment où Hercule arrache aux enfers la femme d'Admète. Nous devons reconnaître que ce travail rachète son défaut d'originalité au fond, par de curieux détails. Waleys tonne avec courage contre les abus du temps, et dépeint dans son style rude et énergique les vices et les crimes de son siècle.

Avant d'être imprimés, ses commentaires avaient été con-

(1) *Metamorphosis ovidiana moraliter a magistro Thomas Waleys anglico, de professione predicatorum sub sanctissimo patre Dominico ex-planeta, 1509.* — Depuis, ce traité fut réimprimé par Th. Regnault en 1515, et par Thomas l'ainé en 1521.

sultés. Colard Mansion, le savant typographe de Bruges, les avait traduits ou plutôt imités en français ; c'est au moins ce qu'il déclarait. Nous allons voir qu'il était aussi coupable d'une supercherie littéraire. Libraire dès 1450, il commença ses travaux comme typographe vers 1475 (1). On lui doit diverses traductions parmi lesquelles figure celle des métamorphoses d'Ovide moralisées (N). Il venait de la faire imprimer, quand il mourut en 1484. C'est dans la bibliothèque de Louis de Bruges, ce protecteur éclairé des lettres et des arts, qu'il déposa son manuscrit. La bibliothèque nationale le possède aujourd'hui : l'édition sortie des presses de Mansion, de nos jours est devenue très rare : M. Van-praët déclare n'en connaître que sept exemplaires. Cette œuvre est une reproduction avouée des paraphrases de Thomas Waleys : mais son auteur leur fit subir des retranchements et des additions notables. Après avoir traduit les explications embarrassées du dominicain anglais, il ajoute que ces métamorphoses d'Ovide moralisées et mises en vers français, dont il n'a pu avoir connaissance, ont été composées à Rouen par ordre de Jeanne, jadis reine de France. Cette désignation de lieu ne se trouve pas dans Waleys : Mansion travaillait donc sur d'autres manuscrits que les siens. Quelques fragments que nous rapportons prouvent que, comme le dominicain anglais, il avait sous les yeux le poème de Vitry. Après avoir déclaré qu'il n'a pu consulter les textes du poète protégé par la reine Jeanne, après avoir protesté de l'empressement qu'il aurait mis à signaler les sources auxquelles il aurait été trop heureux de puiser, s'il avait pu les connaître, il ne se fait aucun scrupule de mêler à sa prose des passages rimés que lui fournit le texte de Vitry : c'est ainsi qu'en racontant la descente d'Orphée aux enfers, il copie mot pour mot le chant que Philippe met dans la bouche du prince des poètes. Quand on examine avec soin les gravures sur bois, dont il fit illustrer son volume, on demeure convaincu qu'elles ont été copiées sur celles du manuscrit de Vitry, exécuté pour Jean de France, duc de Berry.

Au surplus, Mansion fut bientôt à son tour traité comme il le méritait. En 1493, Antoine Verard donnait à Paris une seconde édition de son ouvrage : mais, en censeur rigide, il sup-

(1) Précis des annales de Bruges. Delepierre, Bruges, 1855, in-8°. — Recherches sur Louis de Bruges : Van-praët : Paris, 1851, in-8°.

primait le nom du traducteur ; il changeait même le titre de sa publication et l'appelait la bible des poètes. C'est sous ce dernier nom qu'elle obtint plusieurs éditions pendant le XVI^e siècle. Guillaume Caxton , le premier des imprimeurs d'outre-Manche , traduisait en anglais la compilation de Mansion dont il était l'élève ; mais il ne publia pas son travail ; le temps le détruisit en partie. La fin de son manuscrit était conservée à Cambridge. Les six derniers livres du poème qu'elle contenait , ont été imprimés en 1819 , aux frais du célèbre bibliophile Héber. Bien d'autres encore profitèrent des travaux de Vitry : nul d'entre eux n'eut le courage de nommer l'homme dont chacun exploitait les travaux (O).

Thomas Waleys, Colart Mansion, disent tous deux que le poète inconnu, qu'ils désignent, travaillait par ordre de Jeanne, jadis reine de France. Ce double témoignage, quoique empreint de réticence, et peut-être même à cause de la dissimulation qui l'environne, confirme celui du manuscrit de Saint-Victor dans un de ses détails les plus intéressants. S'il ne peut nous aider à préciser nettement l'époque à laquelle Vitry traduisait les métamorphoses, il nous indique du moins l'un des plus nobles patronages qu'il sût mériter.

De son temps, la destinée fit monter sur le trône de France six princesses nommées Jeanne. Ce singulier hasard n'est pas de nature à simplifier nos recherches : il va nous condamner à ne former que des conjectures. Jeanne de Champagne, reine de Navarre et femme de Philippe le Bel, mourut en 1304. Vitry était alors trop jeune pour commencer et mener à fin un travail long et sérieux. — En 1349, on célébrait les noces de Jeanne d'Auvergne et du roi Jean, encore duc de Normandie. En 1351, Charles V, alors dauphin, s'unissait à Jeanne de Bourbon. Thomas de Waleys était mort avant 1350 ; le dernier acte de sa vie que l'on puisse dater, remonte à 1338. Il ne parle donc pas de l'une des deux reines, que nous venons de nommer. D'ailleurs, quand elles arrivèrent à la cour, Vitry la quittait pour n'y plus revenir. Il n'était plus dans l'âge où l'homme, confiant dans l'avenir, s'engage sans crainte dans de grandes entreprises. Les jours où le génie peut concevoir et produire étaient déjà finis pour lui. — Charles le Bel, le premier de nos rois qui l'ait récompensé, se mariait en 1325 à Jeanne d'Evreux. Cette princesse, veuve en 1327, ne mourut qu'en 1370. — Philippe de Valois, en 1313, alors qu'il était loin d'être héritier présomptif de la couronne, prenait pour femme Jeanne, fille de Robert II, duc de Bourgogne. Elle s'en allait

de ce monde en 1348. — Enfin en 1316, Philippe le Long avait contracté mariage avec Jeanne, fille aînée d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne. Elle perdit son époux en 1321, et succombait à son tour en 1329; de telle sorte que, de 1327 à 1329, il y eut trois princesses du nom de Jeanne, pouvant toutes trois se dire reines de France. Deux d'entre elles ne l'étaient plus de fait : veuves de rois, elles n'avaient plus qu'un titre honorifique.

Louis le Hutin avait épousé en secondes noccs Clémence de Hongrie. Elle était veuve en 1316, et sa succession s'ouvrait en 1328. Le 12 octobre de cette année on faisait l'inventaire de ses meubles et joyaux. Dans l'acte rédigé à cette occasion on trouve l'article, suivant : Uns grant roumans couvert de cuir vermeil des fables d'Ovide, qui sont ramenez à moralité de la mort de Jésus - Christ. Prisés 50 livres, parisis : vendu au roy et livré comme dessus. (1) — C'était Philippe de Valois, roi depuis le premier février, qui achetait ce volume. S'agit-il ici du poème de Vitry? Sans doute on peut le croire. Cependant l'officier qui décrivait le manuscrit ne dit pas si l'ouvrage qu'il inventorie est en vers. S'il est admis qu'un exemplaire des œuvres de Vitry ait été réellement possédé par Clémence de Hongrie, il en résulterait que son poème était terminé avant 1328 : mais la personne de sa protectrice n'en sera pas plus facile à désigner. Thomas Waleys, mort avant 1350, en se servant des mots *quondam regine Franciæ*, ne semblait-il pas désigner l'une des deux reines douairières, Jeanne d'Evreux, veuve de Charles le Bel, ou Jeanne de Bourgogne, veuve de Philippe le Long, et exclure ainsi l'épouse de Philippe de Valois, qui mourut sur le trône? Pour que cet argument fût sérieux, il faudrait qu'il fût bien établi que le mot *quondam* se trouve dans le manuscrit autographe de Waleys. S'il fût ajouté par un copiste, il devient sans valeur.

Charles le Bel s'intéressait à Vitry. N'a-t-il pas récompensé le dévouement qu'aurait mis son secrétaire à satisfaire un désir littéraire de Jeanne d'Evreux? D'un autre côté, Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe le Long, cette malheureuse princesse qu'on accusa calomnieusement d'adultère, aimait les lettres et les sciences. Elle fonda le collège de Bourgogne. Le roman de Gérard de Roussillon lui fut dédié : c'est au moins ce que nous apprend

(1) Paulin Paris. Manuscrits français. T. 3, p. 177.

B. de la Monnaie dans ses notes sur Duverdier (1). Jeanne, l'épouse de Philippe de Valois, rivalisait d'amour pour l'étude avec les reines qui l'avaient précédée. C'est elle qui fit traduire en français les légendes de Voragine, le miroir historial de Vincent de Beauvais. Les littérateurs lui durent aussi bienveillance et protection. Sans doute un jour le mystère que nous ne pouvons éclaircir sera dévoilé ; ce qui reste établi, c'est la faveur accordée aux poètes, aux hommes éclairés, aux princes de la science, par cette maison de France si souvent décriée par le libéralisme. Nous la voyons de règne en règne, pendant tout le xiv^e siècle, applaudir aux progrès de l'esprit humain, recueillir ses œuvres les plus remarquables, et travailler à répandre l'instruction, qui peut seule donner le bonheur et la vertu.

Vitry lui dut sa fortune : la protection de la cour soutint son œuvre, aussi nouvelle que hardie. Elle faisait connaître enfin d'une manière complète ces métamorphoses si vantées, dont la lecture en latin était impossible pour presque tous ; les allégories, les exhortations pieuses, qui s'y trouvaient jointes, levaient l'interdit qui pesait sur elles. Les copies de ce curieux travail se multiplièrent. Quelques scribes supprimèrent les moralités qui lui servaient de passeport. Pour plaire à des lecteurs frivoles et mondains, ils détruisirent l'édifice élevé par Vitry. S'il avait traduit Ovide, ce n'était pas pour populariser ses poésies lascives : mais il avait voulu servir la cause de la morale et du christianisme. Chacune de ses lignes respire l'esprit le plus profondément religieux ; son poème n'est qu'un hymne en l'honneur de Dieu. Tous ses chants exaltent l'amour du bien, le mépris des vanités de la terre, la foi dans un meilleur avenir.

Vitry connaissait le monde et savait combien coûte cher ce qu'il aime, et le peu que valent ses faveurs. Les années s'étaient amoncelées sur sa tête. Les intrigues des cours devenaient une fatigue pour lui. Il savait qu'un règne à son début appelle les hommes nouveaux. Sans doute il pouvait compter sur la bienveillance de Jean : mais il aime mieux laisser des regrets qu'entendre autour de lui les malédictions de l'impatience. Ne pouvait-il pas d'ailleurs utiliser encore ce qui lui restait de forces physiques et intellectuelles ?

Alors, comme toujours, dans le sein de la religion les

(1) Edition in-4°. — T. II, p. 168.

hommes d'état trouvaient ce repos qu'on aime à mettre entre les agitations de la vie et son dénoûment. Les devoirs qu'elle impose n'absorbent-ils pas sans peine les derniers élans des âmes actives et brûlantes? Vitry possédait une prébende dans la cathédrale de Beauvais (1). Peut-être en jouissait-il d'abord à titre de bénéfice. Plus tard il entra dans les ordres. Le voyage qu'il fit en 1350 à la cour d'Avignon, le mit en rapport avec le Saint-Père. Son mérite, ses lumières, son dévouement à la couronne le recommandaient à la faveur du souverain pontife. Ne songea-t-il pas alors à se préparer les voies vers un siège épiscopal? Peu de temps après, l'évêché de Meaux vint à vaquer: Jean de Meillant, qui l'occupait, passait à celui de Noyon. Vitry sollicite les suffrages du chapitre: il fut élu. Jean applaudit à ce choix, auquel il ne fut probablement pas étranger. Le pape le confirma (2).

Voici donc Vitry, Champenois de fait, s'il ne l'était déjà par droit de naissance. Les premiers actes du nouveau prélat prouvent sa tolérance et ses habitudes conciliantes (3). La célèbre abbaye de Saint-Faron avait été longtemps soumise à l'évêque de Meaux; mais quelques abus de pouvoir reprochés à ses officiers, avaient provoqué les protestations des religieux; ils avaient même tenté de se rendre indépendants. L'abbé Jean Des Bordes surtout donna l'exemple de la résistance. Après sa mort, survenue en 1358, les hostilités continuèrent. Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger sans scandale. L'arrivée de Philippe facilitait une transaction dans une querelle, où son amour propre ne pouvait être encore engagé. Il s'empresse de donner l'exemple de la modération. Du consentement de l'archevêque de Sens, son métropolitain, et avec l'approbation de son chapitre, il signa des lettres connues dans les fastes de son diocèse sous le nom de charte Philippine. Elle lui conservait le droit de faire juger par les magistrats de son tribunal les affaires civiles des religieux de Saint-Faron, et les outrages qu'ils commettraient envers sa personne, soit dans son palais de Meaux, soit dans un des villages dont

(1) V. Histoire du diocèse de Beauvais, par l'abbé Delettre, vicaire-général. Tom. 2, p. 458.

(2) Gallia christiana: évêché de Meaux. Tom. 7 et 8. colonne 2636.

(3) Histoire de l'église de Meaux. V. T. Duplessis, Paris 1777. T. 2 page 238.

il était seigneur temporel, pourvu toutefois que l'offense fût assez grave pour entraîner contre le coupable la prise de corps. Dans tous les autres cas, Philippe reconnaissait les pouvoirs judiciaires de l'abbé dans son monastère et sur son territoire. Néanmoins, si un délit se commettait dans l'enceinte de Saint-Faron, pendant que l'évêque s'y trouvait en visite, il pourrait, en concurrence avec l'abbé, châtier les coupables. Les dignitaires de la maison et les moines que la voix publique noterait justement d'infamie, devaient aussi subir les peines qu'il croirait devoir leur infliger. Enfin, si l'abbé négligeait de faire justice des actes répréhensibles dont la poursuite lui était réservée, l'évêque pouvait alors en prendre connaissance. Cette transaction satisfait les prétentions de la communauté; elle reconnut dès-lors la suprématie de l'évêque et s'engagea à lui payer chaque année, à la Saint-Martin d'hiver, 4 muids de froment. La charte Philippine éteignit des dissentiments qui n'auraient pas dû naître : les moines finirent par ne plus l'invoquer et rentrèrent peu à peu dans la dépendance absolue de l'évêché de Meaux.

Peu après, Charles V, alors duc de Normandie, élevait la chapelle du Vivier en Brie; il y créait une collégiale de quatorze prébendes, dont il se réservait la nomination. Philippe obtint que le trésorier de cette congrégation et le curé de cette église seraient obligés de recevoir leur institution de sa main et de celle de ses successeurs. Après cette concession faite à son titre, le prélat voulut bien renoncer à toute juridiction épiscopale sur les chanoines royaux. S'il faisait bon marché de ses privilèges, s'il savait respecter les libertés monastiques, il attachait la plus grande importance à l'instruction du clergé. Ce fut de son temps que l'office de théologal fut créé dans le chapitre de Meaux. Les bulles du 7 juin 1353, datées de Villeneuve près Avignon, donnaient à ce dignitaire le titre de *lector sacre theologie*. Il devait professer, tenir son cours trois fois par semaine, et prêcher les dimanches et les jours fériés. La collation de cet office fut accordée à Vitry.

A la même époque vivait à Meaux un bourgeois riche et charitable, nommé Jean Rose; il conçut le projet d'établir un hôpital et fit part de ses intentions à Philippe. Celui-ci s'empressa de l'aider de ses conseils; il lui céda de plus quelques terrains qu'il possédait près de la porte Saint-Remy. Ce fut sur cet emplacement qu'on bâtit le nouvel hospice. Cette fondation assurait un refuge à vingt-cinq aveugles et à dix

pauvres enfants ; elle donnait douze lits aux voyageurs sans asile que la Providence menait à Meaux. Philippe la consacra par une charte datée du 5 avril 1536, écrite en son nom et munie de son sceau. Il rédigea le règlement de l'hospitallière maison d'après celui de l'Hôtel-Dieu de Paris. La direction de l'établissement fut remise à deux religieux Augustins ; l'un d'eux exerçait les fonctions de curé ; c'était l'évêque qui devait l'instituer. En cas de décès de l'un des deux administrateurs, on procédait à son remplacement par élection : les aveugles avaient dans cette occasion voix délibérative. Le choix auquel on s'arrêtait n'avait de suite que si monsieur de Meaux l'approuvait. Philippe affranchit l'hôpital de la juridiction de ses officiers ordinaires. Les affaires qui le concernaient, les contraventions qui se commettaient dans son enceinte devaient être portées directement à la connaissance de l'évêque. Il ne pouvait se faire représenter en pareille matière que par un mandataire délégué spécialement.

C'est ainsi que Vitry savait utiliser les jours de grâce que le Seigneur voulait bien lui compter. Eteindre la discorde, semer partout les lumières et la parole de Dieu, favoriser les œuvres de la charité, concilier tous les intérêts et travailler avec ardeur à relever la société que les mauvaises passions minent sans relâche, telles furent ses dernières occupations. Elles remplirent dignement la fin d'une existence que se partageaient l'étude et la religion.

Pendant que l'évêque de Meaux se dévouait avec zèle et bonheur à l'accomplissement de ses fonctions, l'étoile de la France avait encore une fois pâli. La fatale journée de Poitiers avait fait subir au roi Jean les douleurs de l'exil et l'humiliation de la captivité. La guerre étrangère désolait nos provinces. Mille factions soudoyées par l'Anglais mettaient la nation dans l'impuissance de réunir ses forces contre l'ennemi commun. Les excès de la noblesse, les violences des hommes d'armes ne donnaient que trop de motifs au mécontentement du peuple. L'irritation était grande, surtout dans les campagnes. Les Jacques s'insurgèrent et promenèrent le fer et la flamme dans le Beauvoisis, la Picardie et la Champagne. Le duc de Normandie opposait sa prudence et son courage aux tempêtes qui venaient battre le vaisseau de l'état. Souvent il venait à Meaux consulter Vitry, le vieux serviteur de Philippe de Valois. D'ailleurs, dans cette résidence, il était près de Paris où il ne pouvait rarement séjourner sans péril. La duchesse, sa femme, se plaisait dans un asile où elle se croyait en sûreté. Charles, pour la mettre

à l'abri d'un coup de main, avait fait augmenter les fortifications d'une place de Meaux, connue sous le nom du marché. Quelques hommes d'armes y furent laissés. Au mois de mai 1358, Jeanne de Bourbon se trouvait dans cette citadelle avec un grand nombre de dames et de jeunes enfants appartenant aux familles nobles du pays, qui cherchaient sous la bannière royale un rempart contre la barbarie des paysans révoltés. En l'absence du duc de Normandie, les Jacques et les Parisiens s'entendirent pour attaquer les murs, qui leur dérobaient tant de victimes. Les habitants de Meaux leur ouvrirent leurs portes et avec eux assaillirent les tours du marché. Mais la garnison fit une sortie, repoussa les agresseurs, les tailla en pièces et mit le feu à la ville. Sa cathédrale fut pillée. L'hôtel du roi, ceux des chanoines furent incendiés. Cet hôpital, que Vitry venait d'établir, les monastères furent saccagés par la soldatesque. Les vainqueurs exercèrent de sanglantes représailles : des assassinats furent vengés par des massacres.

Le duc de Normandie devait punir la trahison des bourgeois de Meaux : il déclara la ville inhabitable et réunit sa commune à celle de Paris (1). Mais bientôt les prières des bonnes cités de France, les suppliques du clergé désarmèrent son juste ressentiment. Au mois d'août 1358, il octroyait aux coupables des lettres de rémission. On y voit qu'elles sont accordées au contemplation du doyen et du chapitre de Meaux. Les maisons des chanoines avaient été détruites : pour les aider à les rebâtir, le roi abandonna des terrains dépendant de ses domaines et situés près du palais épiscopal (2). Nous connaissons assez le cœur de Vitry pour être certain que le silence de la charte royale à son égard ne prouve pas son inaction au milieu des malheurs de son diocèse. Sans doute il consacra la fin de son épiscopat à soulager des misères, que sa prudence et sa charité n'avaient pu prévenir.

La France était épuisée : il fallut acheter la paix. Le désastreux traité de Bretigny fut signé. Des villes importantes, de riches seigneuries, des provinces entières furent livrées à l'étranger. La nation, la honte au front, les larmes aux yeux,

(1) V. *Mémoire pour servir à l'histoire de Charles le Mauvais*: Secousse. Paris 1755. T. I. p. 250 et suivantes. — *Trésor des chartes*. Registre 86. Piles 256.

(2) Lettre de juillet 1348. D. T. Duplessis. *Histoire de l'église de Meaux*.

plia sous la main de fer du destin. Vaincue, mais non soumise, elle eut foi dans la protection de Dieu ; elle crut en la sagesse du régent et lui remit son avenir. Autour de lui les rangs se serrèrent, les partis se confondirent, et bientôt on put espérer des temps plus heureux.

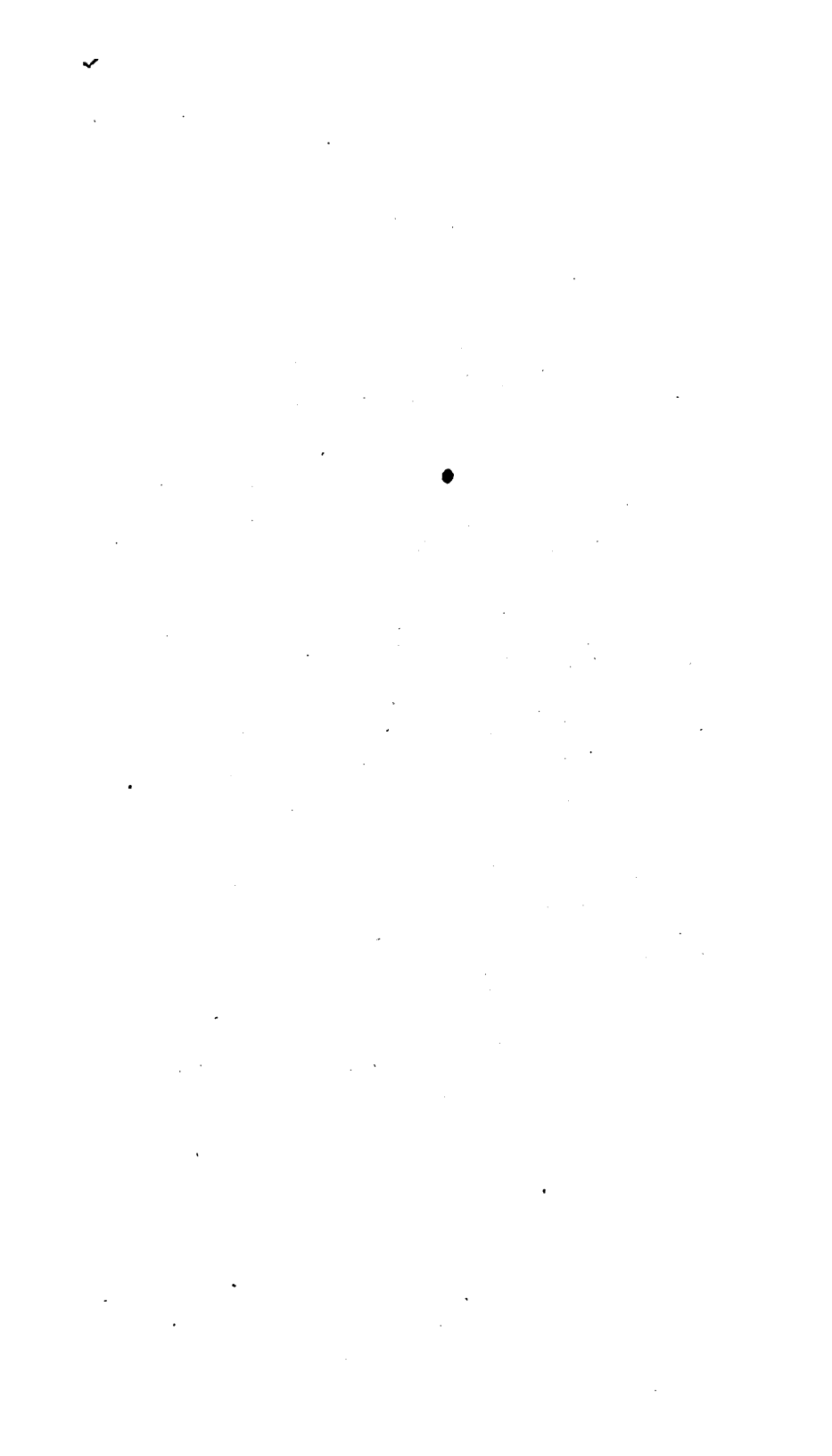
Les princes de la maison de Valois avaient comblé Vitry de bienfaits : leurs malheurs étaient les siens. Les infortunes du pays brisèrent l'âme du généreux vieillard. Il ne put survivre à tant de désastres ; et Dieu daigna le rappeler de ce monde pour lequel il ne pouvait plus rien. Les historiens n'ont pas conservé la date de sa mort : mais elle est facile à préciser. Le nécrologe du diocèse de Meaux indique son anniversaire au 9 juin : ses archives prouvent que le siège fut vacant du mois de juillet à celui d'octobre 1361. C'est alors, seulement, que Jean Rouyer, conseiller et aumônier du roi Jean, remplaça Vitry. Ce fut donc vers le 9 juin 1361 qu'il fut relevé de ce poste où, sentinelle vigilante, il avait su bien défendre les doctrines de l'évangile. On ne sait où reposent ses restes mortels. Peut-être une dalle ignorée de la cathédrale de Meaux les a-t-elle protégés contre la profanation des mauvais jours. Qu'elle les défende encore. Philippe de Vitry, féal conseiller de nos rois, vrai disciple du Christ, vous avez dignement porté dans ce monde le fardeau de la vie ! Vos études, vos écrits, vos actes n'ont cessé d'avoir pour but le triomphe de l'instruction et de la morale. Croyez-le bien, les hommes ne sont pas toujours sans mémoire. Comme le demandent les derniers vers de votre poème, le ciel a dû s'ouvrir pour vous, la terre n'a pu vous oublier. Votre nom, le souvenir de vos œuvres n'ont pas péri. Ils vivront tant qu'en France on aimera les lumières et la vertu. Noble ami des muses, dévoué serviteur de la France, fidèle conseiller des princes malheureux, la Champagne vous réclame comme son fils bien-aimé. Les arts, la poésie, la religion vous compteront toujours parmi leurs enfants les plus chers. Aux monuments d'airain survivent la reconnaissance et l'estime des nations.

P. TARRÉ.

•

LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

MORALISÉES.



Métamorphoses d'Ovide moralisées.

Sé l'escripture ne me ment ,
Tout est pour nostre enseignement
Quanqu'il a en livres escript ,
Soient bien ou mal li escript.
Qui bien y vourroit prendre esgart ,
Ly maulx y est que l'en s'en gart ,
Ly biens pour ce que l'en le face.
Et à qui Dieux donne cuer et grace
De conquerre sens et sçavoir ,
Il ne doit pas la bouche avoir
Trop chière au bien dire et espondre ;
Quar nulz ne doit son sens respondre ;
Quar ne vault sens , que l'en enserre ,
Ne plus qu'avoir respus en terre.

Pour ce me plait que j'encommans
Traire de latin en romans
Les fables de l'ancien temps.
S'en diray ce que j'en entens ,
Selon ce que Ovide les baille.
Pluseurs ont essayé , sans faille ,
A faire ce que je propos ,
Sans accomplir tout leur propos.
Et ja soit ce qu'en moy n'ait mie
Plus sens ne plus philosophie
De ceulx qui se cuidèrent faire ,
En Dieu me fy de cest affaire ,
Qui aux saiges et aux discrez
Respont et celle ses secrès ;

Si les révelle aux aprentis ,
 Qui sont de l'enquerre ententis.

Or me doint Dieux tel ditié faire ,
 Que tuit puissent prendre exemplaire
 Du bien faire et du mal despire !
 Si me doint bien ceste matire
 Encommencier , et mieulx moiennier ,
 Et à très bonne fin mener !

Dès le premier commencement
 Du monde jusques à l'avenement
 Jhesu Crist , qui pour nous requerre
 Voulut descendre du ciel en terre ,
 Font cy mention cestes fables ,
 Qui toutes semblent mencroyables :
 Mais n'y a rien qui ne soit voir.
 Qui le sens en pourroit avoir ,
 La vérité seroit apperte ,
 Qui soubz les fables gist couverte.
 Ne puis cy faire mencion
 De chascune exposition
 Des fables : trop y metroye ,
 Et les auditeurs greveroye.
 Trop seroit longue la matière ,
 Si ne pourroye tant écrire.

Mès les mutacions des fables ,
 Qui sont bonnes et pourfitables ,
 Sé Dieux le me donne , esclarciray
 Le plus briefment que je pourray ,
 Pour plus plaire à ceulx qui l'orront ;
 Quar maint proufiter y pourront.
 Mais ains , pour ce que je me sens
 De foible engien de foible sens ,
 Pri tous ceulx , qui liront cest livre ,
 Que sé je mespren à escrire
 Ou à dire ce que je ne doie ,

Corrigent moy. Bien le voudroye ;
 Quar je suis pret , sé Dieux m'ament ,
 De croire leur corrigement ,
 Si com sainte égliseouldra
 Que je doy croire ce qu'el croira.
 Qui autrement me reprendroit ,
 Je dirois qu'il mesprendroit.

Le premier livre.

Or vueil commencer ma matière.
 Ovides dist : Mes cuers veult dire
 Les fourmes , qui mués furent
 En nouveaux corps. — Aucuns cuidèrent
 L'auteur espondre et desclairier
 S'entremidrent de l'empirier ,
 De l'auteur respandre et desdire ,
 Disans que li auteurs dut dire :
 Les corps qui en fourmes nouvelles
 Furent mué. Mès telz faveles
 Ne doivent audience avoir.
 Homs raisonnable doit savoir
 Que bien dist , se croy , li auteurs :
 Quar , ainçois que li Créateurs
 Créast le monde , il n'estoit encors ,
 Ne ne povoit estre nul corps ,
 Qui nulle fourme receust.
 Que le corps ière il ? dont Dieus deust
 Fourme traire au commencement.
 Il n'estoit rien fors li seulement ,
 Qui en sa divine pensée
 Avoit la figure ordenée
 Telle comme il la donneroit
 Au corps , que de noyent feroit.
 Ainsi croy je qu'il soit sans faille.

Ovides en sa commençaille
 Appelle en plurier Dieux , et dist :
 Ay des Dieux à faire cest dist ,
 Qui vous celles formes muastes ,
 Quant vous aux nouveaux corps donastes ;
 Si faites dès le créement
 Du monde , en continuement
 Perpétuel jusques à mon temps ,
 Cest présent ditie que j'entens.

Quoyque li mol paien creussent
 Des Dieux , et que plusieurs en feussent ,
 Nous devons croire formément
 Qu'il n'est fors un Dieu seulement ,
 Un seul créères qui créa
 Tout. Et trois personnes y a
 D'une majesté , d'une essence ,
 D'une esgauté , d'une substance
 Et d'une perdurableté ,
 Sans point de variableté ,
 Pères et Fils et Espéris.
 Qui ce ne croit , li est périls.
 Ces trois personnes tout créèrent ,
 Et sensiblement se muèrent.
 Quar le Fils vult des sieulx venir
 Au monde et nais homs devenir ,
 Pour sauver les hommes périlz.
 Aussi fu li Sains Esperis ,
 Selon l'escripture divine ,
 Veuz en fourme coulombine
 Sus lui , quant pour nous natoier
 Se fist en l'eau baptisier.
 La vois du Père y fut oïe
 Venant jusques à l'umaine oïe ,
 Disant : C'est mon Fils , mes amés :
 Oïez le tous , vous qui m'amés ! »

Ainsi s'appararent ensemble
 Ces trois personnes , se me semble.
 Et bien porent estre avisées
 En trois semblances devisées :
 Sans deviser leur unité ,
 Et sans muer leur déité
 Se muèrent en un moment .
 En trois guises sensiblement.

Pour ce pot en pluralité
 L'auteur prier la Trinité ;
 Non pas pour ce que trois Dieu soient ;
 Quar les trois un seul Dieu faisoient ,
 Et font ores , et toujours feront ;
 Quar ja que un seul Dieu ne seront.

Hystoire.

Avant la mer , avant la terre ,
 Le ciel , qui tout cueuvre et serre ,
 Estoit un seul vould de nature
 En tout le monde , si com il dure .
 S'iert tout envelopés en tasse
 Ly mons , en une obscure masse :
 Chaos ot à nom li moncieux ,
 Dont Dieux traist la terre et les cieulx .
 Ce n'iert fors un monceaux de forme
 Sans art , sans devise et sans forme ,
 Où tout estoit en descordance ,
 Jointe des choses la semence .
 Nulz soleil ne luisoit , encores ;
 Ne la lune ne croissoit lores ;
 Ne la terre en l'air ne pendoit ;
 Ne la mer ses bras n'estendoit
 Entour la terre . Ains yert ensemble .
 Terre , et mers , et aïrs , se me semble .

Se n'avoient li élément
 Nul certain establissement ;
 Tout estoit ensemble confus
 Et mer et terre , et airs , et fus.
 Et si n'estoit la terre estable ,
 Ne la mer n'estoit pas noable ;
 Ly airs n'avoit point de clarté ;
 Ne les cieulx de légiereté ;
 Nulz sa propre fourme n'avoit ;
 Et li uns d'eulx l'autre grevoit ;
 Qu'en un corps descordablement ,
 Par répugnable assablement ,
 Fu la chaleur avec la froidure ,
 Et la mole chose avec la dure ,
 La legière avec la présenteur ,
 La sécheresse avec la moiteur.....
 Dieux naturans nature ,
 De la terre desseing l'air ,
 Et mer de terre , et l'air du feu ;
 Et mist chascun en certain lieu ,
 Et lia par paix acordable :
 Or ert leur ordenance estable.
 Ly célestieux feu sailli.
 En plus haut lieu , et après ly
 Ly air , qui de lieu le ressemble
 Et de légiereté , ce me semble ,
 Plus que la terre et mer ne font.
 La terre est assise en parfont ,
 Qui plus est espèce et pensans ,
 Pour les griefs choses qui sont ens.
 La mer la çaint à la ronde ,
 Et ses bras estent par le monde.
 Pour manifester clèrement
 Et pour donner entendement
 Comment vait li ordenemens

Et l'assise des élémens.
 A ce veoir nous avisa
 Ovides, qui les devisa.
 Si vult similitude faire
 Telle qui nous monstre et desclaire
 Appertement, si com je cuit;
 C'est par un oef en coque cuit.
 En l'oef, se me semble, a trois choses,
 Qui sont dedans la coque encloses,
 Le moieulx, l'aubin, la pelette,
 Qui plus est près de la coquette.
 Ly moieulx nous note la terre,
 Que ainsi que li aubins enserre,
 Pour qui nous devons la mer prendre.
 Tout ensément doit on entendre
 Que la terre est avironnée
 De mer : après est ordonnée.
 La pelace tenue et dongie,
 Qui sur les autres est asségie.
 Tout ensément vult Dieux former
 L'air moite sur terre et sur mer.
 Après vient par ordonnement
 La coque, qui l'entendement
 Du feu nous représente et note.
 Ainsi est l'ordenance toute
 Des élémens manifestée,
 Qui bien garde ceste adoptée.
 Quant Dieux ot ordenéement
 Asségie chascun élément,
 Premier a la terre amoncelée;
 Égalle la fist reonde et lée.
 Après a la mer espandue
 Et entour la terre estendue,
 Que s'emfle et trouble moult souvent,
 Selon le soufflement du vent.

Estances et fontaines fist , puis
 Fleuves courans , lacs et puis.
 Si fist estandre les campagnes
 Et hault eslever les montaignes ,
 Et les vallées abaissier ;
 Si fist les forès verdoier .
 Ou ciel les cinq zones assises ,
 Les .ii. sont à sénestre mises .
 Les deux à destre , et au milieu
 La quinte plus ardante de feu .
 Cinq en remist en terre , à destre
 Les deux , et les deux à sénestre ,
 La quinte emmi plaine d'ardure .
 Les deux sont de si grant froidure
 Que ne pevent estre habitées :
 Les deux moyennes sont temprées ;
 Quar atemprément sont assises ,
 Entre le chaut et le froit mises .

Pour ces choses fist assegier
 Dieux l'air , qui plus estoit légier .
 Mais tant comme il poise moins d'eulx ,
 Est il plus pésant que li feux .
 Ylluec mist nubletes et nues ,
 Et tonnoires , dont esmeues
 Sont souvent gens et effraées .
 Illoec mist foudres et borrees ,
 Et les vens faisans la froidure ,
 Et la gelée froide et dure .
 De vers l'orientel contrée ,
 Du royaume de Nabathée
 Vient Eurus c'om dist Solerre .
 De vers occident prent son erre
 Sephirus , qui Galérîte a nom .
 Bise devers septentrion
 Ly frois , qui les ruisseaux assuie .

Auster , qui amaine la pluie ,
 Vente encontre devers midi.
 Ordonné sont , si com je dy ,
 Les vens en divers lieux pareulx ;
 Chascun a deux collatéraux.
 Quant li uns vente , et l'autre resse :
 Ne queurent pas tous d'une lesse ;
 Ains ventent ordenéement.
 Dieux ne vout pas communément
 Livrer lors le monde à bandon ;
 Quar s'il couroient d'un randon ,
 Tout le monde trébucheroient.
 Ja soit ce que devisés soient ,
 Font il souvent au monde dommage ,
 Tant sont destroit et plain de rage.
 Le ciel qui fu plains de clarté ,
 De légiereté et de purté ,
 Assist Dieux sur toutes ces choses :
 Et les estoilles , qui encloses
 Avoient soubz la masse esté ,
 Monstrèrent lors leur clarté.
 Ly soulaus et la lune luirent ,
 Qui lors primes apparurent ,
 Pour ce qu'aucune région
 Ne fust sans habitation.
 Dieu mist signes ou firmament ,
 Et les estoilles ensément ,
 Et les formes de Dame Dieux
 Qui sont perdurable. Et vout Dieux
 Mettre en l'air les oyseaux volages ;
 En terre fist bestes sauvages
 Et les domestes habiter ;
 Ès yaues fist poissons noer.
 Beste de grant nobilité
 Et de plus sainte dignité

Falloit encore : ce fu homs,
 Qui sur bestes et sur poissons,
 Et sur tous les oysiaux de l'air
 Seignourissist à son vouloir.
 Lors fu fais homs. Si fu doubtaunce,
 Selon la paienne créance
 Qui la vérité ne savoit,
 Sé cyl ouvriers, qui tout avoit
 Forgié, cilz où tout bien habonde,
 Dieux ymage du millour monde,
 Quant homme ot fait à sa samblance,
 Ly ot de divine semence
 Donné forme et créement ;
 Ou si la terre franchement,
 Quant fu du ciel départie,
 Reteint en soy quelque partie
 De la célestial semence.

Ly fils Japet, dit la sentence,
 Prométhéus, qui moult savoit,
 De terre et d'yaue fait avoit
 Une ymagete à la samblance
 Des Dieux, qui toute ont la poissance
 De toutes choses ordonner.
 La glose dist que pour donner
 A l'ymage l'esperit de vie,
 Ot du char du souleil ravie
 Une luisant foaylle enflammée,
 Dont il ot l'ymage animée.
 Et toutes aient les autres bestes
 Vers la terre enclines les testes,
 Hault visaige à homme donna.
 Tel le fist et tel l'ordonna
 Que le ciel voie à son vouloir,
 Si aille à deux piez dreciez vers l'air.

Allégorie : l'Auteur.

Or vueil espondre ceste fable,
 Qui à l'ystoire est accordable.
 Ains que Dieux fist mer ne terre,
 Ne le ciel qui tout cueuvre et serre,
 Ne les enfers, ne les abismes,
 Estoit Dieux seul en soy meismes
 Regnans en perdurabledé,
 En sa parfaite trinité.
 Et tant avoit de gloire lores
 Ly bons sires, com il a ores.
 Par sa grace, et par sa bonté,
 Et par sa large voulté,
 Com cil en qui tout bien habonde,
 Ordonna qu'il feroit le monde
 Et créature créeroit
 Telle que parsonniers seroit
 De sa grant joye espértable,
 Et de sa gloire perdurable.
 Et quant ly plut, ainsi fu fait:
 Si mist ccste pensée à fait,
 Sans nulle ayde d'autrui querre.

Au premier créa ciel et terre,
 Et tout le monde en un moncel.
 Si ordonna les angels ou ciel,
 Dont les aucuns, qui s'orgueillirent,
 Ou ténébreus enfer chéïrent.
 Angelz estoient; or sont Dyable
 Horrible et lait, et mal doutable.
 Et la terre vaine et vuide yere;
 Et ténèbres de grant manière
 Estoiēt sur la face d'abisme,
 Et l'espérit de Dieu meisme

Estoit dessus l'eau portés.
 Et Dieux dit : c'est ma voulentés
 Que soit fait lumière. Et fu
 Lumière faite sans refu.
 Et devisa Dieux la clarté
 De la ténébreuse obscurté.
 L'obscurté clama nuit, et la
 Clarté luisant jour appella.

Après fist Dieux le firmament
 Au milieu des yaues droitement :
 Si appella le firmament ciel.
 Puis a toutes en un monciel
 Les yaues soubz ciel assamblées ;
 Si appella mer leur assamblées.
 Terre apparut à desouvert,
 Que Dieux fist germe porter vert.
 Et se veulx tendre à sa devise,
 Fist bois portant fruit à sa guise.
 Pour le firmament déguiser
 Et pour mieux le temps deviser,
 Mist el ciel deus grans luminaires,
 Dont le souleil, qui est ly maires,
 Luist de jours ; et la lune est mendre,
 Que de nuis doit ses rais respandre,
 Pour donner resplandissement
 Et les estoiles ensément.
 Si mist ès yaues les reptiles
 Et emmi l'air les volatiles.
 En la terre a les bestes mises
 Et les reptiles de maintes guises.
 Puis fist hommes, qui sus reptiles,
 Sus bestes et sus volatiles
 Dominast et seignourisist,
 Et cui toute autre obéisist.

D'un pou de terre lymonnée

Dieux a fourme à homme donnée.
 Mais tant ly fist il d'avantage
 Qu'à sa samblance et à s'ymaige
 Le fist, si que homs le conneust,
 Et qu'il l'amast et chier l'eust.
 Et si le espira par sa grace
 Espérit de vie en sa face.
 Moult fu la matère despite;
 Mais la fourme fut très eslite.
 Car à la fourme au Roy Celestre,
 Dont nulle meilleur ne puet estre,
 Fu fais homs. Chier se doit tenir,
 Et moult lui doit bien souvenir
 Que Dieux li a fait haulte grace.
 Gart soy que vers Dieu ne mefface;
 Ainçois le serve et si l'aoure,
 Et com son droit seigneur l'onnoure.
 Si se tiengne en humilité,
 Membrer li doit, que de vilté
 Soit estrais, et créés de boe:
 Ne face orgueil, ne ne maint moe.
 Mais se tiengne en subjection
 Vers Dieu par bonne entencion.
 Si ne mette ailleurs sa pensée.
 Pour ce voit il chiére levée,
 Vers le ciel esleve le vis,
 Sur deus piez dreciez. Ce m'est vis
 Que tous ses cuers et sa créance,
 Et sa pensée, et sa béance
 Doit estre ès choses souveraines:
 Ne le chaille des terrieunes;
 Penser doit aux choses divines.
 Les autres bestes vont enclines
 Sur terre: d'elles ne leur tient;
 Quar terre les paist et soustient.

Celles n'ont raison ne mesure :
 Homs est plus noble créature.
 Si doit, puis qu'il a congnoissance,
 Avoir aucune différance
 Encontre homme et la beste mue,
 Qui n'a raison ne entendue.
 La mue n'a riens ou penser,
 Fors à son cors paistre et tenser.
 Homs doit penser à sauver s'ame
 Qui du corps est maistraille et dame,
 Et à desservir Paradis.

Ainsi la terre, qui jadis
 Fu rude et sans cultivateure,
 Se vesti d'estrange figure
 Et reçut humaines ymages:
 Lors nasqui li dorés aages.
 Les gens de leur gré, sans paour,
 Et sans crainte de jugeour,
 Sans establissement de loy,
 Loyauté tenoient et foy;
 Sans paine et sans paour vivoient;
 Lyens ne chaines n'avoient
 Pour lier malfaiseurs;
 N'ièreent larrons ne robeurs.
 Sans doubte de nulle justice,
 Estoient simple et sans convoitise.
 Encore n'estoit nef controuvée,
 Pour aler en autre contrée;
 Ne nuls n'aloit par mer à nage
 Pour encombrer autrui rivage,
 Ne pour visiter autrui terre.
 Lors ne faisoit on riens de guerre;
 Lors n'estoient tours ne craniaux,
 N'arbalestes, ne mangonniaux
 Pour les forteresses abatre.
 Nuls n'avoit talent de combattre,

Ne de saillir, ne de contendre.
 Entour les murs, pour eulx deffendre,
 N'avoit fossés ne rollès;
 Ne faisoient nuls chaplais.
 N'estoit lors boisine, ne cors;
 Ne savoient garnir leurs corps
 De hiaume, de haubert, ne d'espée,
 Ne d'escu pour faire meslée.
 La gent estoit oisense et seure:
 La terre sans cultivateur
 De pele ou de coudre, donnoit
 A tous quanqu'il leur convenoit.
 Ce leur faisoit qu'il avoient
 Les boutons; les frèses mangioient,
 Cormes, meures et fainnes,
 Et les glandes, et les racines.
 Sans arer, estoient de blé
 La terre et les champs comblé.
 Adonc couroient les rivières
 Par la terre grans et planières
 De lait, de miel et de pieument.
 Moult vivoient joyeusement;
 Nulz ne souffroit travail ne paine.
 A cil temps estoit la terre plaine
 De bonne plantureuseté.
 Lors n'estoit yvers ne esté;
 Le temps estoit plain de tempreure,
 Sans grant chaut et sans grans froidure.
 Primstems estoit lors perdurables.
 Uns vens plaisans et délitables,
 Zéphirus faisoit les flourettes
 Naistre jaunes et vermeillettes,
 Indes, et blanches, et d'autre guise,
 Sans semence qui y fust mise.

Cy raconte Ovides de Saturnus.

En cel temps , où tout bien habonde,
 Fu Saturnus sire du monde.
 Saturnus fut de Crète roys ;
 Cilz controuva les foles loys.
 Cilz roys se faisoit honnorer
 Com Dieux , servir et aurer
 Comme s'il fust Dieux voirement.
 Ne cuidoient oultréement
 Ses hommes qu'en ciel ne en terre
 Deust on autre Dieu requerre.
 Cilz roys avoit par mariage
 Une dame vaillant et sage,
 Riches , large et de grant renon ;
 Cybile, Rée ou Ops ot nom.
 Saturnus ot de celle espouse
 Trois damoisiaux et une touse.
 Jupiter ot nom li ainsnés ;
 Cil despoilla de ses regnés
 Li père et chaça en essil.
 Juno fu la fille ; et le fil
 Second appella Neptunon ,
 Et Pluto le tiers filz ot nom.

Cy raconte comment Saturnus commanda à Cybile sa femme
 qu'elle occist tous ses enfans males.

Ains que ces trois fils fussent né ,
 Sot li pères que son regné.
 Ly toudroit si un d'eulx , et la terre
 Par force d'armes et de guerre.
 Pour la paour qu'il en avoit ,
 Et pour ce que pas ne savoit
 Lequel d'eulx le despoilleroit ,

Dist qu'il occiroit tous ses fils.
 Ainsi seroit seur et fils
 Qu'il nes eroit deshérités,
 Ne de son regne fors getés.

A sa femme dist l'aventure,
 Qui moult fu felonnece et dure:
 Si li pria, par la grant foy
 Et par l'amour qu'elle a vers soy,
 Que tous les filz que porteroit,
 Le jour que les enfanteroit,
 Baillast les lui pour mettre à mort:
 Mieulx vault que ses fils soient mort
 Que l'assaillissent en son règne.

La mère grant deuil en demaine:
 Moult li semble la chose dure
 De destruire sa porteure.
 Pour quant promist tout vraiment
 Que feroit son commandement.
 Si ne li dist elle pas voir;
 Bon fait mentir pour paix avoir;
 Quar plusieurs perdent en voir d'ire.
 La dame a moult le cuer plain d'ire
 Pour le cruel commandement,
 Et moult pensa diversement.

Elle avoit un fils conçu:
 Quant vint au terme, elle a veu
 Un fils de si belle faiture:
 N'onques plus gente créature
 Ne fu veue à son avis.
 Pour son gent corps, pour son cler vis,
 Et pour ce plus que il la rioit,
 Pensa que s'elle l'occioit,
 Que ce seroit grant cruautés,
 Grant félonnie et niantés.
 Ne pot vouloir c'om l'occist;

Moult volentiers engien queist ,
 Comment l'enfant puist sauver
 Et des mains au père eschaper.
 L'enfant fist céleément prendre ,
 Si l'envoya sans plus attendre
 En Archade faire nourrir :
 Puis fist une pierre couvrir
 De drapelès et de linceux ,
 Com sé ce fust un jovanceux.
 Au père le présente et baille ;
 Si li fist acroire sans faille
 Qu'elle avoit la pierre enfantée ,
 N'avoit eu autre portée.

Ly vieulz Saturne l'ot tant chièr ,
 Qu'il ne pot en nulle manière
 Croire qu'elle le déceust.
 Tant s'i fia , ja ne creust ;
 Quant plus l'ama , mains la mescreut ,
 Et plus légèrement la crut.
 La pierre print sans demourée ;
 Si l'a brisié et dévourée :
 Bien l'a la dame deceu.

Un autre filz a puis eu ,
 C'om sieust Neptunus appeler.
 Celui ne vout elle celer ,
 Ou elle ne pot , ou elle ne vout :
 Au père l'a baillié tantost.
 Saturnus , sans point respiter ,
 Le fist ens en la mer geter.
 Là fu noiez selon l'ystoire ;
 Mès la fable nous donne à croire
 Qu'il fu Dieux et roy de la mer.

Un fils , qui moult fist à amer ,
 A puis la mère conceu.
 Si le livra , quant l'ot eu

Au père. Et le père l'occist ;
 C'onques pitié ne l'adoucist ;
 Or n'a mais paour de sa guerre.
 Cilz fu roys d'enfer et de terre ,
 Si com la fable le récite.
 Sa seignourie est trop despite ;
 Folz est qui tel partie acquiert ;
 Sa meschéance et sa mort quiert.
 Saturnus fait sa fille vivre :
 Or cuide il bien estre délivre
 Et tenir terre longuement ;
 Mais trop yroit l'euvre autrement ,
 Sé Jupiter estoit parcreus :
 Trop se tendroit a déceus ,
 Dont il a sa moillier creue.

Lonctemps a sa terre tenue
 Paisiblement et à grant joye :
 N'a un seul homme , qui ne croye
 Qu'il soit Dieux du ciel et du monde
 Tant que il dure à la raonde ,
 Ne cuident qu'il soit autre Dieu.
 Et leur fole créance est teu :
 Plus le tenoient en seurté,
 C'om ne deust homme morté.
 Pour son honneur, et pour sa gloire ,
 Et pour son nom mettre en mémoire ,
 Vourrent, si com l'en trouve en fables ,
 L'un des vii planètes errables
 De son nom Saturnus nommer.
 Et si en firent sournommer
 Le derrain jour de la sepmaine.

Comment Jupiter chacha Saturnus son père hors de son royaume.

Leur créance estoit folle et vaine.
 Jupiter crut et enforça ;
 En Crète vint , et par force a
 Tout le royaume en sa main mis.
 Au père fut crueux amis :
 Par force d'armes et de guerre ,
 Le deshérity de sa terre ;
 Les génitaircs li trancha
 Et dedans la mer les geta.
 De l'escume de mer salée
 Et d'eulz fut la grant Vénus née.
 Jupiter l'ama par amours :
 Vénus , la mère au dieu d'amours ,
 Fu de celle amours conceue.
 Tant a puis Jupiter veue
 Sa fille belle et agréable ,
 Qu'il l'ama : puis , selon la fable ,
 Tant lui plut , tant li abeli
 Qu'il se vout couchier avec li.
 De cette acointance , qu'il firent ,
 Jocus et Cupido nasquirent.
 Cilz Cupido et Vénus ont baillie
 De destraindre ami et amie
 Et de mener à leur bandon.
 Venus tient et porte un brandon ,
 Et Cupido l'arc et le flaiche ;
 Et pour les amans poindre en coiche ,
 Venus art et Cupido point ,
 Qui les foulx amans met à point.
 Au poindre toulz sens et veue ;
 Quar fols amour du tout desnue
 Les musars de robe et d'avoir ,

D'entendement et de savoir,
 D'honneur et de bonnes vertus.
 Pour ce sont ils paint dévestus ;
 Et pour ce sont il paint avugle ,
 Qu'amours des yeux mains folx avugle.

Du viel Saturnus vous vueil dire
 Que chaciés fu de son empire ;
 Fouy s'en , pour sauver sa vie.
 Si se tapi en Lombardie ,
 Dont la gent large l'appella ,
 Pour le Dieu qui se tapi la.
 Janus , qui estoit Dieux et Sire
 De là , et tenoit tout l'empire ,
 A Saturnus bel receu.
 Et grant joye a de li eu
 Saturnus , qui bien fu apris ;
 Leur a l'us de faucille apris ,
 C'onques avant sieu n'avoient ;
 Ne leurs blez soier ne savoient.
 Mais aux mains , sans faucille querre ,
 Les arrachioient lors de terre.
 Pour ce que Saturnus le saiges
 Leur aprist premiers cel usaiges ,
 Est il en ces peintures pains
 Tenant la faucille en ses poins.
 De Crète vint en Lombardie
 Saturnus : c'est large copie
 Et planté de biens et de blés ,
 Dont le païs fu tout comblés.

Jupiter a moillier a prise
 Juno sa suer la bien aprise.
 Celle fu sa suer et sa femme :
 Un fils ot , qui fut roys de Lenne ,
 Despiteuse personne et vils.
 Singes sembloit , ce m'est avis ;

Mais saiges estoit et de grant nom.
 Vulcans ou Mulciber ot nom.
 Cil controuva par sa mestrie
 Primerains l'art de fabricerie.
 Dieu du feu fu ; les foudres fist ;
 Et la dieuesse d'amours prist
 A moillier. Mès onques nul hoir
 Ne pot de la déesse avoir.

Hystoire et Allégorie.

Or vous veuil despondre briefment
 De ces fables l'entendement.
 La fable prent en aucun lieu
 Jupiter pour ciel et pour feu ;
 Planète erratique est nommés,
 Dont maintes fois est sousnommés.
 S'est pris pour Dieu, qui tout gouverne,
 Qui naige, et pleut, et gelle, et yverne.
 Vénus planète a tel nom,
 Dont le venredis a à nom.
 Celle est de bénigne nature :
 Vénus est prise pour luxure
 Et pour une amoureuse femme,
 C'om dist d'amours maistresse et dame.
 De grandes superfluités
 Naist luxure et iniquités ;
 Et l'un péchiez de l'autre naist.
 Car plus pesche et plus li plaist,
 Et plus désire le pechié ;
 Si se délite en son mestié.
 Juno nostre bas sénéfie :
 Quant li feus à l'air se marie,
 Adonques tonne il et espart ;
 De ce vient foudre et espart.

Vulcans , qui est pris pour arsure ,
 Quant il se marie à luxure ,
 Nul fruit ne rent de sa semence :
 Quar l'arsure le desavance.
 Vulcans est dieu de savrerie ,
 Quar sans feu ne forge l'en mie.
 La sainte escripture tesmoingne
 Que cil , qui controuva l'ouvraige
 De forgier , ot nom Tubalchain ,
 Fieux Lameth , qui tua Caïn .

De Saturnus et de Jovis ,
 Puet l'en entendre , ce m'est vis ,
 Et espondre en tel sens les fables :
 Saturnus est planète errables ,
 Ly plus hault de tretous les sept.
 Pour ce faint l'en tout entre sept
 Qu'il fut pères et primerains
 Et roys sus tous les souverains.
 Trante ans demeure à son cours faire
 Ou Zodiaque , où il repaire.
 Si a froide complexion ;
 Pour ce , dist on par fiction ,
 Qu'il est vieulx et tardis ensemble.
 Estoile est , si comme il me samble ,
 Male et de nuisible nature.
 Quar noif et gelée et froidure ,
 Grelle et tempestes sieut à faire
 Venir en céleste émispaire ,
 Et plus à l'aler qu'au venir.
 Pour ce faint ou qu'il doit tenir ,
 Ès peintures où il est pains ,
 Une faucille en ses .ii. poins .

Jupiter est après assis
 Soubz lui , dessus les autre .vi ;
 Cil est plains de bénignité

Et d'atempree qualité.
Pour ce fu la fable trouvée
Qu'il a à ses sougès donnée
Loy de vivre à leur franc vouloir.
Cilz sceust amenrir le doloir ,
La malice et la cruaulté
De Saturnus plain de durté ;
Quar il li toult l'engendrure
De noif, grelle et de froidure ,
Quant il est près voisins de li :
Se dist le livre où je le li.
Pour ce faint la fable sans faille
Que les génitaires li taille :
Il fait divers effès en terre
Selon ce qu'il s'apresse et serre
Des autres planètes errables.
Pour ce controuvèrent les fables
Qu'à divers enfans, qu'il avoit ,
Aprist divers ars qu'il savoit.

Saturnus, si com je l'entens ,
Sénéfie plenté de temps
Et de tous biens large copie ,
Dont la terre fu raemplie.
C'est paradis , où Dieu mist l'omme ,
Ains qu'il eust mangié la pomme
Ne passé son commandement ,
Dont il vint puis à dampnement.
En ce déliceux paradis
Vivoit lors homs à son devis
Sans fain , sans soif , sans chaut, sans froit.
Nulle deffauts ne sentoit ;
Quar sans labourer à sa brace
Le repessoit Dieux de grace.
Lors estoit ly mondes dorés ;
Non pas pour ce que coulourés

Fust tous de dorée coulour ;
 Mais si com moins valent de l'or
 Tout autre métal qui sont ores ,
 Valoient miex les gens de lores
 Que ne firent ceulx , qui puis vinrent ,
 Et plus saintement se continrent.
 Puis perdi homs , par la fallace
 Du serpent , la divine grace ;
 Si fus desmis par son oultrage
 De paradis son héritage.

Puis que Saturnus fu démis ,
 Et Jupiter ou trone mis ,
 Qui du monde fu roys et maistres ,
 Et souverain des dieux célestes ,
 Lors establi à sa devise
 Par tout le monde sa justice ,
 Ses loys et ses commandemens :
 Si fist ses establissemens.
 Lors vint li mondes argenteux ,
 Qui fut mains que l'or précieux ,
 Mais plus que cil de arain assez :
 Lors primes falli la plantez
 Du monde , qui dorés sieut estre
 Et les gens de grace repaistre.
 Lors abréga il le prim temps :
 Si parti l'en en quatre temps ,
 En yver , ampthone et esté ,
 Et brief ver , qui ains ot esté.
 Lors premièrement commença
 La paine , qui deslors encha
 Fu appareillié aux morteulx :
 Lors commença le temps esteulx ,
 La noif , la glace et la gelée :
 Lors premiers fu l'art controuvré ,
 De faire bordes et maisons.

En ces roches , en ces buissons ,
 En ces loges qu'il faisoient
 En lieu d'autres maisons , mannoient.
 C'estoit leur habitacions ;
 N'avoient autres mansions.
 Lors convint premiers labourer ,
 Semence espandre , et beufs arer.
 Jupiter fu , selon l'ystoire ,
 Roys de Crète , et faisoit croire
 Par l'art de son enchantement
 Qu'il estoit Dieux : quar oultrément
 Faisoit , par art de négromance ,
 Ce qu'il vouloit. En tel errance
 Mist la fole gens esbahie ,
 Que plusieurs ne cuidoient mie
 C'om deust en autre Dieu croire ;
 Tant tindrent sa parole à voire.
 Aus aucuns touloit la veue ,
 L'autre l'oÿe et l'antendue.
 Les aucuns tourmentoit griefment
 Et inetoit à crueux tourment
 Par diverses afflictions
 De raiges et de passions ,
 De dommages et de périls ;
 Si les faignoit avoir garis ,
 Quant il daignoit sa main retraire
 Des griefs maulx , que leur faisoit train
 Dont les gens meschéans et nice
 Le doubtoient pour son malice ,
 Et y mettoient leur créance ;
 Quar plus fait on de révérançe
 Aux malvais pour leur malvaistié ,
 Qu'aux bénignes par amistié.
 Et pluseurs enfans , qu'il avoit ,
 Aprenoit ceulx ars qu'il savoit ;

Dont estoient crémuz et doubté
 Du félon peuple rassoté;
 Et pour Dame Dieu les tenoient
 Par les terres, où il manioient,
 A leur loenge et à leur gloire:
 Et pour leurs noms mettre en mémoire,
 Faisoient faire par le monde
 Cilz chetif Dieu, (que Dieux confonde!)
 En leurs noms temples et moustiers,
 Fausses ydoles et autelx;
 Et demandoient sacrefices
 De pors, de beufs et de genices.
 Le chétif peuple assotissoient;
 Si que tous leur obéissoient.
 Et tant crut ceste folience,
 Que tous avoient leur créance
 Que cilz mauvais dieu leur donoient
 Les biens, qui de Dieu leur venoient.
 Pour plus leur bienveillance avoir,
 Et pour plus les foulx décevoir,
 Ot Jupiter tel loy donnée
 A la fole gent mal senée,
 Que sans mesprandre leur leust
 Faire à tous ce que leur pleust;
 Et si disciple s'enhortoient
 Aus foulx, qui pour ce les amoient.
 Puis ce que cil Dieu furent mort,
 Ly vif diable après leur mort,
 De cui seus il seullent ouvrer,
 Pour les foles gens amuser
 En leurs ydoles s'apparoient,
 Et en leurs noms respons donnoient;
 Si conseilloyent à la gent
 Conseil dampnable et domagent.
 Quant homs ot fait par son péchié

Tant , que Dieux l'ot deshébergé
 De paradis le délitale ,
 Par l'ennortement du dyable ,
 Qui de péchié le fist enchaut ,
 Lors ot homs faim , froit , soif et chau
 Lors ot paine , mal et travail ;
 Lors fu en cure et en esvail
 D'aquerre , et gaingnier son vivre ,
 Et de labourer , s'il vout vivre ,
 Si com tesmoingne l'escripture.
 Mais celle gent fu nette et pure ,
 Et plus nettement se continrent
 Que les autres qui après vinrent.

Ly tiers aages fu d'arain :
 Car aussy que ly primerain
 Furent meilleur et plus valurent
 Que ly second qui après vinrent ,
 Valut mieux la seconde gent
 De la tierce ; tout com l'argent
 Vault mieux que ly arains ne vault.
 Lors commencièrent li assault ,
 Les batailles et les mellées ;
 Lors furent armes controuvées ;
 Lors devint la gent engigneuse ,
 Soubtille et trop malicieuse.
 Mès n'estoit de si grant felonie
 Com fu puis la quarte lignie.
 Elle fu de fer dur et rude ;
 Lors primes mist la gent s'estude
 A faire toute felonnie
 Tout barat , toute tricherie.
 Lors s'enfui voirre et droicture ,
 Raison , foy , paix , honte , mesure ,
 Tous biens et toute loyautés.
 Si regna toute cruautés ,

Fraude, traison, lecherie,
 Force, agais, touste et roberie,
 Et désir d'autrui dommager.
 Lors primes prist-on à nagier ;
 Si furent les yaues temptées
 Et les navires controuvées.
 La terre qui fu ains commune
 Comme li solaus et la lune
 Et à tous estoit habandonnée ,
 Fu lors départie et bornée.
 Lors ne quist on pas seulement
 A la terre nourrissement
 De blés, ne d'acoustumés fruis.
 Ains fist on caves et conduis ,
 Pour traire hors l'or et l'argent ,
 Qui souvent esmueuent les gent
 A toute desloyauté faire.
 Lors primes prist on à fors traire
 De la terre le fer nuisible,
 Et l'or qui est plus dommageable.
 Par ces deux sourdent les mellées :
 Dont maintes gens sont affollées :
 Et li pluseur perdent la vie
 Par convoitise et par envie.
 Li pluseur vivent de rapine :
 Dès lors nuit la male racine,
 Par qui pluseur sont mis à mort.
 La plus grant part des gens s'amort
 A larecin, à roberie.
 A touste et a forcenerie.
 Chascuns trice, barate et lobe ;
 Ly uns oste et l'autre desrobe,
 Ou murtrist sans l'un deffier.
 On ne scet mais en qui fier,
 En gendre, en cousin, n'en frère,

En fils ou en fille, ou en père.
 La femme vise au mari nuire,
 Et cil à sa femme destruire.
 Les marrastres, aus durs corages,
 Font les envenimés bruvages
 Aux fillastres envenimer.
 On ne peut li uns l'autre amer ;
 Ains se béent à décevoir.
 Le fils pour l'eschoité avoir
 Au père vait la mort quérant ,
 Et de son aage enquérant.
 Pitiez gist ; vaincue est franchise :
 Et foy, charité et justice
 Issirent de cest sanglent monde,
 Où toute mauvaisté habonde.
 Mais justice la darrainne
 Celle remest à quelque painne
 Après les autres un petit,
 A savoir mon sé l'apetit
 Et les cuers des malfaiseurs
 Peust refraindre les pieurs,
 Et la doubte de sa vengeance.

Un jour fu ja que, pour doubtaunce
 De justice, lessoit on mal à faire :
 Mais or ne la doubte l'en gaire ;
 Ne pour li on ne lese mie
 A faire nulle félonnie.
 Or ne trouve l'en qui droit juge ;
 Jadis estoient li bon juge,
 Qui sans haine et sans amour,
 Sans avarice et sans crémour
 Rendoient à loïal mesure
 A chascun homme sa droiture.
 Ne ja un homme n'espargnoient,
 Ne nulle ame ne déportoient.

Or sont li juge corruppu,
 Et justice a le col rompu;
 Justice est morte, ce m'est vis.
 Non est ains en paradis;
 Quar là justice ne morra.
 Cilz est droit juges, qui donra
 A son général jugement
 A chascune ame loyaument,
 Selon son fait et sa déserte,
 Aux bons gaing, aux malvais perte.
 Là ne vauront excepcions,
 Ne fausses allégacions.
 Celui ne puet on decevoir,
 Ne corrompre pour nul avoir:
 Cilz scet qui a tort et qui droit.
 Mais le faulx juge d'or en droit,
 Qui bon juge appeller se font,
 Droit et justice contrefont;
 Si en ont l'ombre retenue.
 Cils défoulent la gent menue
 Et condempnent contre raison.
 Or n'a mès droit le povres hom;
 Li fort, li riche et li poissant
 Vont ore les povre agonssant,
 Et cueillent leurs bonne querelles.
 Si gaignent par leur favelles
 De fausses advocacions,
 Par dons, par adulacions.
 Les malvais juges aus fors se tiennent,
 Et leurs malvaises causes soustiennent;
 Et le povre mainnent à honte.
 Car de nul droit ne tient on conte:
 Et cils, qui doivent droit tenir,
 La terre et les drois soustenir,
 Mainnent les povres à martire

Et les riches n'osent desdire.

Pour ce que ne leur souffist mie
Faire en terre leur villonnie,
Pour ce que le ciel eust guerre
Et tout aussi comme la terre,
Voulrent assaillir paradis
Les géans, qui furent jadis,
Et seigneurs en cuidèrent estre
Et déposer le Roy célestre.
Pluseurs montaignes assemblèrent,
Et l'uns sur l'autre levèrent
Pour monter contremont le ciel.

Quant Jupiter vit le monciel,
Et vit et sot leur male emprise,
Foudre cruel et aspre a prise ;
Si a leur montaignes pourfondues,
Et jus contre terre abatues ;
Et les géans a craventés
A terre mors ensanglantés.

Du sanc des géans, qui mors furent,
Nasquirent gens, qui pis valurent,
Plus fel et plus malicieux,
Fier, et divers, et envieux,
Et furent plain de tricherie,
De fausseté, de forsenerie ;
Et plus amèrent murtre et guerre
Cils, qui naquirent de la terre
Et du sanc qui fu expandus
De ceux qu'il virent estendus,
Que li premier qu'orent esté.
Dès lors soubzonda, la plenté
De tous maulx et de tout malice,
De convoitise et d'avarice,
De traison, de félonnie,
D'ire, de rancune et d'envie :

Plus despirent leur souverain
Que ne firent li premerain.

Or vous diray comment la fable
Pent estre à l'ystoire acordable :
Quant Titan vit deshérité
Son frère et de Crète geté ,
Et que Jupiter tint la terre
Par force d'armes et de guerre ,
Dolans en fu : qu'il eseroit
Que , quant Saturnus mort seroit ,
Qu'em la terre hériter deust ,
Et que nul autre n'i eust.
A grant host et à grant conroy
Vint guerroier contre le roy
Jupiter , qui Crète tenoit.
Quant il vit que Titans venoit
Aprestés d'armes et de guerre
Pour lui geter hors de la terre ,
N'ala pas encontre à plain chaple ;
Car trop fust la jousté doubtable.
Ains fist ses gens soubz un mont traire ,
Chastiaux fermer et engiens faire
Pour guerroier à ceulx d'aval.
Si leur getoient contreval
Mangonniaux de pierre et de fust ,
N'estoit nulz qui ferrié en fust ,
Qui ja puis peust relever.
Et plus pot ceulx du val gréver
Que cilz du val ne le grevoient.
Cilz du val contremont rampoient ;
Si dressoient contre le mont
Eschielles pour monter amont ;
Car ou mont se vourrent embatre
Pour ceulx de la montaigne abatre.
Mais Jupiter les cravantoit

Ans mangoniaux , qui leur getoit :
Ainsi fu la guerre eschevée.

Si fu la fable controuvée
Que cil , qui ou mont habitoient ,
Célestieulx nommé estoient ,
Ou Dame Dieu , ou souverain :
Si confondirent li primerain
Adonc , et li plus ancien .
Cilz qui bas furent terrien ,
Homs serpentín nommé estoient ,
Pour ce que contremont montoient .

Ainsi vainqui comme vassaus
Jupiter ces premiers assaus .
Mès ne fu pas quite à tant ;
Gent plus aspre et plus combatant ,
Plus cruelle et plus félonnesse ,
Plus anieuse et plus engresse ,
Qui de leur lignaige estoient estraitte ,
L'y ont puis mainte guerre faite ,
Mainte yre et mainte iniquité .

La fable et la divinité
S'acorde que anciennement
Firent paien un fondement ;
Si le vourrent si fort fonder
Qu'il ne puest mais effondrer .
Puis ont une tour sus fondée ,
Qui jusques au ciel fust maçonnée .
Mais Dieu , qui vit leur fol corage ,
Leur confondi si leur langaige
Et varia diversement ,
C'un seul qui lors estoit seulement
Souffisant par trestout le monde ,
Tant comme il dure à la ronde ,
Mua en plusieurs langages Dieux .
Lors vint tel controverse entr'eux

Que l'un trébuchaît l'autre à terre :
 Quar quant li uns demandoit pierre ,
 Ly autres , qui pas ne savoit
 Son langaige et un autre avoit ,
 Ly apportoit mortier ou sable.
 Ainsi la tour fort et durable
 Fu laissié pour cest assoyne :
 Et le lieu ot nom Babilonne ,
 Où la tour devoit estre faite ,
 Qui demoure nient parfaite.
 Babilon c'est confusion :
 Pour la multiplicacion
 Du langaige , que Dieu fist lores ,
 L'appelle on Babilone encores.
 Et si langage , qui lors furent
 Contreuvé , par le monde durent.

Telle allégorie y puis mettre :
 Les géans , qui pour Dieu démettre ,
 Vorrent élever le moncel
 Des montaignes contre le ciel ,
 Notent les orgueilleux du monde ,
 Où toute malvaistié habonde ,
 Tout orgueil , toute félonnie ,
 Toute traison , toute envie ,
 Qui par fole présompcions
 Lièrent leurs cogitations
 Contre Dieu , pour lui guerroyer.
 Si veulent vers lui forssoyer ;
 Si s'orgueillissent et si sourcuident
 Que sa gloire usurper lui cuident :
 Mès Dieu , qui tout orgueil confont ,
 Ou feu d'enfer ou plus parfont
 Fait ceulx confondre et trébuchier ,
 Qui si se vuelent hault encrouer.

Le Dieu d'éloquence et Venus
 Orent jadis un enfance
 Moult bel et de gente façon.
 Telz estoit de corps et de vis,
 Qu'en lui peust on, se m'est vis,
 Cognoistre la fourme à son père
 Et la samblance de sa mère :
 L'une et l'autre samblance avoit.
 Et sé son nom nulz ne savoit,
 Ermofroditus iert nommez ;
 Bien fu le sien nom renommez.
 En Inde fu nez et nourris ;
 Quant .xv. ans ot, de son païs
 Se parti par envoieure.
 Si mist et son sens et sa cure
 En cerchier estrange terre,
 Et pour savoir et pour enquerre
 Des gens estranges les manières.
 Se repairoit sus les rivières :
 Simples estoit et sans malice ;
 Un jour vint en Carie en Lice :
 Si com là s'aloit déduisant,
 Vit un estanc cler et luisant,
 Qui estoit creulx et parfons.
 Nulz n'y osoit querre li fons :
 Sans jons, sans rosiaux, sans ordure,
 Clos iert environ de verdure.
 Là repairoit une meschine,
 Qui n'iert pas samblans à frarine.

Mignote iert et de grant affaire ;
 Onques n'avoit appris à riens faire.
 Moulz estoit de grant quointerie ;
 Riens ne savoit de chacierie ;
 N'avoit appris de traire de l'arc ;
 Si ne savoit tenir le dart ;
 Ne n'ot appris par ces gaudines
 A courre après les sauvagines ;
 Ne sot carper ne filer laine ,
 Mais soy baignier en la fontaine,
 Et son chief blandir et pegnier ,
 Et son vis laver et guignier.
 Souvent se regarde et remire ,
 Et par grant entente s'atire ,
 Et vest d'escarlade ou de vert.
 Si se couche sus l'erbe vert,
 Et vait conquellant des florettes ,
 Roses et lis , et violettes.
 Et queilloit lores , se devient ,
 Quant elle vit l'enfant , qui là vient
 Esbanoiant par l'erbe drue :
 Tantost fut d'amour esmeue
 Pour les grant biautés qu'il avoit ;
 Tantost l'aime qu'elle le voit.
 Mais ainçois se vult aquointier
 Pour son corps parer et quointier.
 Lors a mis tantost son avis
 En parer et polir son vis ;
 Puis vint vers lui , si l'araisonne
 Et dist : Enfès , belle personne ,
 En qui toute biauté habonde ,
 Voir il n'a ton pareil ou monde.
 Dont bien doit estre Dieu creus ;
 Car plus biau Dieu ne fu veus.
 Sé Dieu est , je crois que tu soies

Li Dieu qui les amans mestroyes ,
 Cupido , le fils de Vénus.
 Et sé tu es morteuilx devenus ,
 Fils fus de beneuré] père
 Et de beneurée mère ,
 Qui te conçoit , qui t'enfanta ,
 La nourrice qui t'alaita ;
 Car en sont ceulx qui t'appartiennent
 Et qui de lignage t'atiengnent.
 Mais plus en est bien eueuse
 Celle , qui ta femme ou t'espose
 Est , ou celle qui le sera
 Et charnelment t'atouchera.
 Sé tu as femme bénie ,
 Je te requier par courtoisie
 Que tu m'aimes céléement :
 Si démenons privéement
 Le jeu d'amours par druerie ;
 Je seray ta loiale amie ;
 Si te serviray bonnement.
 Si tu n'as femme appertement ,
 Moy pren par loy de mariage.
 Je sui femme de haut parage ,
 Par moy seras moult avanciés ,
 Et honorés , et essauciés. »
 Atant s'est Salmacis teue ;
 Li a sa réponse atendue.
 Hermofrodicus se ot proier ,
 Qui ne scet riens de donnoier ,
 Et ne scet que tel amour monte ;
 Adonc ot et vergogne et honte ,
 Rouges devint. Bien li avint ;
 Biaux estoit ; mais plus biaux devint.
 La rougeur , qui fait fresche et fine ,
 Le blanc de son vis enlumine.

La belle qui rongir le voit
 De la vergogne qu'il avoit,
 L'embrace et prie qu'il lui plaise
 Que sans plus faire au moins le baise.
 Cilz, qui de son donnoy n'a cure,
 Li dist et certainement jure,
 S'elle ne le laisse, il s'enfuira,
 Et tout l'estre li guerpira.
 Salmacis voit qui lui annuie,
 Grant paour a qu'il ne s'enfuie.
 Si li dist : Je te laisseray,
 Et cest lieu te délivreray.
 Si porras plus délivrement
 Prendre cy ton esbatement. »
 Salmacis faint qu'elle s'en aille;
 Lors tourne en une respoustaille;
 Ne veult pas qu'elle soit veue;
 Tonte quoie c'est la tenne
 Pour espier que cil feroit,
 Savoir mon s'il se baigneroit
 Sous l'eau clère et atrempée.
 Et li enfès sans demourée,
 Qui cuide estre sans compaignie,
 Et ne se garde de l'espie.
 S'envet par l'erbe déduisant:
 Ses piez plonge en l'eaue luisant;
 Tant la treuve bien et trempée
 Que sa besongne a aprestée;
 Mist jus la robe qu'il avoit.
 Quant la pucelle nu le voit,
 Plus est eschauffée et esprise:
 Pour sa grant biauté qu'elle avise,
 Plus est esprise de l'amour.
 Ne puet plus faire long demour;
 Ja li est vis qu'elle l'embrace

Et que tout son talent en face ;
 Lors pert toute sa contenance.
 L'enfès se joue et se balance ,
 Et vait par l'eaue saletant
 Et ses bras estendant en noent :
 Son corps par dessus l'eaue blanche.
 Celle s'escrie : si Dieu m'avoie ,
 Or ay je ce que je désir ;
 Or feray de toi mon plaisir. »
 Lors se desponille , et toute nue
 Est par l'eaue à l'enfant venue.
 Malgré sien le baise et embrace ,
 De toutes parts le çaint et lace ,
 Si le taste et vait palmoiant
 Et par tout son corps tastonnant ,
 Malgré lui , et dessus son pois ,
 Qui son délit ne prise un pois ,
 Et moult s'efforce d'eschaper.
 Mais celle pour plus atraper ,
 Contre lui se serre et estraint.
 Plus si lasse et plus le destraint
 Qu'enguille ne fait le prenant.
 Et plus le vait entretenant
 Par col , et par ventre , et par rains ,
 Que ne fait Lyere les lons rains.
 Et quant vit que nulle manière ,
 Ne pour anoy , ne pour prière ,
 Ne pouvoit l'enfant esmouvoir
 A ce qu'elle en puist avoir
 Son délit , qui tant la destraint
 Que pour l'eaue point ne s'estaint ;
 Cilz qui haoit sa compaignie ,
 Se deffent ; et celle li crie :
 Mauvais , dist elle , et y parra
 Com ta deffense te garra.

Jamès voir ne m'eschaperas ,
 Ne de moy ne te partiras .
 Bian sire Dieux , qui ce veés ,
 Je vous pri qu'un don me donnés ,
 Que jamès ne puisse en ma vie
 Estre de cestui départie .
 N'il ne soit mès de moy desjoins :
 Tousjours serons ensamble joins .

Ly Dame Dieu font sa proière :
 Leurs corps sont joins en tel manière
 Qu'entre eulx deulx n'orent qu'un seul vis .
 Si veissiez , ce iert avis ,
 Deux rains croistre et atisier
 L'uns à l'autre , et fructifier ;
 L'uns rains à l'autre s'assemble .
 Ainsi sont annexé ensemble
 Le jouvencel et la pucelle .
 Ambedui sont male et femelle ;
 Ainsi sont yoint l'un à l'autre ;
 Et si ne sont ne l'un ne l'autre .

Quant Hermoprodicus se voit
 Demi male , et que fourme avoit
 Double de male et de femelle ,
 Si qu'il samble estre cil et celle ,
 Les deux mains tolt et si s'escrie
 A vois féminine et délie :
 Père et mère , qui m'engendrastes ,
 Et de vos deux noms me nommastes ,
 Un don vous pri que me donnez
 Que ainsi que sui transmuez
 Et demi malles devenus ,
 Où j'estoie tous homs venus ,
 Que quiconque s'ira lavant
 En ceste eaue d'ore en avant ,
 Sé c'est uns homme et il se baigne ,

Que demi malle il deviegne. »
 Bien fu oye l'oroison;
 Et c'est la cause et la raison
 Que la fontaine a tel pover
 Que membres change à son vouloir :
 Car cil , qui là baignier se viennent ,
 Tantost demi malle deviennent.

Par Salmacis est entendue
 Femme , qui toute s'entendue
 Met en soy fonder et guignier ,
 En soy laver , en soy pignier ,
 En soy parer d'aournemens ,
 De joyaux et de vestemens ,
 Pour faire les musars muser ;
 Et veult toute sa vie user
 En vain délit , en vaine ordure.
 Folz est qui telle femme a cure :
 Car li homs , qui si acompaigne ,
 Grant merveille est , s'il i gaingne.
 Telle femme mainne homme à la mort ;
 Trop est folz qui à li s'amort ,
 Et qui se soille en sa fontaine ,
 Que tant est périlleuse et plaine
 De grant vilté et de damage.
 Il n'a au monde homme si sage ,
 Tant soit de ferme volonté ,
 Plains de vertus , plains de bonté ,
 S'il se soulle en tel fontenil
 Dont la jonchière est de penil ,
 Qu'abaubis et mas ne se tiegne ,
 Et que son cuer flous ne deviegne.
 Car homs , cui fole femme atrape ,
 A paine vient qu'il en eschape.
 Autre sentence y peut avoir ,
 Qui bien est accordable à voir :

Salmacis puet noter le monde ,
 Où toute vanité habonde ,
 Tout orgueil , toute quointerie ,
 Vain délit , vaine lecherie ,
 Biauté fainte contre nature ,
 Vain déduit , vaine envoieure
 Par art et par aournement.
 C'est celle pute droitement
 En cui beneurtés éclipse ,
 Cest , dont dist l'apocalice ,
 Qui fait les folz avoutroier ,
 Et de droit chemin forvoier.
 Celle est chiefs de confusion ,
 Qui du vin de perdicion
 A maint fol musart imben ,
 Maint enivré , maint déceu.
 S'il est , qui de cel vin s'enyvve ,
 Jamès ne s'en venra délivre ,
 Sé Dieu n'y œuvre par sa grace.
 C'est la putain , qui tout agrape ;
 Riens n'est , qui lui puist eschaper ,
 Mais qu'elle lui puist agraper.
 L'eaue , où tel putain se baigne ,
 Note la tourbe et la compaignie
 Des gens qui sont à li subget ,
 Sus qui elle chevauche et siet :
 Ou qui veult , l'eaue segnefie
 La multitude et la copie
 De mondains biens , vains et muables ,
 Plus coulans , plus abhominables
 D'eaus , combien que ceure tost ;
 Car s'a l'un donne , à l'autre tost
 Le monde et ses faintes délis.
 Et qui plus telz bien a eslis ,
 Mains s'esjoist finablement ,
 Et s'en doult perdurablement.

C'est la périlleuse fontaine ,
 Qui les baignans couvrent et baigne
 A honte et à condempnement
 D'ame et de corps finablement.

L'ensès , qui purs et parfais ière
 Ains qu'il entrast en la rivière ,
 Où la ribaude le hapa ,
 Qui si le prist et atrapa
 Qu'il perdi sa perfection
 Et chay en chativoison ,
 Devint mols et chétif , et vils ,
 Puet segnifier , ce m'est vis ,
 Ceulx qui pur , net et saintement
 Veulent vivre , et parfaitement
 En l'estat de religion ,
 Qui puis par dissolution
 De cuer , qui les fait esgaier ,
 Vuellent puis le monde assaier
 Et issir de leur habitacle ,
 De leur cloistre et de leur oracle ,
 Pour prendre récréacion ;
 Telle est leur excusacion.
 Si vont par le monde esbatant ,
 Par lieux estranges , jusqu'à tant
 Qu'il viennent à Carie en Lice :
 C'est el moien d'oiseux délice
 Du monde , qui tant les assoche ,
 Tant les atrait , tant les acroche
 Par vaine délectacion ,
 Que leur fait de religion
 La dévotion despoullier ,
 Et tout le bon propos soullier
 Ens en l'estanc de vain délice.
 Lors emont la char et atise
 Vers le charnel esmouvement ,

Où courent par consentement.
 Lors les estrainct, lors les embrace
 En l'eau et en boire, et enlace
 Le monde, qui les vait temptant,
 Tant qu'à lui se vont consentant
 De corps, de cuer, se m'est avis :
 La font orde mellée et vils
 Du monde et d'eulx ; et cuident vivre
 Religieusement, et suivre
 Les délices du monde et l'aise.
 Si ne croy mie qu'à Dieu plaise
 Telle religiosités.

Ce n'est que feinte vanités ;
 Saint Jacques en puis traire à garant.
 De buef et d'asne vont arant ;
 Mès Dieux deffent telle areure.
 Sus l'euve Dieu font vesteure
 Composié et de laine et de lin :
 Tel demi malle et féminin,
 Qui le cuers ont divers et double,
 Font trop desconvignable couple.
 C'est diverse profession
 Du monde ot de religion,
 Et cuident franchement servir
 Dieu et le monde, et deservir
 La Dieu grace, et le monde avoir.
 Certainement doivent savoir
 Que Dieu tient la meslée à vil,
 Monstrueuse et plaine de péril.
 Car plus les honnist et affonde
 La féminine amour du monde,
 Et plus les maine à dampnement
 Que leurs bienfaits à sauvement.

Hermoproditus vous diray,
 Et ceste fable vous exposeray
 Que la fontaine segnifie ;

Mès ne le tenez à villonie.
 Là fontaine, si com moy samble,
 Est le lieux où la semence assamble,
 Qui vient de charnel jonction,
 Pour faire généracion.
 Le lieux est matrix appelés,
 Qui tant doit estre grans et lès,
 Que .vii. selles y puissent estre,
 Trois à destre et trois à senestre;
 Et la .vii^e. est ou millieu.
 Quant le germe entre ou moien lieu
 Ens, où qu'il se fourme et conferme,
 Sé com l'art de phisique afferme,
 Là doit hermoditus naistre.
 Si c'est femelle, devers sénestre,
 Et masle devers destre lès;
 Ainsi est cilz entremellés.
 Fourme de malle et de femelle
 Ont ceulx de la moienne selle,
 Et ont l'uns et l'autre nature.
 Mès quant à l'œuvre de luxure
 Puet plus li membres féminins;
 Impotens est li masculins.

La fable de Léander et de Hero s'amie.

Sur la mer, qui Helle se nomme,
 Ot en Habidon un riche homme,
 Vaillant homme et de haulte gent,
 Cilz avoit un filz bel et gent,

Moult appert et moult affaitié.
 C'est Léander, qui s'amisté
 Avoit à belle Hero donnée,
 D'une dame de Sexte née.
 Moult s'entramoient ambedui :
 Mès moult leur parfait grant anui
 La mer, qui les amans départ.
 Héro demouroit d'une part
 En Sextes, droit sur la marine ;
 Et li amans à la meschine
 En Habidos d'autre part ière.
 N'avoit entr'eux que la rivière
 De mer Helles, qui court parmi,
 Qui départ l'amie de l'ami.
 La nuit, quant gens iert endormie,
 Aloït li amis à s'amie
 Parmi la mer, sans nef, sans barge,
 A no, de tant qu'elle estoit large.
 N'osoit pas à sceu de gent
 Aler à la belle au corps gent,
 Que leur amour ne fust aperte.
 Longtemps fu la chose couverte :
 Chascun soir, de nuit c'om n'y voie,
 Se met le damoisiaux à voie
 A la belle, pour soy déduire.
 Ne croit pas que riens li puist nuire,
 Tant comme il soit en tel voiage.
 De la pucelle au cler visage
 Fait tout son bon et son plaisir,
 Tant comme il a la nuit loisir.
 Lendemain, ains que le jour, s'empart ;
 Au soir retourne celle part :
 Chascun soir est en esguaite
 La belle en une tour, qui gaite
 Aus fenestres que c'il viegne :
 La droite voie li enseigne

A un brandon ardent, qu'elle a,
 Qui droitement l'enseigna là.
 Cilz sieut la clarté du brandon,
 Puis fait de la belle abandon
 Son bon hui, com il ot fait hier.

Longtemps menèrent cil mestier
 Qu'onc ne fu la chose sceue
 De nul des leurs, n'aperceue.
 Ne le savoit fors euls seulement,
 Et une viellote ensement,
 Qui nourrie avoit la pucelle.
 Bon temps avoient cilz et celle,
 Et moult fussent beneuré.
 Si leur eust longuement duré,
 Sé ne fust leur empeschal.
 Mès trop leur fait grant contristal
 La mer, qui fait d'eulx dessevrée.
 Un jour fu tourble et tempestée,
 Plaine de tempeste et de vent.
 Trop mène la mer grant tourment;
 Les ondes ne font fors hurter,
 Trop faisoit la mer à doubter;
 Nulz à nagier ne s'esmeust
 En nef, n'en barge qu'il eust;
 Ne nuls ne s'osoit sus mer metre.
 Long temps dura, se dist la lectre,
 La tormente sans apaisier.
 Trop fait les amans esmaier
 La grief tourmente, qui là bruit.
 Chascun pleure et plaint jour et nuit;
 Chascune heure leur samble un jour.
 En Abidos iert à séjour
 Léander a pou de délit:
 Onc en .vii. jours ne jut en lit,
 Ne ne sot que fu bien ne joie.
 Tord il tarde que celle voie

Où est son cuer et son pensés ,
 Dolens , tristes et trespensés
 Sus une roche aloit séoir
 Sus mer , pour le pais veoir
 Où manoit la belle au cler vis.
 Souvente fois li fu avis
 Qu'il veoit le brandon ardent ,
 Que la belle en lui regardant
 Tient en la tour sus la fenestre.
 Moult lui desplest que n'y pot estre ;
 Moult se complaint , moult se demente
 De la mer et de la tourmente :
 — Ha ! las ! dist il , com sui mauvais ,
 Qui me tient que je n'y vois mès
 A la plus belle de cest mont !
 Tant l'angoisse , tant le semont
 Amours , qui tant l'art et argue
 Que la robe , qu'il ot vestue ,
 Despouille , puis sault en la mer.
 Bien est angoisseux pour amer
 Quant en péril de mer se boute.
 La mer le déchace et déboute
 Selon le mouvement de l'onde.
 Ly damoisiaux .III. fois affonde ;
 A pou failli qu'il ne noia.
 A revenir trop s'esmaia ;
 Bien voit que ne porroit durer ,
 Ne les tourmens endurer.
 Ce poise lui ; mès toute voie
 Ly convint laisser cette voie.
 Moult se demente , et plaint , et pleure :
 — Ha ! las ! dist il , vendra ja l'eure
 Que ceste mer soit appaisie ?
 Trop me parfait fiere envaïe ,
 Quant mon propos destourbe et tourble.

N'iert pas plus muable ou plus tourble,
 Quant la damoiselle y noia,
 Qui de son nom la baptisa,
 Dont elle est Helles puis nommée.
 Belle sur toutes riens amée,
 Mes cuers, ma joie, quant sera
 Que les tourments cessera?
 Quant me porrés rece voir?
 Ne nous puet pas si bien cheoir
 Que vous et moy fussiesme né
 D'une ville et d'un seul regné?
 Si fusse o vous, et vous o moy.
 Trop me desconforte et esmoy
 Pour ceste mer qui nous desjoint
 Les corps, dont fi cuer sont adjoit....
 Je samble le mescheant homme
 Qui muert de faim, et a la pomme
 A la bouche et n'en puet user.
 Bien porroie long temps muser,
 Sé je m'amie ne veoie
 Devant ce que la mer fusse quoie.
 Bien puet cilz temps longues durer;
 Ne porroie tant endurer;
 Aler m'estuet, soit tort ou droit,
 Quoy que m'en aviègne, or en droit
 A la belle, où j'ay m'amour mise.
 Là ay d'aler ma bonne assise;
 Car là de celle, où tant desir,
 Feray mon bon et mon plaisir.
 Ou je moreray en mer pour li;
 Si seray hors de cest anui.
 Ou mer noierai, se deviant:
 Je pri Dieus, s'ainsi m'en avient,
 Que je par delà mort arive.
 Si me trouvera la chetive

Et plorra son chier ami mort ;
Et sara le fait de ma mort. »

A tant le fol sault en la mer ;
Fols estoit il de trop amer ,
Quant plus amoit autrui que soi.
Ne moru pas en mer de soy ;
Tant but que noier le convint.
Péchiés fut, quant ainsi avint
D'enfant si vaillant et si sage :
Mort l'ont amours par leur oultrage.

Héro la belle iert en la tour,
Qui moult désiroit le retour
De son ami, qui tant demeure ;
Moult se complaint de sa demeure :
— Lasse ! Com grant demeure à cy ,
Biau doulz Amis, vostre mercy
Pensez de garir vostre amie.
Sé plus tardez, je n'en doubt mie,
Morte me trouverez sans faille.
Tant m'angoisse, tant me travaille
Amours, que plus ne puis durer.
Si ne puis pas tant endurer,
Com vous faites, c'est grant tourment.
Bien say que vous m'amez forment ;
Mès miens vous poiiez consirier
D'acomplir vostre désirier ;
Car vous avez le cuer plus fort.
Si povez trouver maint confort,
Quand vous n'estes o vostre amie,
Que je ne trouveroie mie.
Assés trouvés au déporter
Pour vos dolours réconforter ,
Chacier en bois, ou en rivièrre.
Ou en forest grant et plainière,
O les vallès de vostre temps.

Je sui cy seule, qui atens
 Sans compaignie et sans confort.
 Je n'ay nullui, qui me confort
 Des maulx, que je sen pour amer.
 Lasse ! tant mal vi ceste mer,
 Qui si destourbe mon vouloir.
 Trop par me griève et fait douloir
 La demeure de mon amant.
 Trop ce désir. Sé Dieu m'amant,
 Pour quoy demeure que ne vient ?
 Il a essongne voir, se devient,
 Essongne du mal vent qui vente,
 De la mer et de la tourmente,
 Qui ça ne le laisse venir.
 Espoir il n'y daigne venir ?
 Ne daigne, lasse ! ne daigne il ?
 Me despite il ? certes nennil.
 Mès trop li est la mer contraire ;
 Hier fu paisible et débonnaire.
 Bien peust ier estre venus.
 Hé Dieux ! Pour quoy s'est il tenus ?
 Veoir que ne me vint il hier ?
 Maintes fois est, au mien cuidier,
 Ça venus en moins de termine.
 Or est troublée la marine ;
 S'il fust de ça, ne m'en chausist.
 Sé ce temps jamès ne fausist,
 Sé je tenisse entre mes bras
 Mon cuer, ma joie et mon solas,
 Ja ne quesisse par ma teste
 Que mès fausist ceste tempeste.
 Hé Dieux ! Com mal fait qu'il ne vient !
 Maintes fois vint, bien m'en souvient,
 Que mer n'iert pas moins tempestueuse.

Trop en estoie crémeteuse
 Quant en ce péril le veoie.
 Or me merveille, sé Dieux me voie,
 Dont or li vient si grant crémour.
 S'il fust si destrois pour m'amour
 Com il souloit, je n'en doubt mie
 Qu'il ne fust venus à sa mie;
 Ja tant ne l'eust mis en sueffre.
 Non pourquant bien vueil qu'il se sueffre;
 Jusques la mer soit en repos;
 Mais qu'il se tiengne en son propos,
 Et qu'il ne fais une autre amie.
 Mès voir ce ne vorroy je mie:
 Mieux vorroie, sé Dieux m'ament,
 Estre morte que mon ament
 Perdre, ne qu'il autre aquointast.
 Si croy je bien qu'il se hatast
 Plus de venir, sé ce ne fust:
 Dont seroit il plus dur que fust
 Et plus faulx que nuls homs qui soit.
 Sé il ainsi me traïssoit,
 Bien m'aroit ore déceue.
 Ne m'en sui pas aperceue
 C'onques eust vers moy mespris.
 N'onques de riens ne le repris;
 Ne je ne truis qui mal m'en die;
 Ne pour ce ne le dy je mie.
 Mès je l'aim de trop grant amour;
 Ne nuls n'aime bien sans paour:
 Pour ce m'en doubt je que je l'aime.
 Ne je n'en ay nul autre crème,
 Fors que pour ce que trop demeure.
 Si ne say pourquoy tant demeure:
 Si puis plus de doubte avoir

Pour ce que je n'en say le voir.
 Amis, Dieux vous ramaint à joie,
 Si que sain et sauf vous revoie
 Prochainement et sans demour.
 Lors me baiseriés par amour,
 Et entre vos bras me tenrois.
 Si ce n'est que vous remanois
 Pour le destourbe de la mer,
 Non pas pour autre femme amer.
 Certes sé mon ami perdoie,
 Bien say que de dolour moroie.
 Mès ja, sé Dieu plect, n'avenra;
 Jamais amis ne me faura:
 Ja ne fera vers moy boisdie.
 Ja fust venus, quoyque je die;
 Mais la tourmente le detient.
 Lasse! com cils maux temps se tient!
 Que si se va par mer salant,
 Tout le cuer me va tressaillant
 Du ténébreux temps que je voy.
 Trop suis triste, et dolente aboy.
 Neptunus, le dieu de la mer,
 Ja sceus tu par amours amer?
 Or si guerroyez mon amant;
 Fusses tu liéz que enssement
 Te guerroyast, quant tu amoies?
 Quel los et quel grace y aroies,
 Sé tel enfant avoies mort?
 Domage serait de sa mort:
 Trop est franc de cuer et de corps. »
 Ainsi se plaing et plus encors
 La damoiselle; et main et soir
 Ne puet ne paix ne joie avoir.
 Tous jours a en cuer et en bouche
 Celui, qui plus au cuer li touche.

Cent fois le jour vait au rivage
 Savoir sé ja trovast message
 Que d'Abides venir veist,
 Qui nouvelles li en deist.
 Mais elle n'en puet oïr nouvelle.
 Toutes les nuits musoit la belle
 Sus la tour, où elle attendoit,
 Et son brandon ardent tendoit,
 Pour monstrier lui la droite voie.
 Mès fortune, qui les guerroye,
 Et le vent, qui trop les destourbe,
 Sa lanterne esteint et essorbe.
 Dont elle dut l'enfant avoier,
 Et fist le jouvencel noier.
 Car trop ot le cuer espèrdu,
 Puisqu'il ot son joir perdu,
 Qui li monstroït sa droite voie.
 La pucelle attend toute voie;
 Onc de .vii. nuis ne prist sommeil;
 N'onques ne furent clos si oueil
 La montance d'un seul moment.
 Trois jours le voit elle en dormant:
 Si li est vis qu'elle l'embrace,
 Et que tout son talent en face,
 Et quand dui gisent en un lit.
 Lors à grant joie et grant déduit;
 Mès failli li est en pou d'eure;
 Au réveillier souspire et pleure.
 Et pour ce, nous dist li aucteurs,
 Au réveillier sont les douleurs.
 Celle prie qu'ainsi avenir
 Puisse qu'elle le puist tenir,
 Ainsi que l'a veu en songe:
 Biau doulz Amis, ceste mençonge
 Nous puisse à grant joie tourner.

Penssés, Amis, de retourner
 A votre amie par amour.
 Ja n'aiez doubte ne crémour:
 Bien passerés, au Dieu plaisir.
 S'accomplirons notre désir.....
 Lasse! pour quoy sui tant honteuse?
 Sé si ne fusse vergondouse,
 Ne fusse mie en tel crémour,
 En tel destraisse pour amour:
 J'alasse appertement à lui.
 Si n'eusse ne mal ne anui,
 Ne dueil de rien qui m'avenist,
 Quant il avec soy me tenist.
 Jamès ne fusse s'o lui non;
 Mès trop crain le mauvais renon.
 Ne s'accordent pas bien ensamble
 Amours et honte, se me samble.
 Trop est l'une à l'autre contraire;
 Car amours veult tons ses bons faire,
 Quoy que aviengne mal ou bien;
 Et honte ne s'accorde à rien,
 Qui ne soit avenable chose.
 Ce qu'amours veult et honte n'ose.
 Si fait trop que fols, qui s'ahonte.
 Si sont il maint, qui ja pour honte
 Ne lairont leur plaisir à faire.
 Autressi deussions nous faire;
 A nous ne fust pas telz anuis.
 Ne ne passast toutes les nuis,
 Mes amis, mer pour moy requerre;
 Ne de la mer, qui si nous serre
 Ne craingnist pas tant les assauts.
 Amis, vous soiez sains et saus,
 Et Dieu vous gart de meschéance,
 Ainsi com il en a poissance! »

Ainsi se complaint et demente
 La doloureuse , la dolente.
 Mès ne scet la desconvenue ,
 Qui du varlet est avenue.
 Parmi la mer vait flotant mort ;
 Onc mès si doloieux descort
 Ne fu veus à damoiselle ,
 Quant elle en saura la nouvelle.
 Mot n'en scèt ; mès grant doubte en a.
 Ou grant dueil qu'elle demena
 La damoiselle s'endormi ;
 Mais n'ot pas longuement dormi ,
 Qu'elle vit un songe pesant ;
 Dont s'effréa moult durement.
 Ly songes fu qu'elle tenoit
 Un grant delphin , qui mors venoit
 Parmi la mer droit à la rive ,
 Au port , dessoubz la courantive.
 Grant dueil en fait ; ce li est vis.
 Tant en ploura , que tout son vis
 Et toute sa face en moilla.
 A tant la belle s'esveilla ;
 Toute effraée court au port ,
 Où pou trouva joie et déport.
 Son ami voit venir flottant ,
 Si com le vent le vait boutant.
 Et chace devers le rivage.
 Tel dueil en a que toute enrage ;
 De son dueil ne veulz faire conte ;
 Nul dueil vers le sien rien ne monte.
 En mer sault contre son amant ;
 Moult par l'embrace estroitement ;
 Bras a bras est lez lui périe ;
 Par son grant dueil est la noie.
 Bien li monstra semblant d'amer ,

Quant pour lui vout noier en mer.
 Onques pour mort ne pour vie
 Ne fu leur amour départie.
 Puis arrivèrent li amant
 Au port de Frixe droitement,
 Hors de la mer espoventable.

Or vueil espondre ceste fable :

Léandre dissolution
 Donne , qui met s'entencion
 En fols amour , en fols arsure.
 Amoit Hero : ce fu luxure ,
 Qui fu née en Sexte sur mer.
 Car toute la force d'amer ,
 Toute la cause et l'aventure ,
 L'eschaufement et l'ordure
 Naist du sixte membre de femme.
 Héro tient le brandon qui flame ,
 Dont elle alume à son amant ,
 Qu'amours art ef voit enflamant.
 Cuer , qui s'abandonne à amer ,
 En vait par les périls de mer ,
 Courant tout nu par nuit obscure.
 Car trop plus a malaventure ,
 Périls et persécucions ,
 Tourmens et tribulacions ,
 Qui sueffre les dolours d'amer ,
 Que s'il nagoit parmi la mer.
 De mer amère a amours nom ;
 Il n'i a s'amertume non.
 Léander aloit nu nagent
 Par nuit obscure ; car la gent
 Luxurieuse et dissolue
 Escorche , et despouille , et desnue
 Fols amour , qui si les desseule ,
 Si les enténèbres et aveugle ,

Que tout leur tost sens et savoir,
 Et tous les biens c'om puest avoir.
 Lors naissent tourmentes et vent,
 Qui esmeuvent la mer forment,
 Et du brandon estaint la flame.
 Car puis qu'amours fait homme ou femme
 Chéoir en tel chétiveté,
 En si honteuse povreté
 Que n'a que rendre, ne que prendre,
 Ne que donner, ne que despendre;
 Si a le sien tout despendu :
 Dont le vouldroient avoir pendu
 Tuit cil et celles, qui l'amoient.
 Et, qui ami doule le clamoient,
 Le laissent du tout à amer.
 C'est la tourmente de la mer
 Par qui li brandons, ne la faille
 Qui plustot meurt que fen de paille,
 Est toute amortie et estainte.
 C'est amour decevable et fainte
 De ceulx, qui pour le sien avoir,
 Le souloient jadis decevoir.
 Mès puis qu'ils n'en peuvent riens traire,
 De s'amour n'ont mès plus que faire;
 Chascun le déchace et déboute.
 Plus est périllieus que qui floute
 Et déboutés par la marine.
 Chascuns het mès amour frarine;
 Nnlz n'a mès de povre amour cure.
 Lors estaint en lui la luxure,
 Qui n'est amés ne n'a amie :
 N'il n'a de nulle amour envie.
 Plus estude à soussier,
 Que ne fait à luxurier.
 Povres homs n'a d'amer talent;

Tant a le cuer triste et dolent ,
 Plain de pésance et plain d'angoisse ,
 Pour la mesaise qui l'angoisse ,
 Que het toute joliveté.
 Et s'il vouloit en povreté
 Les déduis d'amours maintenir ,
 Ne les porroit il soustenir
 Pour la souffreté, qui le tient.
 Folz est qui celle amour maintient ,
 Qui robe et despouille homme et femme
 D'amour, d'avoir, de corps et d'ame.

Autrement le puis exposer :
 Par Héro puis prendre et gloser
 Celle sapience devine ,
 Qui tout commence , et tout affine ,
 Et tout ordonne souefment.
 Par Léander puis droitement
 Entendre homme ou humain lignage ,
 Par Sexte le hault herbegage
 Des cieulx, par Abido le monde.
 Par la mer estroite et profonde
 Puis noter ceste mortel vie ,
 Où nous n'avons autre navie
 Que le corps pour tendre à la joie
 De la celestial monnoie ,
 Où la sapience divine
 Nous atant , qui par la marine
 Du monde nous guie et avoie ,
 Sé nous suivons la droite voie ,
 Que nous monstre son luminaire ,
 Sé nous vivons à l'exemplaire
 De ses fais et de sa doctrine.
 C'est la clarté, qui enlumine
 Tout homme en ceste amère mer ;
 C'est celle qui tant pot amer

L'umain lignage à mon avis ,
 Qui l'a mist prime en paradis
 Pour estre o lui joieusement.
 Moult y fu beneureusement ,
 Et moult ot homs aise et délit :
 Ou dont ? en délitale lit
 De paradis avecques s'amie.
 Mès ce bien ne li dura mie ;
 Car leur amour se départi ;
 Si ot li homs molt mal parti.
 Le mal monde ot plain de tristesse ,
 Plain d'angoisse et plain de destresse.
 Ot pour plus doubler ses annuis ,
 Il ne povoit ne jours ne nuis ,
 C'est à dire ne vifs ne mors ,
 Veoir de paradis les pors.
 Car la tourmente de péchié
 Ot son passage empechié.
 Et le vent de temptacion ,
 C'est la male subjection
 Du dyable, qui l'avugla ,
 Et déçut, et deshérta ;
 Pour ce qu'il li ot enorté ,
 Et toute estainte sa clarté ,
 La grace et le doctrinement
 Du devin amonestement
 Que li homs doit suir et tenir ,
 S'il vouldist droitement venir
 Au port de la salvable joie.
 Lors perdi homs la droite voie ;
 Si li convient à forvoier
 Sus en la mer , et puis noier.
 Ès flos d'enfer sans alégance.
 Mès la devine sapience ,
 Qui trop ot en lui s'amistié ,

Par sa grace et par sa pitié,
 Pour homme ræmbre et requerre,
 Voulit descendre du ciel en terre
 Et prendre forme et char humaine,
 Et soy livrer à mortel paine
 Pour homme, que tant pot amer.
 Ce le traist de l'amère mer
 D'enfer au très salvable port,
 Plain de pardurable déport.

Comment Orphéus ala querre sa femme en enfer.

Desus avés oï la fable
 Comme Iphis, fille, fils devint
 Et print femme. A ces nocés vint
 A grant feste et joieusement
 Hymen dieu de noceoiment.
 D'illec s'empart grant aleure
 Par l'air, en jaune couverture,
 En Ciconie où semons ère
 Aux nocés de grande marière.
 Orphéus semons li avoit
 Que nouvelle espouse devoit
 Espouser joenne, gente et belle,
 Erudice la damoiselle.
 Sens nul bon heur qu'il aport,
 Et sens nul signe de déport
 Est Hymen aux nocés venus :
 Mais tristement s'est contenus
 Et donne signe et démonstrance
 De douleur et de meschéance

Que venir doie aux noceours.
 Mais l'aventure fu peours
 Que li signe n'orent esté.
 La neuve espouse au prim esté
 S'aloit nus piés esbanoiant
 Aux préz pleins d'herbe verdoiant.
 Un pastours beaux et envoisié,
 C'est Aristéus le proisié,
 Vit la belle ; si la pria
 D'amour : mais celle li nia
 S'amour et sa grace à donner.
 Si ne li vout habandonner,
 Pour prière qu'il li feist,
 A faire riens qu'il li queist;
 Ains s'en fuit et s'il la siévoit.
 Tantois que la belle fuioit,
 Un serpent ou talon l'a mort;
 S'en fu la belle mise à mort.
 Grant doleur ot et grant pésance,
 Quant par soudaine meschéance
 Ot Orphéus perdu s'espouse.
 Moult se complaint, moult se doulouse.
 Quant tant l'ot au monde plourée,
 Se vout en l'infernal contrée
 Descendre, et aler pour savoir
 Sé s'espouse peust ravoir,
 Et si les infernals peust
 Esmouvoir à ce qu'il la reust.
 Il tint sa harpe et son arçon ;
 En harpant chanta tel chançon :
 O vous, Dieu de la chartre obscure,
 Où toute humaine créature
 Vient et descent ou tost ou tart,
 Ne nuls ne vous en fait essart,
 S'il me loïst, et se voir os dire,

Ne vien pas ci pour cest empire
 Visiter, ne pour vous veoir,
 Ne pour vos tourmens asseoir;
 Car de tout ce n'ai je que faire.
 Venu i sui pour autre affaire:
 Euridice, que prise avoie
 A femme, est cause de ma voie.
 Autre chose ne quierre je ça:
 Un serpent ou pié la bleça;
 Si mouru de la bleceure;
 Or est en ceste chartre obscure.
 Certes ne cuidai sans pésance
 Souffrir sa mortel meschéance.
 Ja ne sera par moi noié,
 Que je n'aie assez essaïé
 Sé je peusse sens douloir
 Mettre sa mort en non chaloir.
 Mais je ne puis, ne ne pourroie;
 Qu'amours m'assaut trop et guerroie;
 Ci m'a vaincu par vérité.
 Cil Dieux en grant autorité
 Est tenus ou souverain estre.
 Si tien ge que cil doive il estre:
 Si est cil, si com je devine,
 Amours fist faire la rappine
 De vous deux et l'assemblément;
 Sé la renommée ne ment,
 Pluto Proserpine ravit
 Par amours, si tost qu'il la vit.
 Par le paour, par l'obscurté,
 Et par la grant maleurté,
 Par les feus et par la froidure,
 Qui sont en ceste chartre obscure,
 Vous pri que ma femme et m'amie
 Me rendés, et mettés en vie.

En ce n'arez vous nul dommage ;
 Quant el aura fait son eage ,
 Vous la rarez en autel point.
 Perdre ne le poés vous point ;
 Car tuit viennent ou tost ou tart
 Li mortel homme ceste part.
 Cils ont leur derrain hebergeage ,
 Que vous tenés en héritage ,
 Et tenrés perdurablement.
 Un poi d'usage seulement
 Vous demant , quant à orendroit ,
 En m'espouse, et non autre droit. »

Ainsi dist Orphéus son lès :
 Les ames du triste palès
 Pour la douceur du son plouroient ,
 Et leurs peines entroubloient ;
 Tantalus oubliâ son soi ;
 Et Yxion dessous soy
 Laissa sa roe reposer ;
 Et Siziphus revait poser
 La roche, qui le travailla.
 Ne Ticius pas ne bailla
 Aux voutoirs rungans son jusier ;
 Et sans la fontaine espuisier
 Ont leur saunes et leur tamis
 Les Bellidiennes jus mis ;
 Et sé la renommée est voire ,
 Qui ce nous fait entendre et croire ,
 Les Ménidiennes plouroient ,
 Qui la douçour du chant oaient.
 Ce tout mais ne pot avenir ,
 La Royne ne pot tenir
 Ses oeils qu'elle ne larmoiast ,
 Ni li Rois d'enfer ne noiaist
 Pour riens ce qu'Orphéus demande.

La reine et le roys commande
 Que Euridice soit appelée,
 Qui fu en l'ombreuse valée
 O celles, qui nouvellement
 Sont venues à dampnement.
 Euridice clochant aloit
 Pour la plaie du pié qu'elle oit.
 Quant Orphéus la vit venant,
 Lié fu : mais par tel convenant
 Li fu Euridice rendue
 Que à son retourner l'ara perdue,
 Sé se retourne et garde arrière.
 Mais voist devant, elle derrière
 Sé tost qu'elle ert oultréement
 Fors de l'infernal tenement ;
 Ou sé ce non ja n'en istroit.
 Un sentier ronseux et destroit,
 Plein de silence et de durté,
 Et de forvoiable obscurté,
 S'en vont luy avant, elle après :
 Et ja estoient auques près
 Tout fors de l'infernal pourpris,
 Quant cil, qui d'amours fu souspris,
 Désirans de veoir s'amie
 Et douteux que ne venist mie,
 Se tourna pour lui regarder.
 Et sans maintenant plus tarder,
 Est celle en enfer refuie
 Et de ses oeils esvanuie.
 Cil tent ses mains, prendre la cuide ;
 Mais comme vens de luy se vuide.
 Celle se départ de son mari,
 Qui de seconde mort mouri.
 Mais ne se puet de li blasmer,
 S'il ne se plaint de trop amer.

Le desrain salut li rendi
Que cilz à peines entendî.

Orphéus forment se douloit
Pour sa double mort, et vouloit
Retourner pour querre la morte ;
Mais il trouva ferme la porte.
Et le portier la gardoit ,
Qui son ire li retardoit.
C'est noié que jamais la voie ;
Car retraite li est la voie.
Sept jours fu sur l'inferral rive ,
Plourant la mort de la cheitive ;
Sens boire et sens mengier vivoit ,
Paissans soi du duel qu'il avoit.
Ses plours et ses deuls le soustint ;
Mais Dieu d'enfer pour felon tint.

Puis est en Rodope venus ;
Trois ans est sens femme tenus ,
Sens esponse et sens concubine.
Si fûi toute amour féminine ;
Toutes femmes mist en refu.
Or ne sce je pour quoi ce fu ,
Ou pour yce qu'il ot promis
A celle , qui tant fu amis ,
Ou pour ce que mal l'encheï ;
Mais toutes femmes en hay.
Toutes voies plusieurs l'amèrent ,
Qui en s'amour point conquestèrent ,
Et ne purent de luy joïr :
Qu'il n'en daignait nulles oïr ;
Si s'en dolurent durement.....

Historial sens puet avoir
Ceste fable , et pour estre à voir ,
Si com li comptes le récite ,
Prist Orphéus la devant dicte

Euridicem par espousailles ,
 Et que la dame en ses noceailles
 Mourut du serpent qui l'a mort ;
 Dont li poètes si s'amort
 A la plourer oultre mesure
 C'onques puis n'ost de femme cure.
 Toute amour de femme fuioit ;
 Car toute femme li puoit.....

Par Orphéus puis droitement
 Noter regnable entendement ,
 Et par Euridice sa femme
 La sensualité de l'ame.
 Ces deux choses par mariage
 Sont jointes en l'humain linage.
 Li pastours , qui l'espouse prie
 Et requiert qu'elle soit s'amie ,
 Puet noter vertu de bien vivre ,
 Qui seult l'ame enchaucier et suivre
 Pour traire aux vertuosités.
 Mais quant les sensualités ,
 Qui trop s'eslonge folement
 De raisonnable entendement ,
 Et tels que vertus li envoie
 Telle amour refuse et dévoie ,
 Si vait courant à descouvert
 Tous nus piés desus le pré vert ,
 C'est à dire par les malices .
 De ces terriennes délices
 Dont elle abuse folement ,
 Et marche par consentement
 Sur le serpent de mortels vices ,
 Qui se repont soubz les délices ,
 Cil serpens ens ou pié le mort.
 Si l'envenime et met à mort
 De péchié par consentement :

Lors chiet l'ame dolentement
 En la ténébreuse obscurté
 De profonde malehurté.
 Cils enfers est en luy meisme ;
 Car malvais cuer est uns abisme
 Pleins de tourment et plein de peine ,
 Qui pécheours tourmente et peine
 Jour et nuit rigoureusement.

Et sé Macrobe ne me ment ,
 En cest enfer mal et pénible
 Sont .v. fluevs lait et horrible.

Le premier fluvs est oubliance ;
 Car en perverse continence
 Cueurre oubliance trestout bien.
 Au malvais cuer n'amembre rien ,
 Qui soit ne bon , ne prouffitable ,
 Ne qui ja puisse être sauvable.
 Ains est pleins de si grant oublie
 Que lui meismes en oublie
 Et tous les biens qu'il ot ehus ,
 Ains qu'en cil enfer feust cheus.
 Et Dieu les a mis , ce me semble ,
 Tous en oubli , si com moi semble.

Après court Stix le haineux ,
 Le malvais fluvs et chainneux ,
 Qui l'ame angoisse et traine ,
 Et met en rencour de haine ,
 Tant que ne puet nul bien amer.
 Cils fluvs vénimeux , plein d'amer ,
 Fait tous biens despire et fouir
 Et son prochain à tort haïr :
 Si tient le cuer à grant destrece.

Après court le fluv de tristece ,
 Qui la lasse ame affonde et noie ,
 Et li toult espirituel joie.

Puis court Cochitus le ploureux ,
 Qui fait cuer triste et douloureux ;
 Duquel fluv, qui pleins est d'ordure
 D'angoisse et de mal aventure,
 Cils fluvs souffle on cuer et atise
 L'ardeur d'ire et de convoitise ;
 A meschief est l'ame livrée
 Qui de ces murs est enmurée.

En cest enfer a maint tourment,
 Qui l'ame tourmente forment :
 Cil qui muert de faim et de soi ,
 Tantalus , qui a devant soi
 La pomme et l'iaue qui li touche
 Jusqu'au menton près de la bouche ,
 Et si ne s'en puet aaisier ,
 Son faim ne son soif apaisier ,
 Qui l'art , et angoisse , et atise ,
 Segnifie ardant convoitise ,
 Qui selon cuer art et enflamme ;
 Et tant l'angoisse et tant l'enflamme
 Que de riens , qu'il ait , n'a proffit :
 Mais quant plus a , maint li souffit ,
 Et plus a faim de plus acquerre.

Siziphus, qui la pèsant pierre
 Porte à grant peine contremont
 Sur son col sur la roche amont ,
 Puis la trebuche contreval.
 Du hault jusqu'au pic à val ,
 Note la soussiense cure,
 L'angoisse et la male aventure ,
 Qui les tirans tourmente en terre
 Pour temporel honneur aquerre.
 Main sont or einsi tourmenté ,
 Qui cuer , et corps , et volenté ,
 Tout leur pensé , toute leur cure ,

Et tout leur temps tant com il dure
 Mettent en dignité acquerre
 Et en mondains honneur de terre.
 Si acquièrent les grans haultescs,
 Les grans honneurs, les grans noblesces;
 Mais quant plus montent haultement,
 Plus trébuchent soubdainement
 Du hault mont de prospérité
 Ou val de honte et de vilté:
 Si leur fait fortune la moe.

Le tourment de l'infernal roe
 Que Yxion vait tournoiant,
 Note ceulx qui vont foloiant
 Sans sans, conseil et sans cure,
 Sans pourvéance et sans mesure,
 Si com aventure les maine
 Et fortune, qui les pourmaine
 Selon ses variabletés
 Pleines de décepvabletés.
 Et puisqu'ils sont sans pourvéance,
 Souvent ont duel et meschéance;
 Et leur vie est pire de mort.

Li vultours, qui reonge et mort,
 Le corps, le juisier et l'entraille,
 Que Titius li livre et baille
 Sans cesser, note sans doubtañce
 Le remors de la conscience:
 Car tous jours aguillonne et mort,
 Et reonge homme qui s'amort
 A faire œuvre qui desconviengne,
 Dont conscience le repreigne (1).
 Des gloutons et des lécheours,

(1) Il y a ici dans le manuscrit quelques vers passés. Co qui suit s'applique aux Danaïdes.

Des yvrouins et des beveours ,
 Qui pour leur ventre saouler
 Veulent tout prendre et engouler
 Les mondains biens , qui sont finable
 Trespassant et coulourgéable
 Plus que iaue assiduel courant.
 Cil glouton vont tout dévorant ,
 Tous jours voudroient gloutonner ,
 Vins et viandes entonner ,
 Pour emplir leur vaisseaux sens fons ,
 Dont n'est ne bons airs ne bons fons.
 Mais ja tant ne engouleront ,
 Ne tant ne se saouleront ,
 Ne tant n'aront auuit beu ,
 Combien que soient embeu ,
 Que demain plus ne leur conviengne
 Et tout ont à recommencier.
 Poi se puet donques avancier ,
 Et bien pert s'entente et sa peine ,
 Qui de son ventre emplir se peine ;
 Puisque rien n'i puet demorer.
 On ne doit pas trop demorer
 Pour saouler sa gloute pance ,
 Mais mengier selon suffisance ,
 Sans plus pour soutenir sa vie
 Ne pour cause de gloutonnie.

En cest enfer pénible et vils
 Descent Orphéus , ce m'est vis ,
 Pour querre Euridice sa femme :
 Quant pour querre pécheresse ame
 De péchié , qui prise la tient ,
 Entendement de raison vient
 Ou cuer , où tant a de malice ,
 Pour luy faire à savoir son vice ,
 Et son péril , et son meschié ,

Si rédargue son ort péchié
 Au son de la harpe Appoline.
 C'est d'inspiration divine ,
 Qui la visite et qui l'espire
 Tant que ses péchiés tire à tire
 Li manifeste et fait savoir :
 Et si li fais apercevoir
 Les périls , où l'ame est livrée ,
 S'el n'est rescouste et délivrée
 Par penitence ou par confesse ,
 Et la sensualités laisse
 De malvais usage de vivre ,
 Et s'efforce de raison suivre
 Qui le doit conduire et guier.
 Ainsi se doit vivifier
 L'ame , qui Diens la grace en donne.
 Mais quant l'ame se habandonne
 A félonnie et à viltés ,
 Et que la sensualités ,
 Qui doit estre la darrenière
 Et raison ensuivre , est première ,
 Si que raisons est bestournée ,
 Et réfléchie , et destournée
 Par fols amour , par fol désir
 A suivre le charnel plaisir ,
 L'ame esculourge de rechief
 A duel , à honte et à meschief ,
 En cel enfer , dont issue ère ;
 Et pire est l'errour darrenière
 Que la primeraine ne fu .
 Car n'atent l'ame nul refu .
 Ne secours , puisqu'el a fors close
 Raison , et contre li tient close
 La porte du cuer endurcy ,
 Si ténébreus , si obscurcy

Qu'il ne vout o soi recepvoir
Nulle congnoissance dé voir.

Par allégorie puis mettre
Meilleur sentence en ceste lettre :
Quant Dieu ot nostre humanité
Mariée à la déité,
Pour humanité faire maistre
De gloire et du règne célestre,
Et la char, morte par envie,
Fu ressoursse de mort à vie,
Tout li Juifs furent dolent.
Il en monta par l'air volant
Couvert de jausne couverture,
(C'est taint en sanguine tainture,)
Aux ciels, où toute pais habonde..
Cil créères de tout le monde
Fist jointure du corps à l'ame
Et mariage d'omme et de femme.
Mais l'une ne l'autre jointuré
Ne fu si fine ne si pure
Qu'à maint ne soit puis mescheu,
Qui ont puis maint encombrier eu.
Par les premiers peut on savoir
Apertement que ce soit voir.
Le serpens, qui le supplanta,
Fu diables, qui tant tempta
La première mère jadis
En délittable paradis,
Quant il, par son excitement,
La mist en mal consentement
De mangier la dampnable pomme,
Dont elle fist mengier à l'homme.
C'est la vénimeuse pointure,
Qui toute humaine créature
Fist mettre en l'inferral tourment.

De ce se doubs Dieu forment ,
 Qui l'ame avoit prédestinée
 Être sauve et espousée.
 Pour lui délivrer et requerre ,
 Voulit Dieus venir de ciel en terre
 Et descendre en la chartre obscure
 D'infer , pour humaine nature
 Traire de l'infernal prison ,
 Et pour les mettre à garison :
 Ceux, qu'il trouva présentement
 Des siens, furent tout quittement.
 Et cil, qui descendre i deussent
 Pour l'entecheure qu'ils eussent
 De mors dont li premier moururent ,
 Par lui quite et délivre furent.
 Mais que tenissent vraiment
 L'amour de leur très vrai amant ,
 Et cil après leur délivrance
 Tenissent la droite créance
 De Dieu , sans ressortir arrière
 Jusqu'ils feussent hors de l'ondière
 D'enfer et du monde passés.
 Ha Dieux ! comme ils sont ore assés
 De ceuls , qui pour mortels péchiés ,
 Dont ils sont griefment entechiés ,
 Enqueurent la dure sentence
 De cel infernal meschéance ,
 Qui les mors pécheours atent ,
 Qui persévèrent jusqu'à tant
 Que Dieu par sa miséricorde
 A soi les rappelle et racorde ,
 Et trait fors de celle misère ,
 Qui puis se reversent arrière
 Et pardurablement se perdent
 Par les maux , où ils se raherdent ,

Jusques l'ame du corps se part.
 Si l'ont li diable en leur part
 Enfermée en l'obscur tour,
 Sans espérance de recour.
 Lors n'a mais Dieu nulle amistié,
 Miséricorde ne pitié
 Que Dieus eust onques de luy.
 Jamais Dieu n'aidera nulli,
 Puis qu'il y sera descendus.
 Or est li recours deffendus
 A tous ceuls, qui là descendront.
 Car jamais rescousse n'aront,
 Sé mort les assomme en ce point.
 N'a mais de délivrance point
 L'ame, que diables emporte,
 Puisqu'el a passés la porte,
 Qui tantost est close et fermée;
 Car là remaint l'ame enfermée,
 Sans jamais raençon avoir.
 Jamès Dieux, se scet on devoir,
 Pour eulx en infer n'entrera;
 Ne dampnés plus n'en istera.

Ci compte comment Vénus la déesse aime le bel Adonis. — Ci compte
 Vénus la déesse à Adonis son ami de Athalonta la bien courant.

Un jour baisoit par grant amour
 Vénus son fils le dieu d'Amour;
 Et l'enfès, qui l'ot embracié,
 L'a soubs la mamelle bleicié

D'un dart d'amour par mesprison.
 N'a pas de légier garison
 Celle, qui de cest dart est pointe.
 D'or fin esmeré fu la pointe,
 Plus tranchant que rasoer d'acier,
 Pointe ague a pour miels percier.
 La plaie fu longue et estroite;
 Angoisseuse fu et destroite
 Vénus, pour le cop de la plaie.
 Mais ce le conforte et apaie
 Que la plaie semble petite:
 Pour l'estroitesse la despote.
 Mais tant com plus la desprise,
 Est-elle plus d'amour esprise,
 Et plus art ses cuers et enflamme.
 Quant Vénus, qui d'amours fu dame,
 Ne sceut contre amours avoir force,
 Fols qui contre amour s'efforce.
 Vénus aima; ne l'pot desdire:
 Pour ce vulttel amant eslire,
 Qui feust digne de celle amie.
 Adonis aima, qui n'iert mie
 En biauté mains vaillans de li.
 Adonis plot et abelli
 A la déesse pour sa fourme.
 Amours l'introduist et enfourme
 A faire ses commandemens
 Qu'elle commande aux fins amans.
 Or ne li chaut de déité,
 Ne d'honneur, ne de dignité.
 Tout oublie pour le damesiel;
 Et n'a en terre ne en ciel
 Nulle chose, qui tant li plaise.
 Elle l'embrace, elle le baise:
 A lui se déduist et déporte.

Compagnie li tiemt , et porte
 Ses fillés par prés et par vauls.
 Or li agrée li travauls ,
 Qui de travail n'avoit donc cure.
 Ne met plus s'entente et sa cure
 En soi polir et eintoier ;
 Or ne le chaut mais d'ombroier.
 Escourtiée vait la déesse ,
 A manière de véneresse.
 Par ces vaulx et par ces montaignes ,
 Par ces forests et par ces pleines ,
 Les filés porte et les chiens meine.
 Pour l'amour Adonis se peine ;
 N'onc mais à labourer n'aprist ;
 Mains cerfs , mains daims , mains lièvres prist.
 Mais onques lion , ne liépart ,
 Sanglier , ne ours ne fist essart ,
 Ne ne prist nulle armée beste.
 Son ami prie et amonnesté ,
 Si riens y vault amonnester ,
 Qu'il se gardast de contrestier
 A bestes de tels cruautés :
 — « Amis , eages ne beautés
 Ne pourroit fléchir leur courages ;
 Car trop sont pleins d'ire et de rages.
 Ne les poursuiwes , douls amis.
 A douleurs seroit mes cuers mis ,
 S'il te meschéoit de tel chace.
 Ton mal , veille , et mien ne pourchace ,
 Pour un petit de vaine gloire.
 Le mien conseil tien en mémoire ;
 Chace les bestes qui fuiront ;
 Ja tels chaces ne te nuiront.
 Et si te gardes d'envair
 Celles , qui ne scevent fourir ,

Ains ont apri à retourner.
 A grant dommage puet tourner
 Hardement contre les hardis.
 Miels te vault estre acouardis
 Et tourner en fine asseur,
 Que chacier à ton maleheur.
 Pour ce te pri, mes amis doulz,
 Que ne soies fols ne estous
 A nostre douleur pourchacier.
 Garde toy des bestes chacier,
 Qui ont naturel hardement,
 Et des lions nommément.
 Ceux hé-je plus que riens du mond.
 Pourquoi ? — Pour ce que meffait m'ont.
 Séons nous ci sur l'herbe en l'ombre
 De cest peuplier ; car trop m'encombre
 Li travailx, qu'en avoie usé.
 Je te diroï pour quoi plns hé
 Les lions que autre sauvagine,
 Et pourquoi vient ceste hayne. »

Atant en l'herbage s'assist
 Vénus. Mais pas ne li dessist
 Que ses amis s'assist sur li ;
 Ains li plot moult et abelli.
 Lors sist en son giron couchié.
 Puis à tel raison commencié :
 « En Crete ot une damoiselle,
 Qui tant fu courans et isnelle
 Qui ne pouvoit homme trouver,
 Qui vouldist vers li estriver
 De courre, qu'elle ne vainquist.
 Grant nom et grant los en aquist ;
 Merveilles fu de sa isneauté
 Et plus assez de sa beauté ;
 Qu'en tout le mont, ce m'est avis,

N'ot de corps , de chief ne de vis
Femme si belle ne si gente.

La pucelle ot nom Athalente.

Un jour vout celle asseur savoir

Quel espoux el devoit avoir.

Li Dieus li fist asseur entendre

Que n'a mestier de baron prendre ,

De baron prendre n'a mestier :

Mais ja ne si savoit gaitier

Si bien , pour rien que on li deist ,

Que en la fin baron n'eist ,

Et se verroit tel temps en vie

Que ja n'aroit de soi baillie.

De tel response , qu'elle ot oy ,

La pucelle si s'esbahi.

Dès puis ne vout baron avoir

Pour richece ne pour avoir ,

Ne pour amour , ne pour prière ;

Ains fu si crueuse et si fière

Que tous les mettoit au refu.

Mais trop plus désirée en fu ,

Et plus aimée , et plus requise ;

Car plus a on grant convoitise

De la chose , où a contredit ,

Que de ce que nuls ne desdit.

Plus l'aimoient pour le debout :

A li venoient tout debout

Li riche baron de la terre ,

Pour de mariage requerre.

Et celle avec son escondit

Dit que ja n'aura marit ,

Fors qu'à une condicion ,

Qui puis mist à perdicion

Pluseurs , dont fu perte et dommage

Or ot tel loi cil mariages

Que n'a talent de baron prendre :
 Mais qui vouldroit à li entendre ,
 Et la puist au cours passer
 Sien soit ; sé non , sans trespasser ,
 Il a failli à son corps gent.
 Et bien sache certainement ,
 Il est mis à perdicion.
 Onc pour ceste condicion
 Le premier propos ne perdirent ,
 Ne de la mort semblant ne firent ;
 Mais à cours faire se présentent ;
 Car de ce riens ne s'espoientent.
 Venu sont pour le cours veoir
 Li pères o tout leur pover ,
 Et du païs tout li barnés.

Uns damoiseaux de Thebes nés ,
 Ypomenes , li beaux , li gentis ,
 Venu i fu o autres gens :
 Nieps estoit au Dieu de la mer.
 Les jovenciaux prist à blasmer ,
 Que du courre s'entremetoient ,
 Qu'en péril de mort se metoient
 Pour requerre tel mariage :
 Péril y a et grant dommage.
 Ainsi les blasmoit de parole
 Et leur amour tenoit à fole.
 Mais quand il vit la damoiselle ,
 Qui tant estoit plaisans et belle
 Apertement en mi la face
 Plus clère et plus luisans que glace ,
 Plus blanche que flour d'aubespine ,
 Plus vermeille que rose fine ,
 En corps pur et desafublé ,
 D'amours le cueur ot aveuglé :
 Esbahis est et trespensés.

Toust li fu mués ses pensés.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils povoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenois ,
 Quant je ces vallès resprenois ,
 Qui pour la belle aosent sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de doulce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours emprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »
 Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espauls d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus luisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si resplent,
 La pucelle a le cours vaincu:
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist: — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse a cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

Toust li fu mués ses pensés.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils povoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais . »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenoï ,
 Quant je ces vallès resprenoï ,
 Qui pour la belle aosent sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de
 Trop mourroient de doulce mort
 S'ils mouroient pour soie amour
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demon
 Que je ne vois au cours empre
 Je pourrois bien trop attendre
 Mestier m'est que je m'avent
 Pour déservir tel créat
 Entreprendre m'estue
 Ja fait Dieu aide et
 Aux courageux
 Mais le malv

Toust li fu mués ses pensés.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils povoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenois ,
 Quant je ces vallès resprenois ,
 Qui pour la belle aosen sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de douce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours emprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »

Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espaules d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus faisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si resplent,
 La pucelle a le cours vaincu:
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist: — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse à cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

Toust li fu mués ses pensés.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils poyoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenois ,
 Quant je ces valles resprenois ,
 Qui pour la belle aosen sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de douce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours emprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »
 Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espauls d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus faisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si resplent,
 La pucelle a le cours vaincu :
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist : — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse à cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

Toust li fu mués ses pensées.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils poyoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenois ,
 Quant je ces vallès resprenois ,
 Qui pour la belle aosent sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de doulce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours emprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »

Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espaules d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus faisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si resplent,
 La pucelle a le cours vaincu:
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist: — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse à cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

Toust li fu mués ses pensés.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils povoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenoï ,
 Quant je ces vallès resprenoï ,
 Qui pour la belle aosen sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de doulce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours reprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le mauvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »
 Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espaules d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus luisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si respent,
 La pucelle a le cours vaincu :
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist : — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés ;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse à cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

Toust li fu mués ses pensées.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils povoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenois ,
 Quant je ces vallès resprenois ,
 Qui pour la belle aosen sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de doulce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours emprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »

Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espauls d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus luisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si resplent,
 La pucelle a le cours vaincu:
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist: — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse à cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

Toust li fu mués ses pensés.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils povoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenois ,
 Quant je ces vallès resprenois ,
 Qui pour la belle aSENT sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de doulce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours emprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »

Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espauls d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus luisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si resplent,
 La pucelle a le cours vaincu:
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist: — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse à cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

Toust li fu mués ses pensés.
 Abatue li fu la gengle ;
 Amours l'a rendu mat en l'angle.
 A ceux blasmer plus n'entent ;
 Mais merci cri et se repent
 Des autres, qu'il avoit repris.
 — Certes ne savoie le pris
 Du grant loier qu'ils atendoient.
 Ha ! com bien heuré seroient ,
 S'ils povoient tel pris conquerre !
 Qu'il n'a si belle dame en terre ,
 N'onques ne fu , ne n'ert jamais. »
 Quant plus la loe Ypomenès ,
 Plus art et esprent de désir :
 — Dieu, fist-il, par vostre plaisir
 Faites à la belle secours,
 Que ne soit vaincue en son cours.
 Mourir m'estuet, sé je la pers.
 Moult ert ores mes cuers despers ;
 Et villainement mesprenois ,
 Quant je ces vallès resprenois ,
 Qui pour la belle aosen sur eux
 Emprendre fais si douloureux ,
 Com d'euls mettrent en péril de mort.
 Trop mourroient de doulce mort ,
 S'ils mouroient pour soie amour.
 Qu'atens-je ? Ne pourquoi demour
 Que je ne vois au cours emprendre ?
 Je pourrois bien trop attendre :
 Mestier m'est que je m'aventure
 Pour déservir tel créature.
 Entreprendre m'estuet le cours.
 Ja fait Dieu aide et secours
 Aux courageux et aux hardis.
 Mais le malvais acouardis

Pert mains biens par sa couardie. »

Endemenstiers qu'il s'estudie
 Et qu'il devise sans parole,
 Plus tost que oizillon ne vole
 S'en cuert la pucelle Athalente.
 Au vallet plaist et atalente
 La grande isnelletés de li;
 Mais plus li plet et abelli
 La beauté, dont elle est garnie.
 Car vermeille rose espanie
 Ne fu de si fine couleur.
 Trop embelli pour la chaleur
 Du cours et de la lasseté,
 Moult plus qu'elle n'ot ains esté.
 Sur ses espauls d'ambes pars
 Gisoient si cheveuls espars,
 Plus luisans d'or fin, et si longs
 Qu'ils li batoient aux talons.
 Endementières que cil entent
 A sa beauté, qui si respient,
 La pucelle a le cours vaincu:
 Livré sont à mort li vaincu.
 Mais onc cil ne s'espoenta.
 Devant tous en apert s'esta,
 La virge avise en mi le vis,
 Et dist: — Pucelle, il m'est avis
 Que petit d'honneur conquestés
 En ces cheitifs, que vous matés;
 Car foibles sont et sans savoir.
 Mais sé voulés loenge avoir,
 Encontre moi vous esprouvés,
 Sé vous tel hardement avés.
 Sé fortune me fait secours,
 Tant que vaincre vous puisse à cours,
 Ce ne vous ert honte ne let

D'estre espouse à si bel varlet.
 Par moi seriés moult exaulciée ;
 Car estre seul de grant ligniée.
 Fils sui Macaire l'envoisié,
 Et nieps au Dame Dieu proisié,
 Qui a à justicier la mer.
 Si n'en fais pas mains à proisier
 Par force ne par vassellage,
 Que je fais par mon grant lignage ;
 Et s'aquerre me poviés,
 Nom pardurable en ariés. »

Endementiers qu'ainsi parole
 Le jouvenceaus, qu'amours afole,
 Pour qui emprent tel hardement,
 La pucelle ententivement
 Le remire de chief en pié :
 En son cuer dist : — Pour quel péchié,
 Pour quel outrage et pour quel tort.
 Se veult cil enfes mettre à mort,
 Et pour moi livrer à douleur ?
 Je ne suis pas de tel valeur,
 Que pour moi deust mort souffrir,
 Ne son corps à martire offrir ;
 Car trop est biaux et amoureux.
 Si convoite fès douloureux
 Entreprendre pour m'amitié,
 Certes il me fait grant pitié,
 Non mie pour beauté qu'il ait,
 Mais pour l'éage du varlet :
 Car trop voi joenne le meschin.
 Et si est nés de noble lin ;
 Neptunus est son bel aiauls.
 Si m'aime tant le damoisiaux,
 Que popr m'amour ose entreprendre
 Tel fès que de la mort atendre,

Sé de fortune n'a secours.
 Enfès, va t'en : laisse le cours ;
 Car ja n'aroie vers moi force.
 Je ne le die mie , { fors ce
 Que de l'amour face refu ;
 Qu'il n'est femme , n'onques ne fu ,
 Qui pas deust estre reprise
 S'il estoit de t'amour reprise.
 Mais je te dis que s'est foleur,
 Sé pour moi meurs à tel douleur.
 Trop aroit ci male amitié.
 A voi , donc me vient tel pitié ?
 Onc mais ne fu ci piteable :
 Trop a femme le cuer muable.
 Dès quant sui-je si débonaire ?
 Qu'ai-je donc de s'amour à faire ?
 Il ne l'en chaut ; il het sa vie ,
 Puisqu'il a de mourir envie.
 Si meure ; car il ne m'en chaut :
 Ce ne me fait ne froit ne chaut.
 Il deust bien estre esmeus
 Pour les autres qu'il a veus
 Pour moi mettre à desconfiture.
 Ha ! sé mouroit tel créature ,
 Enfès de si très bonnes meurs ,
 Pour ce qu'il m'aime par ameurs ,
 Trop aroit à male mérite.
 Ains fust tel victoire maldite
 Que vaincu l'eusse , ne mort.
 Trop aroie blasme de sa mort.
 Ce poise moi qu'il se me requiert :
 Sa meschéance et sa mort quiert
 En cet estrif , qu'il a empris.
 Ce fait amours , qui l'a surpris.
 Si vouldroie que Dieu pleust

Qu'à cest cours vaincre me peüst.
 Ha ! enfès , de belle facture ,
 Simples sur toute créature ,
 Mal fu la beauté de ton corps.
 Digne feusses de vivre encors :
 Ce poise moi que tu m'as veue ;
 Chier comparras ceste vene.
 Trop me fait fortune douloir ;
 Certes s'il fust à mon vouloir
 De baron avoir à mon choïs ,
 Ne scè homme , tant ait richois ,
 Que je miels aimasse de toi. »

Ainsi pense et parole à soi
 La pucelle , qu'amours maistroie.
 Petit et petit s'amoloie ;
 Moult est doubteuse et esbahie ;
 Et l'aime , et cil ne le scet mie.

Dementiers èrent environ
 Li pères et tuit li baron ,
 Pour le cours des deux esgarder.
 Ypomenès sens atarder
 Fist s'oroison dévotement :

— Vénus , Dame que tuit amant
 Doivent requerre près et loing ,
 Moi secourés à ceste besoing !
 Je sui par vous en ceste amour. »

Secourre le vins sans demour ;
 Isnellement me mis à voie.
 Em Cypre un mien jardin savoie ;
 Un arbre y ot de grant valeur ;
 Li arbres et li fruis est d'or.
 Trois de ces pomes d'or queilley ,
 Au varlet vins , et li baillai ;
 Et li apris qu'il en feroit ,
 Et comment il les geteroit

Pour amuser la damoiselle ,
 Qui tant ert courans et isnelle.
 Li corneour le cor cornèrent
 Et eils de courre s'aprestèrent.
 Tant couroient isnellement
 Que bien sembloit certainement
 Qu'ils volassent com deux oisiaux.
 Mès s'esjoist li damoisiaux ,
 Car tout le peuples crie : — Or tost !
 Se malvaistié ne le vous toult !
 La pucelle arés. — Si l'oy ;
 Merveilleusement s'esjoy.
 Si fist la pucelle Athalente ,
 Qui de courre n'estoit pas lente.
 Souvent li plet à retarder
 Son cours , pour le cours regarder.
 Moult li poise qu'elle le lait ;
 Car li cours au vallet retrait ,
 Com cil qui le corps ot lassé.
 La mète est loing : si l'a passé
 La pucelle , qui plus tost court.
 Or est métier qu'il se secourt :
 D'une des pommes, qu'il avoit,
 Gète devant : et quant la voit
 La belle , de désir esprent ,
 Le cours laisse et la pomme prent.
 Lors y ot grant noise et grant bruit ;
 Tous li peuples de joie em bruit ;
 Car le damoisiaux l'a passée.
 Mais elle , qui pas n'est lassée ,
 Se hasta tant que le rataint
 Et le trespasse. Et cil ataint
 L'autre pomme : si la geta.
 Et la pucelles s'arresta ,
 Pour la pomme saisir et prendre.

Cil outre passa sens attendre.
 La pucelle l'a tant seu ,
 Qu'isnellement l'a conseau.
 Li damoisiaux fut moult lassés ;
 Les deux pars du cours ot passés,
 Et le plus grant tiers ot à courre :
 — Or me veilliez , dist-il , secourre ,
 Dame Vénus , à ce besoing. »

Après geta la pomme loing ,
 Pour la pucelle destrier.
 Je vis la pucelle esmaier ,
 Qui ne savoit qn'elle en feist ,
 Sé le laissast ou le preist.
 Et à poi la cuida laissier.
 A donc la fis je abaissier ,
 Et li fis le fruit prendre à force.
 Et le varlès tantost s'efforce ,
 Car enfin passa la pucelle ,
 Et vint à mète : et print la belle
 Par mon secours et par mon don.
 Mais onques n'en oi guerredon ;
 N'onc puis de moi ne li souvint.
 Or oï comment il l'en mesvint.

J'ai grant engaigne et grant despit
 Du jouvencel , qui me despit.
 Si m'en sceu fièrement vengier ;
 Mon mal talent li vendi chier.
 En son païs s'en revenoit ;
 Avec soi s'espouse menoit.
 En une lande , où ils entrèrent ,
 Le temple Cybèles trouvèrent.
 En un bel retrait , loing de voie ,
 Enmeine Ypomènes la bloie
 Pour reposer son corps en l'ombre.
 Car las sont , et trop les encombre

La chaleur du soleil d'esté.
 Ou temple se sont arresté :
 Tant sès qu'illec jent o sa femme.
 Moult en fu dolente la dame
 Cibeles , qui li temple ère.
 Vengeance en print cruel et fière.
 Et les mist a confusion ;
 Tous deux les mua en lion.
 Moult y a orgueilleuse beste.
 Pour ce , douls , t'ammoneste
 Que ja tels bestes ne chaices,
 Que por leur fierté ne preignes. »

Ainsi chastoie son amant
 Vénus. Mais pour chastoïement
 Ne pot homs hardis son cuer faindre.
 Que lors les veist entr'eux estraindre,
 Entre baisier bouche et vis ,
 Bien peust dire , ce m'est vis ,
 Que li un feust de l'autre amés.
 De doulz baisiers entresemés
 Et de souspirs se font présent ,
 Tant com ils sont illec présent.

Vénus s'empart à moult grant peine ;
 En Cypre vait , à son domaine.
 Adonis est ou bois entrés ;
 Un grant sangliers y est levés ,
 Que chien avoient esmeu.
 De tant long com il l'a veu ,
 Vers lui s'en vint , l'espieu brandi ;
 Onques au chastoi n'entendi ,
 Que s'amie li eust fait.
 Ce fu folie ; et si meffait
 De passer les commans s'amie ;
 Mal l'en vendra , je n'en doubt mie.
 Adonis a le porc feru ;

Navré l'a : li pore li couru ;
 Fièrément si le pourfendi
 Et mort illecques l'estendi.
 L'ensès en mourant se complaint ;
 Venus oï de loing li plaingt ,
 Retourne , et si le treuve mort
 Ses cheveux ront, ses poins détort.

— Hai ! fortune, qui te ment ?
 Tu m'as le mien ami tollut ! »
 Dist Vénus, qui trop se dèuloit.
 A poi soustenir se pooit ;
 Triste o le cuer et esperdu.

— Douls amis, quant je t'ai perdu
 Grant douleur ai et grant angoisse.
 Jamais li d'eul, qui si m'angoisse,
 De mon cuer ne se partira.
 Chacun an renouvelera ;
 Ton sang ferai muer en flour ,
 Qui renouvelera mon plour
 Et le duel, qui me desconfist.
 Par Siphone des femmes fist
 Nouvelle mente ; et je ferai
 Ton sang florir : si te muerai. »

Ainsi se plaint et doulousa
 La déesse : après arrousa
 Le sang de savoureux piment.
 Ne demoura pas longuement
 Que du sang nasqui une flour,
 Qui sang ressemble de colour.
 En la flour a une bocete ;
 Pleins de grains est la flourete ;
 Adonis a nom, ce me semble ;
 Pour petit de vant chut et tremble (1).

(1) Adonis représente la beauté et la paresse, Vénus la luxure et l'oisiveté ; le sanglier est la débauche qui tue l'homme. Adonis est

Or diroï l'exposicion
 De ceux qui devinrent lion :
 Par Athalenta la mouvable ,
 Qui tant fu belle et délittable ,
 Là où plusieurs hommes couroient ,
 Qui par s'acointance mouroient ,
 Puis noter les délis du monde
 Où toute vanités habonde
 En fluttive muabletés.
 C'est une délittabletés ,
 Qui ne scet estre en ferme point.
 Tousjours fuit et ne cesse point
 De ceux destruire et decepvoir ,
 Qui plus se peinent de l'avoir.
 Ce n'est fors pour fols amuser ;
 Qui plus y veult son temps user ,
 Il le convient , au chief du tour ,
 Ame et corps perdre sens retour.

Ipomenès de Thebes nés ,
 Qui ceux tenoit à forasnés
 Qui aux mondains delis couroient
 Folement , tant qu'ils y mouroient ,
 Puis fu plus ardamment espris
 Que cil qu'il en avoit repris ,
 Peut noter ces clers et ces prestres ,
 Ces sermonneurs et ces maistres ,
 Qui sont assis pour Dieu servir ,
 Non pour la fole amour servir.
 Ce sont cils , qui le siècle aprennent
 Et par leur preschement reprennent
 Ceux , que voient que leur temps perdent

encore l'emblème des vanités du monde qui ne durent qu'un jour. —
 L'auteur le compare encore au fils de Dieu , Adonai. Dans cette allé-
 gorie , le sanglier représente les Juifs.

Aux vains délis où ils s'aherdent ;
 Et ci sont ore li plus chiche ,
 Et li plus ardent d'estre riche .
 Si ne leur chant quel chief i preignent ,
 Mais que riche et magnat deviengnent .
 Li un montent en audience
 Par leur sens et par leur science ;
 Li autre ont leur grant parenté
 Désirant et entalenté
 D'euls enrichir et mettre avant ;
 Li autre monte assés souvent
 Par sa prouesce et par sa peine ;
 Et tant y met s'entente vaine
 Par espervier et jour et nuit
 Qu'il en enrichist , qui qu'il anuit .
 Quant cil clerc sont ainsi monté ,
 Et tant ont à leur volenté
 L'aise du monde et le délit ,
 Qu'ils ont à leur partie eslit ,
 Si montent en oultre cuidance .
 Lors mettent Dieu en oubliance ,
 Qui tous ces biens leur a donnés ;
 Dont ont leurs cuers abandonnés
 A rage et desloiauté ,
 A malice et à cruauté .
 Cils portent le char d'avarice ,
 Dont l'une roe est de malice ;
 L'autre roe est d'incontinence ;
 L'autre se est de récréance ;
 L'autre est impétuosité ,
 Présomptive hativetés .
 Tels sont les roes de cel char
 Plein d'avarice et plein d'eschar ,
 Sur quoi siet dame convoitise ,
 Qui cuers aguillonne et atise

A toute desloiauté faire.
 De tels hons n'a Dieu que faire,
 Qui le desprisent et sa grace;
 Ains deffent de suivre leur trace.

Autrement puis la fable (1).....
 Par Athalenta peut on prendre
 Sainte église la preux, la belle,
 Virge curieuse et isnelle
 A courre humblement sans buffoi
 Au cours de la divine foy,
 Celle qui ses amis avoie
 Et adresce à courre la voie
 De la créance Jhesucrist
 Et des commans, que Dieu escript :
 Si que par leur recréandise
 Se lairont vaincre o sainte église,
 Et retrairont mat et vaincu.
 Ains qu'ils aient le cours vaincu,
 Seront à grant confusion
 En infer, à dampnacion
 De mort, dont tous jours mais mourront.
 Et cils, qui loiaument se courent,
 Que Dieus voula faire secours,
 Tant qu'ils puissent vaincre le cours,
 Et qu'ils en aient la victoire,
 Ils seront couronnés de gloire
 O sainte église en paradis.

Maint coureur furent jadis,
 Qui pour la loi Dieu, qu'ils amèrent,
 Et pour sainte église estrivèrent
 Loialement jusqu'à mort atendre.
 Et miels voulrent leur sang espandre
 Et mourir ou cours sainte église

(1) Il manque ici deux vers dans le texte.

Que vivre en tel récréandise.
 Li fol, qui mourir les veoient
 En la foi, follement creioient
 Que Dieus eust en oubli mis
 Ses champions, ses bons amis,
 Qui pour s'amour voulrent mourir.
 Ains les vult es sains ciels flourir;
 Et sont par leur digne victoire
 Couronnés d'honneur et de gloire.

Par Ypomenes puis entendre
 Ceux, qui jadis seulent reprendre
 Les coureours de sainte église,
 Comme saint Pol et saint Denise,
 Cil qui fu compaigns saint Ruffin,
 Saint Tiburce et saint Augustin,
 Qui primes furent mescréant.
 Si tenoient à meschéant
 Les sains, qui la foi Dieu tenoient,
 Et com ignorans reprenoient
 Ceux, qui miels vouloient offrir
 Leurs corps à martire souffrir
 Que recroire au cours de la foi.
 Puis laissoient ils leur buffoi
 Et leur folle mescréandise,
 Venans à la foi de l'église,
 Desirans de vaincre en cel cours:
 Et Dame Dieu leur fist secours,
 En donnant trois pommes dorées.
 Ce sont trois vertus honnourées,
 Qui sont plus précieuses d'or;
 De leur valeur n'est nul trésor.
 Sans ces trois pommes ne puet estre
 Que nuls viengne à gloire celestre,
 Ne qui ait victoire en cel cours,
 Sé ces trois ne le font secours.

L'une c'est foi ; l'autre est esperence ;
 Et la tierce , qui plus avance
 Tout homme , est vraie charités.
 Les trois pommes , c'est vérités ,
 Doit avoir , qui par sa victoire
 Veult avoir parmanable gloire ;
 Ou sé ce non ja n'i venra.
 Mais mas et vaincus se rendra
 A honte , et à confusion ,
 Et à male perdicion.
 Ces trois riches pommes dorées ,
 Ces trois vertus tant esmerées
 Orent cil saint , cil champion ,
 Cil fier , cil courageux lion ,
 Qui desprisoient les desrois .
 Et l'orgueil des ducs , et des rois
 Tout afflit et toute menace.
 Tant furent fort en la Dieu grace ,
 Que miels voulerent pour Dieu mourir
 Qu'au mont regner et seignourir.
 L'onneur du monde à vil tenoient ;
 Pour ce fu dit qu'ils trainoient
 Le char de terrienne honneur.
 Si requérèrent nostre Seigneur
 Pour le soustenement du monde.
 Ja nos gar l'heure que tout fonde !
 Et ja feust fondu , sé li saint
 N'eussent l'ire Dieu estaint.

De par Siphone doi encors
 Gloser , qui par les fémenius cors
 Mue en mente qui bien flaire.
 Li saint , qui par bon exemplaire
 Retraient de fragilité ,
 De foiblece et de vanité ,
 De tout péchié de toute ordure

Et de pareceuse froidure
 Li féminin, qui bien avoient
 Apris à faire, et les avoient
 Esmeus à tout bien ouvrer
 Pour nom bien flairant recouvrer,
 Dont ils sont chaut et désirable,
 Sont entendu par ceste fable.

Cy parle de Pythagoras.

Un clerc de grant nobilité
 Ot en Crotoine la cité,
 Grant philosophe et bien sené,
 Pitagoras de Samie né,
 Qui moult est bons naturiens
 Et sages astronomiens.
 En son temps n'ot per ne graignour.
 Pour mal du terrien seignour.
 Fu mi en exil en Cretonne;
 Preudoms fu et sainte personne
 Et des célestiaux secrès
 Fu et sage et bien discrès.
 Si sçait des secrès de nature
 Tant, que nulle autre créature
 Ne sceut plus: et com bien apris,
 Enseignoit ce qu'il ot apris
 A ceux, qui ses leçons oaient.
 Si leur monstroït com ils devoient
 Vivre au mondre et eux contenir.
 Et disoit donc pevent venir
 La noif, la foudre, et le tonoirre.

Si disoit qu'on vouldist croire
 Que tous homs se doit atargier
 De son boire et de son mangier ;
 Et vouloit monstrier par raison
 Qu'il n'est pas drois que mortels hom
 Doie destruire et affoler
 Autre corps , pour soi saouler.
 Autres viandes sont assés ,
 Dont on peut estre respaissés :
 Et puet on convenablement
 Mengier pour son soustenement
 Blés et roisins , poires et pommes.
 De tels viandes se paise homme ,
 Herbes doulces et choux et lait.
 La terre est large , et largement
 Donne à tous son soustenement
 Tant , qu'il doit à chascun souffire.
 Bestes sauvages pleines d'ire
 Seulent autre corps dommager ,
 Pour la leur faim assouagier.
 Si se saoulent , si entassent
 Tant que par force s'en encraissent.
 Par sang et par occision
 Tigre d'Alménie et lion ,
 Ours et leups , qui sont pleins de rage ,
 Se nourrissent d'autre dommage ;
 Qu'il affiert à leur cruauté ,
 A leur rage et à leur mauté.
 Autres y a de plus douce aire ,
 Qui n'ont d'occision que faire :
 Chevaux , asnes , bœufs et brebis ,
 Qui vont paissant par ces erbis.
 C'est leur vie ; c'est leur pasture :
 Aussi nulle humaine nature
 Ne doit , pour saouler sa pance ,

Faire à autrui mal ne gréance.
 Car c'est trop grans desloiautés
 Et félonnesse cruautés ,
 C'une ame pour sa nourriture
 Mette une autre à desconfiture.
 Ne puet homs son ventre apaisier
 Sans autrui destruire et plaier ?
 Ce fu trop malvaise aprison
 Que de faire tel mesprison.

Un temps fu anciennement
 Que les gens savoureusement ,
 Sans char mengier , se nourrissoient
 Des fruis , qui des arbres isoient ,
 De cos , et d'erbe , et de racine.
 Celle gens fu de franche orine ,
 Plantureuse et bien eürée.
 Et ceste appelloit on dorée ,
 Pour les hommes qui bon estoient.
 A celui temps riens ne doubtoient
 Les oisillons ; par l'air voloït.
 Nuls homs ne les farsoit :
 Car nuls , pour prendre les oisiaux ,
 Ne tendoit ne las , ne roisiaux.
 Et li lièvres s'esjoïssioient
 Aux champs ; or li poisson nooient
 En pais , sans doubte d'ameçon.
 Nulle riens n'estoit en souspeçon
 C'on li feïst fraude ne guille :
 En bois , en champs , en pleins , en ville
 Estoient toute riens asseür ,
 Sens doubte de nul maleür ,
 En pais , en joie et sans paour.

Mais puis que li glout lecheour ,
 Qu'ils que feussent premièrement ,
 Rompirent felonnessement

Ceste pais et ceste aliances ,
 Pour saouler leur gloutes pances ,
 Et de charnels mengiers vesquirent ,
 A toutes cruautés se misrent.
 Si fu leur entente et leur cure
 A toute fraude, à toute injure.
 Si monstrèrent primes la rage
 Et la fierté de leur courage
 Aux sauvages bestes occire.
 Ce leur deust au mains souffire
 De sauvages bestes destruire ,
 Celles qui s'efforcent de nuire
 Aus corps d'omme et homme occient.
 Mais mal font cils , qui se conchient
 Pour mengier si ors et si vils.
 Bien ont tels bestes , se m'est vis ,
 Par leur rage mort déservie ;
 Mais mangier ne les doit on mie ;
 Car c'est trop grant desconvenue.
 Or est la cruautés creue ,
 La félonnie ou li outrages
 Que n'ont pas les bestes sauvages
 Seulement, qu'ils mettent à mort.
 Mais chascuns s'alèche et amort
 Au mengier et pis encores
 Qu'il ne svelt ; car on occist ores
 Les simples bestes , sans raison.
 Si quiert on cause et achoison
 C'om les tue pour gloutonnie :
 Si dist on que mort a la truie
 Desservie , par son outrage ,
 Que son groing fait trop de dommage
 Aux blés qu'elle devuere et mort.
 Et la chièvre rest mise à mort ,
 Pour ce qu'elle broute la vigne.

Or soit que cil mauls leur aviengne
 Par leur coulpe et par leur meffait ,
 Qu'ont les doulces brebis meffait ?
 Dont elles ont mort déservie ,
 Que plus nous valent en leur vie
 Qu'en leur mort ? Ce peut on savoir ,
 Sé nous voulons dire le voir ;
 Car le lait et laine en avons ,
 Dont nous nous vestons et vivons .
 Li beuf neis , qu'ont ils pechié ?
 Pour quoi leur fait on tel meschié ,
 Que du destruire ou du deffaire ?
 La beste est douce et débonaire ,
 Qui sent et laboure les champs ,
 Dont le blés nous est apparens .
 Et la vache donne le lait ,
 Dont chair humaine se refait .
 Homs destruit son laboureur ,
 Son sergent et son gaigneur !

Encor ne leur souffist-il mie
 A faire si grant felonnie :
 Ains en mettent sur Dieu la rage .
 Et dient que sans ce dommage
 Ne pourroit Dieus estre appaiés ;
 Et cuide que bien soit paiés
 Du sang et de l'occision
 De beuf , de vache et de mouton
 De faire à Dieu tel sacrifice .
 Encor font ils plus de malice ;
 Car du boiaus et des entrailles
 Font ils charmes et divinailles .
 Si cuident enquerre et savoir
 Des divins ingénieurs le voir .
 Ils sont ore bien forssené
 Qu'ils cuident savoir le secré

De Dieu pour la puant entraille.
 Puis font de la char leur vitaille :
 Ce ne devroient-ils pas faire.
 Nuls tels mengiers ne devoit plaire
 A nul homme, ce m'est avis ,
 Qui tant soit meschéant et vils.
 Bonnes gens, pour Dieu ! ne vous chaille
 De vous paistre de tel vitaille.
 Nuls biens ne vous en peut venir ;
 Mais metés peine à retenir
 Ce que je vous enseignerai :
 Et je vous manifesterai ,
 Puisque Dieu m'en donne la grace
 Qui me semont que je le face ,
 Les sentences et les degrés
 Et les célestiaux secrés ,
 Que sont en ma pensée enclos.
 Si vous sera par moi desclos
 Plus que li ancien ne sceurent
 Encerchier, et plus qu'ils ne porent.
 Par les estoilles m'en irai ,
 Et tout en apert vous dirai
 Ce que mais ne porent enquerre..
 Lairai les vanités de terre ;
 Si m'en irai par l'air volans.
 Aux chaitifs hommes et dolens ,
 Qui n'ont sens ne discrétion ,
 Et qui par fole opinion
 De mort se vont espouventant ,
 Tant que nuls à nul bien ne tant ,
 Monstrerai comme ils doivent vivre ,
 Sé ma douctrine veulent suivre.
 Si leur monstrerai l'ordenance
 Des destinées sens doubtaunce.
 Fole gent , desmesurée ,

Gent esbahie et esgarée,
 Dont vient ceste vaine paour,
 Ceste doubte et ceste fréour,
 Qui tant vous fait espoentir
 Pour la grant doubte de mourir ?
 Pourqu'estes vous tant assotés
 Que enfer, ne ténèbres doubtés,
 Ne les infernaulx Déités ?
 Ce n'est que fainte vanités,
 Dont li poete font leur compte,
 Qui riens ne vault, ne riens ne monte.
 Soiés certain, quoi qu'il aviengne
 Du corps, à quelque fin qu'il viengne,
 Doie ardoir li corps ou pourrir :
 Les ames ne pevent mourir,
 Ne mal souffrir, ne mal avoir.
 Elles reschangent leur manoir ;
 Si habitent un nouveaux corps,
 Jadis fu, car bien m'en recors,
 Au temps que la guerre ert à Troie,
 Autres hom ; et nommés estoie
 Efforbes, fils Pethoides.
 Ménelaüs, le mendre Atrides,
 Me perça le pis o sa lance.
 J'ai puis congneu sens doubtaunce
 L'escu, que je portois lores ;
 Ou temple d'Arges pent encores.
 Toute chose se change et mue ;
 Riens ne muert. Mais quant demenue,
 C'est d'un corps quant il pérís,
 S'en ist l'ame ; c'est li espérís.
 Tant vait errant, que il recuevre
 Un autre corps, dont il se cuevre,
 Celui qui premiers li avient.
 Ainsi vait l'espérit et vient ;

Si change et mue ses manages.
 Et l'ame des bestes sauvages
 Souvent s'en entre en corps humains ;
 Et la notre ne plus ne mains
 Aux sauvages bestes s'envole.
 Tout aussi comme la cire mole ,
 Sens sa substance esmouvoir ,
 Pent diversses fourmes avoir
 Et diversses impressions ;
 Ne pour les variacions
 Des empreintes , où on l'émue ,
 Ne se change , ne ne remue
 La propre substance de cire.
 Aussi puis je proprement dire
 Que l'ame est une , sans doubtaunce ,
 Sans muer sa propre substance ,
 Ja soit ce qu'elle se déguise
 En toute manière de guise.

Trop est donc de male nature ,
 Qui destruit , pour la nourriture
 De son glout ventre , un autre corps.
 Car bien puet , si com je recors ,
 En destruisant une autre beste ,
 Faire violence et moleste
 A aucune ame sa cousine ,
 Sa parente , ou sa voisine.
 Trop malement se desnature
 Li homs , qui de sang s'apasture.
 Nuls ne doit , tel pasture amer.

Et puis qu'en la parfonde mer
 Sui portés , et j'ai mis avant
 Et desployé mon voile au vent ,
 Puis qu'empris et commencié l'ai ,
 Je veil dire sans nul délay
 Ce que je ai au cuer conceu.

Et s'ai je bien aperceu
 Que toutes choses se varient,
 Et changent, et diversifient;
 Car il n'a riens en tout le monde,
 Tant com il dure à la ronde,
 Qui puisse arrester en un point;
 Si com l'aue ne cesse point
 De courre par nuit et par jour,
 Sans repos prendre, et sans séjour;
 Ains cuert et toujours vait flotant;
 A l'un flos vait l'autre boutant:
 Aussi le temps se change et l'ore;
 Et li temps, où nous sommes ore,
 Ne fu pas ier, ne n'est demain.
 Li temps s'enfuit et soir et main,
 Sans arrest faire ne séjour.
 Après la nuit revient le jour;
 Et quant le jour fuit et décline,
 La nuit vient qui se rachemine.
 Ainsi li temps n'arreste point.
 Ne le ciel n'est pas en un point,
 Ne teuls la nuis come le jour;
 Ne le solauls n'a tel coulour
 Quant il liève, ou quant il se couche,
 Pour la terre dont il s'aproche,
 Comme il est en droit midi.
 Et de la lune autre tel di;
 La fourme n'est pas toujours une;
 Mais adès semble-il que la lune
 Son estat et sa fourme mue.
 Une heure est pleine, autre cornue;
 Si se change chacune nuit.
 Et la fourme, qu'elle ot anuit,
 Est dissemblable à celle d'ier.
 Si est hui meindre, au mien cuider,

Que demain quant est encroissant ;
 Et quant elle est descroissant ,
 Si est hui graindre que demain ;
 Et plus ancienne est au main ,
 Et plus vers le vespre nouvelle.

Ainsi se change et renouvelle
 Li ans en quatre temps divers ,
 Printemps , estés , autompne , yvers ,
 Qui ont diversses qualités.

Sont les quatre deversités
 De l'an , qui ressemblent et suivent
 Les estas des hommes qui vivent.

Alors que printemps renouvelle,
 Est la saisons tendre , et nouvelle ,
 Et moiste , aux enfans ressemblable .
 Et nouvelle herbe et délictible
 Naist lors , et liève faible et tendre ,
 Si qu'el ne pourroit pas atendre
 Ne noif , ne gresle , ne gelée ;
 Ains seroit flecture et englée .
 Li agreste , qui l'erbe voient ,
 Espérance y ont , et s'esjoient .
 Lors vont les champs raverdissant ,
 Et toutes choses flourissant .
 Mais en cil temps sont trop foibletes
 Les feuilles joennes et tenrettes .

Estés revient après printemps ,
 Qui ressemble , si com j'entens ,
 Jouvencel , qui plus a de force .
 Lors se resvigourre et efforce
 La saisons ; et se rassure
 L'erbe , qui devient forte et dure .
 C'est li temps sec et plein d'ardure :
 Aussi est de chaude nature
 Joennes , et fors pour soustenir

Plus qu'enfance. — Après doit venir
 Autompne, qui plus est meure,
 Entre le chant et la froidure,
 Entre joenne et viel ensement,
 Est trempés raisonnablement;
 Si qu'il n'est trop viels ne trop joennes;
 S'a crins entremellés de chaines.

Après vient yver, qui tous tremble,
 Qui vielles et crespis ressemble.
 Cil temps a la crigne perdue;
 Ou il l'a blanche et esperdue.
 Le corps des hommes ensement
 Ne pevent estre longuement
 En un estat, en une fourme:
 Ains se change et mue et diffourme
 L'estre et l'estat de corps humain.
 Si nous som hui, non pas demain,
 Tel que nous sommes or en droit.
 Et qui bien garde y prendroit,
 Il le pourroit appercevoir
 Et congnoistre que ce soit voir.

Un jour fu que premièrement
 Fumes semence seulement
 Enclose au ventre de la terre,
 Ens ou vaissel c'om claim mère
 Ou matrix, sans fourme avoir.
 Mais nature par son savoir
 Y ouvra tant, que fourme eusmes,
 Et ame, et vie: et tant creusmes
 Que au ventre à destroit estion,
 Et que nos mères grévion.
 Feussons et foible et tendre;
 Si faisons leur ventre tendre,
 Tant, que nature nous traist hors
 Du ventre aux mères et du corps.

Quant nous fumes à plein venu ,
 Si nous i eumes foible et nu ,
 Sans force ; et qui secours n'eust ,
 Ja nuls aidier ne se peust.

Puis creusmes et enforssames
 Tant que sus quatre piés alasmes
 En guise de beste sauvage.

Après nous creut force et eage
 Tant , qu'un poi vigoureusement
 Nous sostenismes droitement ,
 Sur deux piés à petit d'aïue.

Ainsi se change , ainsi se mue
 La force et li aés des hommes ,
 Tant que du corps afforcié sommes.
 Puis passe le temps de jouvente.
 Après ce vient , que je ne mente ,
 Li homs en son moien éage :
 Si est plus meurs de courage
 Et plus amesurés assés.

Quant cil éages est passés ,
 Si vient li éages de viellesce.
 Lors rechièt l'homme en foiblesce
 Et pert la force, et la valour ,
 La grace, et la belle coulour.
 Et tels étoit en sa joennece
 Fors et fiers , qui en sa viellesce
 Ne se pent aidier ne porter.

Et tels se souloit déporter ,
 Quant il estoit de joenne eage ,
 En remirant son cler visage
 Qu'il ot vermeil et cras et plein ;

Mais quant se voist et pale et vain ,
 De vielles fronces , sens couleur ,
 Adonc puet avoir grant douleur.
 En son cuer se pleure et souspire ,

Quant en son mireour se mire ,
 Et voit son descoulouré vis.
 Tout gaste et destruit , se m'est vis ,
 Viellesce et ainsi nous déçoit :
 Le vielles bien s'en aperçoit.

Ainsi se treschange et desguise
 Toute chose en diverse guise :
 Et néis les quatre élément
 Se transmuent diversement :
 Quatre éléments sont, dont sont traites
 Toutes choses du monde et faites.
 Cils sont li naturel merrien.
 De tout le monde, et nulle rien
 N'est sans eux fait en tout le monde.
 Li doi pesant, c'est terre et onde,
 Qui plus sont espès et masseis,
 Et pour leur pois plus bas assis.
 Assis sont li autre élément
 Desus ces deux, plus haultement ;
 Car mains poisent l'air et li feus.
 Cils quatre en quatre divers lieux
 Sont assis parmanablement.
 Et non pour quant communément
 Sont les choses d'euls composées,
 Et en eux resont raportées
 Et résoultes : car élément
 S'entrassemblent paisiblement.
 Li feus s'en revait espessant
 En sa légiereté laissant,
 Et devient air ; et l'air s'espesse
 En iave ; et l'iaue en terre espesse.
 Si se muent li élément
 L'un en l'autre diversement,
 Et changent leur propre figure
 Et leur espèce. Aussi nature

Les choses mue et renouvelle ;
Si leur donne fourme nouvelle ,
Autre qu'els n'avoient devant.

Ainsi riens nulle longuement
En tout le monde ne dépert ;
Ains se varie et autre apert
Qu'il n'aparoit premièrement ;
Et par le renouvellement
De la fourme , que renouvelle ,
Semble naistre toute nouvelle.

Si dist l'en que naist : et qu'est naistre ?
Commencier seulement à estre
La chose autre que n'ait esté.
Et mourir est , par vérité ,
Delaissier sa première fourme.
Ja soit ce qu'elle se transfourme
Et translate , elle ne meurt pas.
Mais rien ne dure c'un trespas
En une fourme , en un éage.
Ainsi se muent li éage ;
Et li siècles , qui furent d'or' ,
Sont devenu fier au temps d'or.
Or valu ains , et puis argent ,
Après arain , puis fer. La gent
I est muée. Lieu naïs
Se transmuent en mains païs ,
Ce qui seult estre terre et mer :
Si peut on orendroit semer ,
Comme en terre arable et champestre ,
En mains lieux où la mer seult estre.
C'est assés legier à prouver ;
Car on peut loing de mer trouver
Et aux champs , où on queult les messons ,
Où sont coquilles de poissons
Qui souloient en mer noer ,

Et aux iaues grans mons trouver.
 Et la montaigne en haut levée
 Est or endroit une valée
 Em pluseurs lieux creuse et profonde ,
 Par le défluement de l'onde.
 Et ce que fu palus boeuse
 Est ore terre sablonneuse.
 D'iaue est ores toute couverte ,
 Ce qui fu ja terre déserte.
 Aillours sourdent , aillours tarissent
 Les fontaines , qui de terre issent.
 Ainsi se vait tout transquant
 Terre seche et iaue noant.....
 Aruphis et Phoros ces deux isles ,
 Thir en Phénice et autres villes
 Souloient etre en mer encloses ,
 Qui n'en sont mais. Ainsi les choses
 Se chamjent : anciennement
 Fu jointe continuellement
 Leuca à gaignable terre ;
 Or l'enclot la mer et enserre.
 Zanthé fu jointe à Italie ;
 Or l'en a la mer départie.
 Qui Clithe et Burin querroit ,
 Soubs les iaues les trouveroit ;
 Cités furent de grant renon ;
 Or n'i a sé pierres non ,
 Qui remèsent de la ruine
 Des murs plongiés sous la marine.....
 En Libe a une fontenelle ,
 Que trois fois change et renouvelle
 Son estat entre jour et nuit ;
 Elle est chaude endroit mie nuit ,
 Et endroit midi refroidist ,
 Au soir et au main atiedist.

Ailleurs a une autre rivière
 De tel force et de tel manière
 Que le fust art, quant on l'i boute ;
 Tant est chaude et ardent la goute,
 Quant la lune tourne en croissant.
 Un autre flueve a si poissant
 En Ciconie, qui en beroit ,
 Les entrailles dures aroit
 Ainsi que de marbre ou de pierre.
 Si a bien près de nostre terre
 Iaues , que qui s'i laverait ,
 Or ou laton ressembleroit
 Sa crine ou sa cheveleure.
 Iaues y a d'autre nature ,
 Qui les corps merveilleusement
 Muent et les cuers ensément ;
 Dont cest grant merveille à veoir.
 Salmacis a tant de povoir
 Que tous cils , qui s'i baignent , mue.
 Bien est la force congneue
 De la fontaine de Clitoire.
 N'i boit homs mortels , c'est le voire ,
 Que jamès dès lors en avant
 Veille boire vin à son vivant.
 Une cause est d'autre nature
 Que nulle humaine créature
 N'en boit , que l'eaue ne l'enyvre ;
 Si chope et chancelle com yvre.
 Une rivière a en Arcade ,
 Qui de nuis est malvaise et fade :
 Si que , qui de nuis en beroit ,
 Mort ou péril en recepvroit ;
 Et de jours , sans dommage avoir ,
 Em peut on boire , au dire voir.
 On dist que vers septentrion

A gent en une région ,
 Que on appelle Palentée ,
 Que quant elle ot ix fois hantée
 La Tritonie palu
 Ils sont tous de plumes vestu
 Com oisel ; mais c'est grief à croire
 Que tel chose puist estre voir.
 Si dist on qu'aussi pevent faire
 Une femme de put affaire ,
 Qui sont ainsi qu'enginerresses ,
 Sorcières et enchanterresses.
 Mais s'il est nuls qui veille croire
 Chose bien esprouvée et voire ,
 Des charoignes de chars pourries
 Sont concrées et nourries
 Petites bestes d'autre fourme
 Que li boielle crée et fourme.
 Ou ventre des toriaux pourris
 L'escharbot est nés et nourris.
 Quant l'ourse enfante son faon ,
 Il ne semble fors un braon
 De char mal faite et mal fourmée.
 Après li est fourme donnée
 Par l'alaitement de la mère ;
 Si donne la fourme du père.
 Le faon que les ees fons ,
 Qui la cire cuevre et repont ,
 Naissent sens piés premièrement ;
 Puis leur viennent tardivement
 Piés et èles ; et sont parfait
 Aussi com celle qui les fait.
 Qui l'aigle et le paon verroit
 Et les coulons , envis croiroit,
 S'il ne l'avoit ainçois veu
 Et esprouvé , et congneu ,

Que du moieu de l'oef nasquissent ,
 Et que ce devenir pouissent :
 Non pourquant c'est vérité fine.
 Aucuns dient que de l'eschine
 D'omme mort , mis en sépulture ,
 Quant elle tourne à pourriture ,
 Peut un serpent naistre et venir.
 On voit toutes fois avenir
 Que tels choses , que j'ai nommées ,
 Sont d'autres espèces fourmées.
 Mais une en y a seulement ,
 Qui de soi seul mesmement
 Se rappareille et renouvelle :
 C'est un oisel , que on appelle
 Phénis , qui habite en Assire.
 De cel oisel puis je bien dire ,
 Qu'il ne vit pas de la pasture ,
 Dont li autre ont leur nourriture.
 Il ne vit fors de cynamoine ,
 D'encens , d'espices et amoine.
 Quant le temps de .vii. ans passe ,
 Ou sommet d'un haut mont amasse
 Un nid d'espices à sa bouche
 Et aux ongles ; et là se couche
 Ou nid délittable et flairant ,
 Qui douce souatinne rent.
 Si fine en douce odeur son temps ;
 Et de lui nest , si com j'entens ,
 Un petit fénix à délivre ,
 Qui autre tant de temps doit vivre.
 Quant à tant vescu qu'il a force ,
 Et qu'il s'esvigueure et efforce ,
 Il liève le nid de son père
 Et le berceul où nourris ère.
 Si l'emporte au ciel hautement ,

Et l'assiet honorablement
 En la cité , devant le temple,
 Du soleil , qui est large et ample.
 Mais sé nuls de ce s'esmerveille ,
 Encor est un autre merveille ,
 Qui moult est merveilleuse et fière.
 Un serpent est de tel manière ,
 Qui doublement si renouvelle :
 Une heure est masle , autre femelle.
 Vema ainsi l'appelle on.
 Si oyzel , c'est Gamaléon ,
 Qui ne vit de rien proprement ,
 Fors d'air et de rient purement.
 Une beste est , qui lynx a nom ,
 Qui ne pisse sé pierres non ;
 Car sa pissate devient pierre ,
 Quant à l'air vient et touche à terre.
 Li coraus est de tel nature
 Que fors de l'iaue est pierre dure ;
 Et ce qui de mer est couvert ,
 Si est vergate tenre et vert.
 Trop feroie longue demore
 Si tout raconter vouloie ore
 Ce qui se transfourme et treschange
 En nouvelle espèce et estrange (1).

Or n'est-ce donc pas chose honneste
 Que nuls homs occie autre beste
 Pour son corps paistre et enforcier :
 Ains les doit on en pais laissier ,
 Puis que les ames de nos frères ,
 De nos amis et de nos pères ,
 Ou les ames des autres hommes ,
 Qui tel ont esté que nous sommes ,

(1) Ici se trouvent racontées la chute de Troie , la fondation de Rome et la pronostication de sa grandeur.

I pevent estre et demourer.
 C'est grant honte de dévorer.
 C'est très grand cruautés sans faille
 De trenchier la gorge et l'entraille
 D'un aignel : et dur cuer aroit ,
 Qui à pitié ne s'esmourroit ,
 Quant il l'orroit braire et muir.
 Qui seroit , qui pourroit oïr
 Un chevreul crier et braire ,
 Ainsi com un enfès seult faire ?
 Laissiés les bestes non gréables
 Vivre em pais ; et les destruisables
 Destruisiés. Et ce vous souffise ,
 Sans ja mangier de telle occise.
 Gardés , par le col n'en passés :
 Autres viandes sont assés.
 Les domestes vivre laissons ,
 Dont si grant prouffit nous avons (1).
 Or ai ma matière à chief traite ,
 J'ai une tel œuvre parfaite ,
 Qui riens ne doute , à mon avis ,
 L'ire ou le desdaing de Jovis.
 Ne ja n'ert par feu dépecié
 Ne par fer , sé n'est effacié
 Par viellesce qui tout efface...
 Quant à la mort plaira , si face
 De mon corps son plais son plaisir ;
 Qu'elle n'a force ne loisir
 De m'ame ou de mon los estaindre.
 Cest deux choses m'estuet remaindre ,
 Malgré sien ; quant le corps prendra ,
 Ja l'ame ne mon los n'ara.

(1) Viennent ici l'histoire de Numa , celle du dieu d'Épidaure , le récit des victoires, de la mort de César et de son apothéose.

Car pardurablement vivrai
 Par ces duex ; ame et los aurai.
 Car mort effacier ne pourra
 Ja m'ame ; et mon los ne mourra
 Par assaut de mort ne d'envie,
 Tant com cils siecles soit en vie.
 Et tant com le povoirs de Rome
 Est grant , qui s'estent sur tout homme ,
 En toutes terres , en tous regnes ,
 Sera cils miens livres menés.
 Si le pourra on partout lire ,
 Sé nuls poètes sest voir dire.
 Si vous di bien , par saint Martin ,
 Que de cest livre c'est la fin.
 Si vous dis bien en ma mémoire ,
 Je ne truis plus en l'istoire :
 Ne n'en fu plus ne ne sera ,
 Qui mençonge n'i trouvera ,
 Foy que doy Dieu et saint Michiel
 Qui veille mener l'ame ou ciel
 De l'escrivain qui l'a escript.
 Que Jhesus li envoie prouffit ,
 Et il le maintiengne en santé ,
 Ait son ame par charité (1).

Or me doint Dieus grace et savoir
 De bien expondre et mettre à voir
 Le sens et l'exposicion
 De la grant prédicacion ,
 Que Pittagoras nous a faite ,
 Que grant fable nous a retraite !
 Si que se soit premièrement
 A la gloire et l'exaulcement

(1) Ici l'auteur compare Numa aux Apôtres qui fondèrent la sainte Eglise.

De la parfaite Trinité,
 Qui Dieus est en simple unité,
 Pour qui toute ai cest œuvre emprise,
 Et à l'honneur de sainte église,
 Et au preu de ceux qui l'orront :
 Maint, si Dieu plait, en amendront.

Aucun sont, qui ceste fable ooient,
 Qui la condempnent et renoient,
 Et dient que c'est desverie
 A dire, et droite bougrenie,
 Et c'on ne doit ce livre lire
 Pour la mençonnable matière,
 Dont il parle. Et sans doubtlance,
 Elle est contraire à no créance.
 Voirs est, qui Ovide prendroit
 A la lettre, et n'entendrait
 Autre sens, n'autre entendement
 Que tel que l'aucteur grossement
 I met en racontant la fable,
 Tout seroit chose mençonnable,
 Poi prouffitable et trop obscure,
 Non pas cy, mais tant com il dure :
 Et qui la fable ainsi croiroit
 Estre voire, il mes croiroit ;
 Et seroit bougrenie aperte.

Mais sous la fable gist convertie
 La sentence plus prouffitable :
 Donc qui la tient à pure fable,
 Ne li chaille qu'elle quel soit ;
 Et qui croit qu'en tels fables ait
 Autre sens, autre entendement,
 Ne doit trop outrageusement
 Blasmer la fable ne reprendre,
 Pour ce sé ne le peut entendre
 Ou bon sens qu'elle peut avoir.

Bon sens et accordable à voir
 Peut on en ceste fable mettre ,
 Qui bien scet exposer la lettre.
 Ainsi est la sainte escripture
 Em pluseurs lieux trouble et obscure
 Et semble fable purement.
 Qui n'i met autre entendement
 Que la lettre ne semble avoir ,
 Et qui croiroit par non savoir
 Qu'il n'i eust autre sentence ,
 Il se décepvroit sans doubtaunce ;
 Si mettroit s'ame à dampnement.

Par Pittagoras droitement
 Qui laissa Same , en son païs ,
 Dont il estoit nés et naïs ,
 Ses aloues , et ses héritages ,
 Et ses terriens hébergages ,
 Pour vivre en exil frans et quites ,
 Peut on entendre les hermites ,
 Qui furent anciennement ,
 Qui pour amour Dieu purement
 Misrent le monde en non chaloir ,
 Pour miels vivre à leur franc vouloir ,
 En aspreté de pénitence ,
 En jeunes , en abstinence ,
 En veilles et en oroisons.
 Laissèrent leurs propres maisons ,
 Leurs aloues et leur héritages
 Pour vivre franc en hermitages ,
 Hors des mondaines vanités ,
 Et des griefs curiosités
 Du siècle , et des temptacions
 Des charnels delectacions.
 Si desprisèrent les richces ,
 La signourie , et les hautesces ,

Et les délis qui sont au monde,
 Et Dieu servirent, pur et monde
 De toutes taches de péchié.
 Qu'ils n'estoient pas aléchié
 A mangier et char, et poissons;
 Mais les viandes des buissons,
 Comme boutons, comme cenèles
 Frèses, et meures, et pruneles
 Conqueilloient pour leur mengier.
 Si ne faisoient pas dangier
 Des herbes ne des racines.
 Fruis d'arbres, glandres et favines
 Estoit leur vie et leur pasture;
 C'estoit leur fade nourriture,
 Dont li saint hermite vivoient,
 Qui l'aise du corps eschivoient,
 Pour vie espiritable acquerre.
 Et tout feussent leurs corps en terre,
 Aux cieulx, par contemplacion,
 Estoit leur conversacion
 De leur ame, et là conversoient.
 Cils saint hermite endoutrinoient
 Par bon exemple, et par doctrine,
 Et par s'aimable discipline
 Comment le peuple devoit vivre.
 S'il feust qui les daignast en snivre,
 Sans autrui dommage vivoient;
 Ne nullui ne decevoient....
 Et les bestes les redoubtoient;
 Pour la sainté, dont ils estoient,
 Lors estoient obéissables,
 Com s'elles fussent raisonnables,
 En quanque ceulx leur commandoient.
 Si que les hermites les amoient,
 Et disoient qu'entr'eulx avoit

Telle fraterne, c'on ne devoit
 Faire à elles nulle moleste,
 Sé se n'estoit nuisable beste.
 La fraterne estoit droitement,
 Qui du créateur seulement
 Furent cils et celle crée :
 Ce ne porroit estre vée
 De nul homme, qui sens eust.
 Et sé beste, qui neust
 A corps d'omme en tollant la vie,
 Et qui mort eut desservie,
 Mort receust, bien l'occiassent :
 Ja pour ce la char ne mengassent ;
 Car ce leur semblest chose enfrune,
 Par char enfreindre leur jeune.
 Ja ne daignassent menger char,
 Mès des herbes à grant eschar
 Et des fruis qu'aux arbres trouvoient,
 Dont escharcement vivoient :
 Et ce leur souffisoit assés.
 Tels estoient ès temps passés
 Li saint hermite, et mieudre encore.
 Autre sont li hermite d'ore,
 Qui ont leur habitacions,
 Ès désers des religions ;
 N'ont talent qu'ainsi se maintiengnent.
 Ne cuidés pas que il se tiegnent
 A la pasture des buissons,
 Mès aus plus savoureux poissons
 De yaues douces et de mer ;
 Tels mèz souloient il ore amer.
 Chars domestes et sauvagines
 Puet on trouver en leur quisines,
 Qui sont viandes à gloutons ;
 Non pas senelle ne boutons,

Dont les pluseurs , si com j'entens ,
 Vivoient en l'ancien temps.
 Si reprenoient les gens foles ,
 Qui pour plaire aux fausses ydoles ,
 Diverses bestes occioient
 Qu'à divers dieux sacrifioient.
 Si vivoient de sacrifice ;
 Ce tenoient à grant malice
 Li saint preudomme et à bon droit ,
 Si devroit on faire en droit.
 Plus disoient-ils , se m'est vis ,
 Que li fol , non sachant et vils ,
 Qui pour paour d'enfer faisoient
 Bien et mal , si se meffaisoient ;
 Car pour paour de dampnement
 Ne doit on mie seulement
 Le mal laissier et le bien faire.
 Mais pour ce qu'à Dieu peust plaire ,
 Cils , qui bons est parfaitement ,
 Doit pour Dieu charitablement
 Le bien faire et le mal laissier.
 Pou déservent , sé Dieux m'ait chier ,
 Ceulx que pour paour de tourment ,
 Et non pas charitablement
 Pour Dieu , se gardent de mal faire.
 S'il n'en doutoient à mal traire ,
 Ja mal affaire ne lairoient ,
 Ne li bien fait ne leur plairoient....
 Cilz disoit que pas ne devoient
 Sanc espandre ne bestes occire :
 Si vous dirai que ce vault dire.
 Par les bestes communément
 Peut on entendre droitement
 Les gens , qui rude sens avoient
 Et qui bestialement vivoient ;

Par les simples , les simples gens ;
 Par les crueulx de fol apens
 Entent on les damageours ,
 Les murtriers et les robeours
 Qui par cruaulté s'estudient
 En sang espandre et gens occient.

Selon Dieu , selon sainte Église
 Ne doit-on à mortel juisse
 Metre homme , sé ce n'est aus mains
 Homme sauvage et deshumains ,
 Qui par sa cruaulté s'estudie
 A sang espandre et gent occie.
 Puis qu'homs s'amort à occire homme ,
 Pugnir le puet on (c'est la somme)
 Et occire , sauve pitié :
 Bien compère sa malvaistié ,
 Sa folie et sa cruaulté ,
 Cils qui fait tel desloiaulté.
 On peut occire l'occiant ,
 Qu'ainsi est-il mon essiant
 En la loy , que Dieux fist escrire.

Mès ce devroit au moins souffire ; (P)
 Car puisque la lais justice
 Veult metre homme à mortel juisse ,
 Par sa coulpe et par son meffait
 Ou pour mordre , quant il se fait ,
 Souffire li devroit à tant.

La justice pourquoi donc prent
 Le sanc au murtrier , et à soy
 Le sache et le prent ? Dieux ! pour quoy
 Le prent et s'en veult encreaissier ?
 Ja ne s'en deust appaisier ;
 Ains en deust grant honte avoir.
 Du sang c'est le sanglent avoir ,
 Que li lierres sanglentemente

A conquis en destruisement
 D'autrui substance et d'autrui vie.
 Ja n'en deust avoir envie
 De si sanglent avoir acquerre ;
 Ains deust encerchier et enquerre
 Qui cilz avoires avoit esté ,
 Et sus qui l'avoit conquesté ;
 Si le rendist ou feist rendre
 A celui , qui cils l' la prendre.
 C'est au seigneur qu'il dut estre.
 Et s'on ne puet tronver le maistre ,
 A qui on avait pris l'avoir ,
 Son hoir suivant le doit avoir ;
 Car il y a raison greignour.
 Et s'on ne trouve hoir ne seignour ,
 Donner le doit aus povres gens ,
 A souffreteux , aus indigens :
 Ainsi doit faire la justice
 Par droit. Mais ardant convoitise
 Sousprenent si le siecle or en droit
 Que nuls n'entent à faire droit.
 Je voy les juges aourser
 A tout ravir et embourser ,
 Aux amendes lever et traire ,
 Trop plus que penser à droit faire.
 Or puet foler seurement
 Cilz , qui puet donner largement ;
 C'est soubz pié ; c'est sans mot sonner.
 Cilz , qui vuet ou juge donner
 Li dons des riches meffaisans ,
 Fait les juges mus et taisans.
 Mès bien savent achoisonner
 Ceulz , qui n'ont riens que donner ;
 Tout manguent , tout dévorent
 Ceulx nêis qui pour eulx labourent ,

Dont il et tuit li autre vivent.
 Li pères prent, et les fils suivent;
 Tous entendent à cruauté;
 Car nuls n'entens à loiauté,
 Fors à povres prendre et mangier,
 Qui ne se pevent revengier.
 Ly juge lay premièrement,
 Et li clerc ensuivablement,
 Tuit les escorchent, tuit les plument,
 Et sanc et substance leur hument.
 Tout ont, et tout veulent avoir,
 Comment qu'il voist de leur avoir.
 De l'avoir ne chausist encores;
 Mès convoitise est si grant ores,
 Que pour le désir de l'avoir
 Qu'il veulent estordre et avoir,
 Jugent li juge à perdre vie
 Plusieurs, qui n'ont mort déservie :
 Ce ne duest pas estre fait.
 Que nuls morust sans grief meffait,
 Et par très loial jugement.

Sainte église anciennement
 Et li maistre, qui la tenoient,
 Qui l'autre peuple gouvernoient
 Dient : — Mieulx vault conversion
 Que ne fait la perdicion
 De celui, qui pèche et meffait,
 Quant il délaisse son meffait
 Et vient à vray repentement. »
 Establirent piteusement,
 Selon les drois de sainte Eglise,
 Que nuls homs à mortels juise
 Ne fust mis. Mès qui mefferoit,
 Digne pénitance en feroit,
 Selon ce qu'il aroit mespris.

Si estoient tenu et pris
 En chartre, ceulx qui meffaisoient ;
 Ou autrement les pugnisoient ,
 Selon ce qu'il faisoit à faire ,
 Sans nul metre à mort ne deffaire ;
 Dont maint par longue pénitence
 Vindrent à vraie repentance.

Nulz ne doit destruire ou deffaire
 Son frère, pour péchié qui père.
 Nous sommes tuit frère et cousin
 En Dieu : et lointain , et voisin ,
 Povre et riche , grant et menu
 D'Adam sommes fait , et venu
 De Dieu pour les ames données
 Et aux corps jointes et créés.
 L'ame au juif , l'ame au païen ,
 Aussi comme l'ame au crestien
 Créa Dieux pour vivre et pour estre
 Es cieulx en la gloire celestre
 Après ceste présente vie ,
 Sé ne la pert par sa folie.
 Donc ne doit on nullui poursuivre
 De metre à mort , mais laisser vivre.
 Si ne doit on nullui despire ;
 Car souvent cils , c'on tient pour pire ,
 Quant Dieux y veult sa grace espandre ,
 Voit on plus à bien faire entendre ;
 Et li justes souvent desvoie ,
 Se com dyables le marvoie
 Et empire. Ne certainement
 Nuls homs ne scet finablement
 S'il est dignes , pour riens qu'il face ,
 De la haine ou de la grace
 De Dieu , qui sus tous est jugières.
 Aussi tost fust sauvés le lièrres

En la croix , com fu saint Jehans ,
 Qui pour Dieu souffri mains ahans ,
 Et fu justes toute sa vie.

Dieu par sa grace vivifie
 Les pécheours ; si les ravoie ,
 Quant il li plaist et met à voie
 De bien faire à leur sauvement :
 Et pour son répons jugement
 Laisse aucun juste pervertir ;
 Dont se doit chascuns advertir
 De vivre en vraie charité ,
 Et de garder fraternité
 Sans orgueil et sans arrogance.

Que vault humaine outrecuidance ?

Je ne voy pas par quel raison
 S'outrecuidance nuls mortels homs.
 Se nuls s'orgueillist pour richece ,
 Pour sens , pour force , ou pour jonnece ,
 Pour biau corps'ou pour biau visage ,
 Pour noblece ou pour grant lignage ,
 C'est folie et grant nicetée.
 Car c'est trop malvaise vanitée ;
 Trop sont vain , trop sont variable
 Li bien du monde , et trespasable.
 Si ne savent estre en un point ,
 Si com l'eau n'aresté point ,
 Qui court et de courre ne cesse ,
 Si fuit l'une et l'autre en presse ,
 Et sans arrester vait courant :
 Ainsi ne sont point demorant
 En nulle ferme estableté
 Li bien , plain de muableté.
 Tout se change et diversifie ;
 Le temps meismes se varie ,
 Et tous jours court sans revenir ;

Dont nulz ne se court retenir.
 Or se doit chascun pourveoir
 Qu'il puist bien maintenir
 Ce qu'il en a présentement ;
 Car qui le gaste folement
 Et despent en mauvais usage ,
 Avoir y puet honte et dommage (1).

La lune note sainte église ;
 Elle n'est pas en une guise ,
 Ne en un point communalment :
 Ains se mue diversement.
 En sa première commençaille
 Fu menre et mains parens sans faille
 Que ne fu puis , et mains poissant :
 Puis vint de jour en jour croissant.
 Tant que fu de plaine grandour ,
 De lumière-et de resplendour.
 Si espan di à grant habonde
 Sa lumière partout le monde ,
 De bon exemple et de doctrine.
 Mès or m'est vis qu'elle décline
 Et sa biauté vait descroissant ,
 Et sa resplendour espessant.
 Li juste vont amenuisant :
 Au monde aloient reluisant
 Par doctrine et par honesté.
 Autres sont qu'il n'orent esté
 Li ministre de sainte Église ;
 Tant que leur biauté apetise ,
 Ains est ja si apetisié,
 Que sainte Église est mains prisié
 Qu'el ne fut anciennement,

(1) Ici l'auteur compare la marche du soleil à la vie de Jésus-Christ qui vint chercher ici-bas une mort sanglante , et remonte aux cieux plein de gloire.

Quant plus vivoient saintement (1).

Légende de la Véronique.

Jadis en la cité de Rome :
 Furent deux princes vaillans homme ,
 Poissans furent et renommés.
 Li un si fu Tytus nommés ;
 Et l'autre ot non Vespasiens,
 Si comme je l'ay des anciens
 Oï raconter et retraire.
 Si un d'eulx ot un grief contraire ;
 C'est une male maladie,
 C'om dist lèpre ou mesenlerie ;
 Dont tout iert atains et pourpris ;
 Et tout en ot le corps souspris ,
 Dont moult en estoit affolés ,
 Et tous li peuples adolés.

Sus le prince ot une pucelle
 Courtoise et sage damoiselle ,
 Qui venue iert de Galilée.
 Celle ot oye la renommée
 Des miracles, que fais avoit
 Le bons Mires , qui tout savoit
 Garir de toute maladie ,
 Le fils à la Vierge Marie.
 Si dist qui trouver le porroit ,
 Certainement il secourroit

(1) Suivent de nombreuses allégories qui expliquent le système de Pythagore.

Le prince enfin de son malage.
 Tantost furent quis li message,
 Qui en Jhérusalem iroient,
 Et de ce saint mire enquerroient
 Nouvelles, tant qu'il trouvassent,
 Et à Rome o eulx l'amenassent
 Pour saner le prince et garir.
 Mais ja l'avoient fait morir
 Li fel Juifs, qui pendu l'orent.
 Le message vinrent plus tost qu'il porent
 En Jhérusalem la cité
 Pour enquerre la vérité,
 Sé li saint mire trouveroient,
 Qui pour le prince le quéroient.
 Et tant des nouvelles enquirent
 Que assés trouverent, qui leur dirent
 De sa vie et de son affaire,
 Et des miracles qu'il sot faire,
 Qu'à sa parole seulement
 Garissoit tout communalement
 De quelque malage qu'il eussent,
 S'avugle, ou sourt, ou lepreux fussent.
 Les mors meismes à délivre
 Faisoit il resoudre et revivre.
 Mais par envie et par desroy
 L'ont ceulx de la Juise loy
 Mis en croix à mortel tourment.

Moult s'en adolèrent forment
 Li message, et si enqueroient
 Diligemment et s'il trouveroient
 Ne de ses draps ne de son corps,
 Qui fust remès en terre encors.
 Tant enquirent et demandèrent
 C'une veuve femme trovèrent,
 Qui ot un voil où enprainte iert

De sa figure, lors qu'il ciert
 Son viaire plain de suour,
 Lorsque li chien plain de puour,
 Li fel Juif porter li firent
 Celle croix, où il le pendirent :
 Onq puis ne fu qu'il n'i parust.
 Par celui penssent qu'il garust
 Leur inferme prince, s'il l'avoit.

Mès celle femme, qui l'avoit,
 Ne vout sans soy le voil baillier :
 Mieux s'aime à Poinc travailler
 Que perdre la fourme et la chièr
 De Jhesucrist, qu'elle ot tant chièr.
 A Rome est o le voil venue;
 Et quant li princes ot veue
 La fourme peinte ou queuvrechief,
 Tout fu sauvés de son meschief
 De la lèpre, qu'il ot eue,
 Et sa char saine devenue.
 Si loa Dieu de la merveille;
 Et tous li peuples s'esmerveille;
 Et joie orent communement.

Les deux princes ententivement
 Enquirent qu'estoit devenus
 Cils, dont tels signes iert venus,
 Qui peut garir de tel malage :
 La preude femme et le message
 Leur dirent et firent savoir
 Tout le procès et tout le voir,
 Com le juif pendu l'avoient.
 Et les deux princes arrière envoient
 Pour tout destruire et mettre à mort
 Ceulx, qui pendu l'orent à tort.
 Ainsi fu Rome confortée
 Par la Véronique apportée,

Qui lors vint de Jherusalem
 En Rome ; ce tesmoigne l'en.
 Si tient on ceste Véronique
 Pour saintuaire et pour relique.

L'invention de la sainte croiz.

Il ot un vaillant prince à Romme ,
 Que l'escripture appelle et nomme
 Constantin , humble et sans buffoy.
 Mès de la crestienne foy
 Ne savoit riens ; car paiens ierre ;
 Tant que Diex li donna lumière
 De sa créance et de sa loy :
 Car Barbarin plain de buffoy
 Vinrent son regne guerroier ,
 Qui tout cuidoiert foudroier
 Et jeter à perdicion ,
 Ou metre en leur subjection.

Quant li frans roys les choses oÿ ,
 Moult se doubta , moult s'esbahi :
 Si fu pensis et ot paour
 Que il n'en eust le piour.
 Une nuit qu'en tel doubte estoit ,
 Vit que devant lui s'arestoit
 Uns homs de moult belle samblance
 Qui li dist : — « Roys , n'aies doubtaunce.
 Garde ès cieulx ; il t'i apparra
 Une enseigne , qui te garra. »
 Ly roys drece aux cieulx sa veue ;
 S'a une resplendeur veue
 En fourme de croiz droitement
 Et lettres d'or appertement ,
 Qui faisoient assavoir
 Que par ce signe doit avoir
 Victoire de ses ennemis.

Le signe a en mémoire mis ;
 Et lendemain un en fist faire
 D'autel fourme et d'autel affaire
 Com il avoit ès cieulx veu.
 En cel signe sont esmeu
 Le Romain pour ceulx assalir,
 Qui les cuidoient mal baillir ;
 Si vainquirent oultréement.

Lors vit ly roys appertement
 Que la croix avoit grant mistère.
 Mès ne savoit pas quel il ière.
 Si le vout savoir sans délay :
 Manda les prestres de la loy ;
 Si leur demande à tous ensamble
 Qu'il entendent , et qu'il leur samble
 Que cils signes sinifioit.

Aucuns par aventure i oit
 Qui dist : — C'est le signe au Dieu celestre.
 Mès ne savons quels y peut estre.

Lors vint un pou de crestiens,
 Qui pour la doubte des paiens
 Estoient repons et celé.

Si ont au roy tout revelé
 Comment Diex , pour son peuple acquerre,
 Fist son chier fils venir en terre ,
 Et char humaine et mortel prendre.
 Si se lascia lever et pendre
 En croix, et souffrir passion ,
 Et mort pour la rédempcion
 De son peuple , qu'il aquita :
 Et au tiers jours résuscita ,
 Puis monta ès cieulx à la dextre
 Dieu le père en gloire celestre ;
 Ceulx qui ce croient s'ièresauf.

Par leur los et par leur consaus
 Fu roi Constantins baptisés :

Puis a ses hommes envoiés
 Avec sa sainte mère Elainne
 Pour mettre diligence et painne
 Comment celle croix fust trouvée
 Par qui la vie iert recouvrée.
 Tant ont ceulx leur chemin tenu
 Qu'en Jhérusalem sont venu.

La Dame devant soy mande
 Tous les Juifs : si demande
 La croix où Jhésu Crit pendi.
 Un en y ot , qui deffendi
 Qu'elle ne li fust enseignée.
 Mais la sage bien enseignée
 Tant les tint cours , tant les chaça
 Tant les destraint et menaça
 Que cils , qui deffendu l'avoit,
 L'amena là où il savoit
 Que la croix estoit respondue.
 Et tant quirent sans atendue
 Que la sainte croix fu trouvée,
 Et par miracles esprouvée
 D'un mort qu'elle vivifia.

La Reine en .ii. la sia ;
 Si en laissa une partie :
 Puis est o l'autre revertie
 A son fils , qui moult l'onnora.
 Et tous li peuples l'aoura,
 Qui grant joie ot de sa venue.
 Si fu à grant honnour tenue
 La croix par toute sainte Église ,
 Si com l'ystoire le devise. (1).

(1) L'auteur revient à la mort de César et à son apothéose.
 Elles représentent la mort et l'ascension du Sauveur. Si l'un a
 établi la puissance de Rome, l'autre a fondé la sainte Église.

Saint Pierre et cil ensement,
 Qui puis lui vindrènt et vindront.
 Tinrent, tiennent et tenront
 Sainte Église. Et Dieu par sa grace
 Si sains et si parlais les face,
 Qu'il la puissent en paix tenir,
 Et ore, au temps à venir,
 A l'onnour Dieu premièrement,
 Et puis au preu communalment
 D'eulx et de toute sainte Église,
 Qui leur est baillie et-commise,
 Et par qui leur sainte doctrine
 La gent Juise et Sarrasine,
 Et tous ceulx qui par ignorance
 Sont en l'erreur de mescréance,
 Puissent atraire et esmouvoir
 A la congnoissance de voir
 Et à la chrestienne foy!
 Si qu'il guerpissent leur buffoy,
 La mescréance et la durté,
 Où leur fol cuer sont ahurté.
 Et Diex, par sa miséricorde,
 Vraie paix et vraie concorde
 Doint à tous! Si que sainte Église
 Puisse en paix faire son servise.
 Et le pape paisiblement
 Puisse avoir le gouvernement
 De tous! Que tel garde en face
 Que l'amour en puist et la grace
 Du roy célestre aquerre!
 Cilz est nostre père en terre;

Si puet lier et deslier,
 Absoudre et escommunier.
 Et Diex li doint si bien ouvrer
 Que par ce puisse recouvrer,
 Après sa vie transitoire,
 Honneur et pardurable gloire!
 Ainsi l'octroit li poissens sire,
 Qui seignourist sur tous empire,
 Roy poissans et dieu pardurable,
 Diex le pères espéritable,
 Le filz et li sains esperites
 Pour l'amour et pour les mérites
 De la glorieuse pucelle,
 Qui temple est et divine celle,
 Sainte nonne religieuse,
 Sainte prestresse gracieuse,
 Et qui règne en éternité
 O la parfaite trinité,
 Et par la mérite ensement
 Des sains, qui charitablement
 En ce présent du monde ensievrent
 Jhésus Crist, et pour lui souffrirent
 Peines et persécucions,
 Et par les tribulacions
 De fer et de feu s'empassèrent,
 Et pour sainte Eglise penèrent
 Tant, qu'il il laissièrent la pel!
 Après j'en réclaim et apel
 Tous ceulx, qui en l'aveu nasquirent
 De sainte Eglise et si vesquirent
 Au monde bien et saintement,
 Qui ont déservi dignement
 Que on face feste et service
 En l'onnour d'eulx par sainte Eglise:
 Qu'il en prient le roy célestre,

Si leur plaist , qu'ainsi puist il estre !

A toy , parfaite Trinité ,
 Dieu regnans en sangle unité ,
 Soit gloire pardurable , honours
 Qui moy le mendre des menours ,
 Enfant non sachant et novisse ,
 Vray Dieu débonnaire et propisse
 Daignas conduire et assener
 A si grant œuvre à fin mener ,
 Sans garde prendre aus griefs péchiés
 Des quelz je sui moult entéchiés.

Ce n'est pas pour ma mérite ,
 Que tu de ton St-Espérite
 As en moy la grace espandue ,
 Tant que j'ay par grant entendue
 Acomplie ceste œuvre cy :
 Mais par ta piteuse mercy ,
 Qui la grace espans , quant tu veuls ,
 Aussi aus jonnes com aus vieuls ,
 Aussi aus povres com aus riches ,
 Com cils qui n'iers n'avez ne chiches
 De la sainte science espandre
 A ceulx , qui y daignent entendre ,
 Et par la bouche aus nons sachans
 Reprens les vices aus sachans.

A toy , glorieuse Pucelle ,
 Qui du Filz Dieu fus chambre et celle ,
 Et qui seule fus vierge et mère ,
 Et qui seule enfantas ton père ,
 A toy soit loenge et honnour
 Sur tous , après nostre Seignour ,
 Et à tous sains généralement
 Rent je graces communalment ;
 Les qui proières m'ont aidié
 A faire cest présent ditié.

Et je pri que Diex par sa grace
 Doint à ce dit tel efficace ,
 Que ceulx y puissent pourfiter ,
 Qui l'oront lire et réciter.
 Et la paine que j'y ay mise
 Soit devant Dieu contée et prise
 En pénitance des meffais
 Et des oultrages, que j'ay fais.
 Si que Diex en soit appaiés;
 N'en quiere estre autrement paiés.

Après je pri tous les lectours ,
 Tous les maistres et tous les rectour
 Que oront et liront ce dit ,
 Que s'il y a vice ou mesdit
 Qui n'y dust estre, ou s'il y fault
 Par oubliance ou par défaut
 Chose que je y dois avoir mis ,
 Comme seignours et com amis
 Qu'il supportent la non sachance ,
 La faulte et la non souffisance
 De mon engien ; car je n'ay mie
 Tel sens ne tel philosophie
 Qu'il n'y puisse avoir à redire ,
 Et qu'uns autres n'en penst dire
 Mieux assés , s'il l'eust empris.
 Et s'il est que j'aie mespris ,
 (Dont Diex me gart à son plaisir !
 Car je n'en ay fain ne desir ,
 Ne dire rien contre la foy .)
 Je veuil sans fraude et sans buffoy
 Amander quanque g'i sauray
 Et croire bon conseil et vray.
 Puis pri que nuls ne me despit ,
 Ne qu'il n'ait desdaing ne despit
 Dont j'osay tel besoigne entreprendre !

Et s'il oït nul vice reprendre ,
 Dont conscience le reprende ,
 Je pri qu'en despit ne le prende ;
 Que ce n'est mon intencion
 De faire repréhencion
 Contre nulle seule personne.
 Mais si com la sentence donne
 De l'auteur , au plus loialement
 Que je puis , ay généralement
 Les vices blasmés et repris,
 Sans entente d'avoir mespris
 Vers nul homme, qui soit en vie
 Car par amours ne par envie
 N'en ay nul loè ne blasmé.
 Nulz ne s'en tiengne à diffamé
 Pour nulle repréhencion !
 Car n'ay eue entencion
 De resprouver ne de remordre
 Nulle dignité ne nul ordre ,
 Fors sans plus l'estat de péchié.
 Et sé nulz s'en sent entechié,
 Amende soy ; si fera que sage,
 Sans haïr moy en son corage.
 Et s'il est, que pour ce me hée,
 Diex soit juge de là pensée.
 Car , qui par tout veult dire voir ,
 Ne puet par tout la grace avoir.
 Diex meismes en fu haïs
 Des faulx envieux maleis ,
 Qui repris estre ne vouloient ,
 Et pour voir oïr se doloient.
 Et Diex par sa sainte mercy
 Doint tel grace à ceste œuvre cy
 Qu'il n'y ait rien qui li desplace ,
 Ne par droit à reprendre face !

Et qu'el ne puisse estre effaciée,
 Ars , perdue, ne dépeciée
 Par envie ou par ennemis ,
 Ne par vellece en oubli mis ,
 Ains soit publiée et leue
 Par tout le monde amentene ,
 Tant com cilz siècles durera !
 Et quant mes corps s'aquitera
 Envers la mort, qui son truage
 Prent sus tous sans faire avantage
 Et sans nul homme déporter,
 Diex en face m'ame porter
 Ès sains cieulx en sa compaignie,
 Pour vivre en pardurable vie !
 Et mon nom soit escrit au livre
 Où Diex fait ses amis escrire !

Amen.

Explicit Ovidis methamorphoseos.

Les-diets du Franc-Gontier.

Soubs feuille verd , sur herbe délictible
 Sur ruy bruyant et sur claire fontaine
 Trouvay fichée une borde portable :
 Là sus mangeoient Gontier et dame Héleine
 Fromage frais , laict , beurre , fromagée
 Cresme , maton , prune , noix , pomme , poire ,
 Cibor , oignon , escalogne froyée
 Sur crouste grise au gros sel pour mieux boire.
 Au groumme burent ; et oisellons harpoient
 Pour rebaudir et le dru et la drue ,
 Qui par amours depuis s'entrebaisoient
 Et bouche et née , et polie , et barbue .
 Quand eurent prins des doux mets de nature ,
 Tantot Gonthier hache au col au bois entre
 Et Dame Héleine si mit toute sa cure
 A ce bner , qui cueuvre dos et ventre .
 J'ouïs Gonthier en abattant son arbre
 Dieu mercier de sa vie très sure :
 — Ne scai , dit il , que sont piliers de marbre ,
 Pommeaux luisans , murs vestus de peinture .
 Je n'ay paour de trahison tissue
 Soubz beau samblant , ne qui empoisonné soye
 En vaisseau d'or . Je n'ay la teste nue
 Devant tyran , ne genoil qui se ploye .
 Verge d'huissier jamais ne me desboute ;
 Car jusques là ne me prend convoitise ,
 Ambition , ne lescherie gloute .
 Labour me plait en joyeuse franchise :
 J'aim' Dame Héleine , et elle moi sans faille ;
 Et c'est assez . De tombe n'avons cure . »
 Lors dit : — Hélas ! serf de cour ne vaut maille ;
 Mais Franc Gontier vaut en or gemme purè . »

ANALYSE

des quatre premiers livres des Métamorphoses d'Ovide moralisées.

LIVRE PREMIER.

L'auteur décrit la création du monde et rapproche les fables payennes des récits contenus dans l'ancien testament. Nous avons publié toute cette première portion du poème.

Vient ensuite la métamorphose de Lycaon. Vitry fait de cet hôte barbare un roi d'Arcadie. Ce prince, dit-il, empêchait les Grecs de se soumettre à Jupiter, roi de Crète : un jour, néanmoins, il lui donna l'hospitalité ; mais pendant la nuit il voulut l'assassiner. Jupiter le détrôna. Lycaon se fit chef de voleurs, et les grands vassaux de la couronne de Crète, (c'est-à-dire les dieux de la fable,) se réunirent pour punir ses brigandages. Ici le poète décrit les vices de l'homme; c'est pour le punir que le Seigneur lui envoya le déluge. Mais le Christ vint sur la terre pour expier nos fautes. Hérodes, le Lycaon de la fable, le loup de la Judée, voulut faire périr le saint enfant : le fils de Dieu triompha, et le judaïsme fut renversé. L'auteur, après avoir écrit quelques vers satyriques que nous éditons, peint Dieu dans toute sa gloire, entouré des phalanges célestes.

Cy se complaint Jupiter aux Dames Dieux de l'humaine nature. — Sous ce titre se place le déluge de Deucalion; l'auteur voit dans ce récit une anecdote de l'histoire de Crète. Les Crétois se sont insurgés; Jupiter, pour les soumettre, lache les eaux de ses étangs et inonde le pays. Le récit d'Ovide n'est d'ailleurs qu'une allusion au déluge raconté par la bible. Deucalion rappelle Noé et sa famille. Le déluge est l'image du péché qui tue l'homme. Ici l'auteur fait une nouvelle sortie contre les

désordres de son temps. Les pierres jetées à terre par Deucalion et Pyrha sont les bonnes doctrines et la religion. La renaissance du genre humain est une allusion au baptême, qui lui donne une nouvelle vie.

Cy parole de Nembrot et des Babiloniens : — Ici se présente l'histoire de Noé et de ses enfants. Cham ou Zoroastre est l'aïeul de Nembrot, premier roi de Babylone : celui-ci détrône Assur, fils de Sem et roi de Caldée. Après Nembrot vient Belus son fils. Ninus fils de Belus épouse Sémiramis et invente le culte des idoles. L'auteur parle à cette occasion des cinq cités du pays de Sodomois. Loth, fait prisonnier par les Babyloniens et délivré par Abraham, fonde Solime ou Salem, depuis Jérusalem. Le chapitre finit par la ruine de Sodome.

Comment Phebus enama Daphné et comment elle fu muée en lorier : — Après le déluge, la terre fut couverte de monstres. Le serpent Phiton n'est autre que le diable. Apollon, qui le tue, est le Christ. Les jeux Pithoniens sont une allusion à la lutte que Dieu imposa à l'homme contre l'esprit du mal : s'il est vainqueur, au lieu d'une couronne de lauriers, il aura l'entrée du paradis. — Vient ensuite l'histoire de Daphné : l'auteur voit dans ce récit la description d'une rivière dont les bords sont couverts de lauriers. La chaleur du soleil les fait croître. — Ovide a pu songer aussi à raconter la fin d'une jeune fille morte en défendant sa virginité. Elle a reçu probablement la sépulture sous un laurier. — Daphné est l'emblème de la pudeur. L'auteur vante la virginité du cœur, sans laquelle celle du corps n'est rien. — Daphné peut encore représenter la vierge Marie : ici se place l'éloge de la mère de Dieu et le panégyrique de la vertu luttant contre le mal.

Comment Yo fut muée en vache : — Dans cette fable, on trouve simplement l'histoire d'un châtelain nommé Argus. Son castel avait cent tourelles : il s'élevait près d'une prairie au bord de la rivière Ynatus, sur une montagne.

..... du Mont d'Argi
Ot nom le chasteaux Montargi.

Dans la prairie paissaient des troupeaux de vaches. Mercure, fils de Jupiter, roi de Crète, tua Argus, s'empara de son château et de son bétail. — L'auteur explique encore cette fable autrement : Ynatus, premier roi de Grèce, eut un fils nommé Foronius, qui inventa les procès (de là le mot de Forum), et une fille nommée Yo. Jupiter la séduisit, puis l'abandonna. Cette infortunée n'eut d'autre ressource que de se livrer à la prostitution. Son père alla la chercher dans les mauvais lieux et ne put la ramener au bien. Quand elle fut vieille, elle gouverna une maison de débauche ; et, comme elle

avait acquis savoir et expérience, les Egyptiens en firent leur reine. Elle leur enseigna la clergie. — A cette étrange explication, l'auteur joint une allégorie que voici : Yo est la jeune fille longtemps vertueuse, qui finit par se laisser aller à tous les vices. Argus est l'emblème du siècle qui abuse de ses faiblesses. Mercure représente la raison, qui parvient à la ramener au bien. — Enfin on peut encore la comparer à sainte Marie l'Égyptienne, dont l'éloge obtient ici quelques vers. — Quant à l'histoire de Pan et de Syrinx, qui se mêle à la fable d'Io, c'est une réminiscence de quelque historiette amoureuse et champêtre. La flûte de Pan ne fut-elle pas inventée par des bergers ? Pan est le monde, et Syrinx le plaisir. Celui, qui s'occupe de l'un et de l'autre, perd sa vie et les biens éternels. Argus est l'image de la mort, et ses yeux sans nombre, que Junon sème sur la queue du paon, nous représentent les vanités du siècle.

Comment Phéon ala querre son père. — La première partie de ce récit mythologique est un tableau des guerres qui divisèrent Epaphos, fondateur de Memphis, roi d'Égypte et Phaéon, roi de Lyope. Les prétentions du fils d'Apollon sont une allégorie à l'orgueil de Lucifer et à sa révolte. C'est aussi l'image de la vanité, qui parfois égare le sage : Dieu finit toujours par la châtier.

DEUXIÈME LIVRE.

Cy divise la sale du soleil : comment Phebus chastie Phéon son fils. Cy trébuche Phéon. — Le commentateur soutient qu'Ovide a voulu rappeler un été brûlant, qui dévasta l'Éthiopie sous le règne de Phébus roi de Lyope. Ce prince s'était fait adorer comme Dieu ; son fils se nommait Phéon. — Phéon était peut-être un savant qui voulut étudier l'astronomie. Quoiqu'il n'y comprît rien, il publia des livres erronés, qui trompèrent le peuple. Jupiter, roi de Crète, les fit détruire, et Phéon de désespoir se donna la mort en se précipitant du haut d'une montagne. — Dans tous les cas ce récit prouve que l'orgueil et la présomption perdent l'homme : la chute de Lucifer en est la preuve. — Le palais du soleil est le trône de gloire, où s'assied la sainte Trinité. Le soleil est le Christ ; le char représente sa doctrine. Les chevaux sont les évangélistes. Le conducteur, à qui ils sont confiés, est le pape. Ici le poète se permet une satire contre le haut clergé, qui n'aspire à la chaire de saint Pierre que par ambition. — Phaéon nous représente

encore l'Antéchrist : ses faux miracles aveuglent pape , rois et peuples, il trouble le monde et le fera périr, si Dieu n'y met ordre. Mais certainement le Seigneur le foudroiera tôt ou tard et sauvera la terre.

Cy parle du courroux de Phébus. — Lorsque Ovide prétend qu'Apollon , dans son désespoir, refusa d'éclairer le monde, il fait allusion à une éclipse, par exemple à celle qui obscurcit la terre le jour où mourut Jésus-Christ. Climène, mère de Phaëton , est l'humidité : avec l'aide du soleil elle engendre les plantes , les arbres et les fruits. Les sœurs de Phaëton, le roy de Lyope , restèrent sans doute vierges et passèrent leur vie à faire de bonnes œuvres. Cygnus est l'homme de bonne foi , qui pleure le malheur d'autrui , et se corrige en voyant les fautes de son prochain. C'est encore l'image de ceux, qui croiront d'abord à l'Antechrist et qui se repentiront ensuite. Dieu lavera leurs fautes dans les eaux du baptême.

Comment Jupiter s'aquintia de Caliste. Comment Dyane s'aperçut de Caliste, qui étoit grosse. Cy fut muée en ourse : — Vitry profite de cette histoire pour déclamer contre les jeunes filles, qui s'abandonnent à leurs amants et deviennent mères sans la permission de l'église. Il tonne contre celles, qui font périr le fruit, qui croît dans leur sein. Caliste, changée en ourse, représente la jeune fille se livrant d'abord au vice , puis à la prostitution, enfin au vol. Elle devient étoile; c'est-à-dire que la pécheresse, quand elle se repent, se réconcilie avec Dieu qui l'appelle à lui. — Caliste, tant qu'elle est vertueuse, est la Judée , dans le sein de laquelle Jésus-Christ voulut naître. Quand elle sacrifie à Jupiter sa virginité, elle représente le peuple d'Israel méconnaissant le fils du très haut. Mais le seigneur le convertit et le fait briller, comme une étoile, d'une gloire sans tache. — Lorsque Junon obtient que la constellation de l'ourse ne descendra jamais dans la mer . le poète fait simplement allusion à l'immobilité de ce groupe d'étoiles. La mer d'ailleurs n'est-elle pas l'image de l'enfer ? Quand la Judée sera convertie, elle restera dans les cieux et ses enfants ne tomberont pas dans les abîmes infernaux.

Cy conte de Choronis. Comment Choronis fut muée en corneille. — Philippe aperçoit dans l'histoire de Coronis une allusion à une galante aventure. Le corbeau est un serviteur fidèle mal récompensé : et à cette occasion notre texte nous donne un sermon contre les bavards et les médisants. — Au point de vue allégorique, Phébus joue ici le rôle de la divine sagesse : Coronis est la nature humaine. Dieu l'aime tant qu'elle est vertueuse : il l'abandonne et la fait périr dès qu'elle

se livre aux vices ; si elle se repent , il lui pardonnera et sauvera son âme. Le corbeau c'est lucifer , ange d'aberd , et à la fin diable : il tente l'âme , la conduit au mal , puis l'accuse près de Dieu son époux , qui la chasse en enfer. — Quant à l'histoire de Coronée , c'est celle d'une jeune , fille qu'un pêcheur voulut corrompre : elle lui échappa par son habileté , son bon sens et ses sages paroles. Pallas lui donna asile dans son palais : mais son bavardage lui fit perdre l'office qu'on lui avait confié. — La naissance d'Eryctoneus et les efforts de Vulcain pour violer Pallas peignent les attentats de la luxure contre la pudeur. Vulcain , qui se vante de ses turpitudes , n'est qu'un ange déchu , chassé du paradis. — Cornix , la fille de Coroneus , est la couronne de Dieu et de ceux qui l'aiment ; c'est la synagogue jadis épouse fidèle et bien aimée du Seigneur , depuis bannie de ses affections et du Paradis.

Comment Chyron nourri Esculapium , et comment Archiroé sa fille prophétisa de euls trois. — Saturne , en s'unissant à Archiroé qu'il a changée en jument , est le type de la luxure brutale et de la bestialité. Chyron ressemble à l'homme , dont l'âme mène le corps. Esculape représente Jésus-Christ venu pour sauver notre race ; mort comme tous les hommes , il remonte dans les cieus. Archiroé , qui prophétise , est la sybille annonçant la naissance du Christ. Les dieux , qui foudroyent Esculape , sont les prêtres juifs et les pharisiens. Ils crucifièrent le Sauveur , qui ressuscita et fit encore des miracles. — Archiroé changée en jument , est une allusion à la folle science , qui oublie le ciel pour ne songer qu'aux intérêts de ce monde. Ici se trouve une satire assez mordante contre les mœurs du temps Chiron , demi cheval et demi homme , est l'emblème des payens et des juifs qui se confondirent pour former la gent chrétienne. C'est l'homme tantôt pécheur , tantôt vertueux ; c'est Salomon sage dans sa jeunesse , vicieux à ses derniers jours. Archiroé est encore l'image de la synagogue ; elle savait que le Christ devait venir , et refusa de croire en lui. Enfin les flèches , qui blessèrent Chyron , représentent le péché originel.

Comment Mercurius déçut Batum , qui devait celer son larrecin. — Phébus , pasteur chez Admète , représente Jésus-Christ : Mercure , est l'image des faux prêtres. Les troupeaux sont les simples gens , qu'ils enlèvent au sauveur. Batum est le type de la convoitise et des vices. Les flèches , que Mercure vole à Apollon , sont les remords et le repentir , qui désarment la colère du Seigneur ; la lyre , que Mercure donne à Apollon , est la prédication de la foi. Ses sept cordes représentent les sept

articles de la foi, les sept sacrements et les sept vertus nécessaires aux docteurs de la foi. La houlette, que Mercure reçoit, est la crosse que Dieu remit à saint Pierre pour lui et pour la transmettre à ses successeurs.

Comment Mercurius ama Herse la belle : cy décrit Ovide la maison d'Envie. — L'auteur voit ici l'histoire de Cécrops, seigneur Égyptien. Il quitta son pays quand la colère de Dieu l'affligea des dix plaies, et vint en Grèce fonder Athènes. Mercure, fils de Jupiter, roi de Crète, épousa sa fille Herse. Sa fille aînée Agaros en mourut d'envie. Si l'on a dit que Cécrops fut changé en cheval, c'est que ce prince était leste, fier et courageux. Sa fuite d'Égypte est l'emblème de la vertu, qui évite le vice. Athènes, qu'il fonda, est la ville de la sagesse ; elle est l'image de la vertu et de la gloire céleste. Les trois filles de Cécrops représentant trois périodes de la vie. L'aînée est l'image des vices et des passions qui maîtrisèrent l'homme : Herse est celui de son repentir ; la jeune sœur représente la pénitence, qui lui vaut le pardon de Dieu. Mercure est l'éloquence des prédicateurs, le savoir des pères de l'église. Herse figure l'âme religieuse et repentante, qui aime les bonnes doctrines. — La toilette galante de Mercure n'est qu'une allégorie. La rose qui le pare, c'est la pénitence : la violette est l'humilité, le lys la virginité, le souci la foi : le coquet chapeau, qui retient sa chevelure, est la lutte de l'âme contre la folie et le luxe, la ceinture d'or la pure vérité, l'agraffe la force et la valeur, l'aumônière la charité, la chausure la netteté d'une bonne conscience, la robe les vêtements des noces du paradis. A cette occasion, le poète écrit une satire contre les mauvais docteurs. Il compare Pallas à la sagesse divine, le palais de l'envie au cœur déchiré par les vices, Herse à l'église catholique, et Aglaros au paganisme et à la synagogue.

Comment Danaüs maria ses 50 filles aux 50 fils d'Égistus son frère. — La haine des deux frères est l'antagonisme de l'âme et du corps. Les fils de l'âme sont les bons principes. Les filles du corps sont les mauvaises passions. L'âme offre ses fils au corps. Les filles de celui-ci les anéantissent. Ypermenestre joue le rôle des bonnes pratiques, qui parviennent à sauver l'âme. Le supplice des Danaïdes est la vie avec ses soucis, ses remords et ses tourments sans fin.

Histoire de Jupiter et de Europa, fille Agénor, roi de Sydoine. — Cette fable est encore empruntée à l'histoire de Crète. Jupiter enleva une princesse nommée Europe, à l'aide d'un vaisseau à la tête duquel était représenté un taureau. — La métamorphose de Jupiter nous rappelle le Christ, qui se fit

homme pour nous sauver, et se laissa conduire à la mort, comme le bœuf qu'on mène à la boucherie; après son supplice, il redevient Dieu et remonte au ciel comme Jupiter.

TROISIÈME LIVRE.

Comment Cadmus fonda Thèbes. — Cadmus est un homme de savoir : ses compagnons, gens ignorants, vont quérir sagesse à la fontaine de clergie : leurs efforts sont vains et la science ne leur appartiendra pas. Le serpent est l'emblème de l'étude et de la science : Cadmus le dompte et s'empare de la fontaine de clergie. Les trois têtes du monstre représentent les trois arts libéraux. Ses dents sont les éléments du savoir que Cadmus répand sur la terre. Les cinq guerriers, qui survivent au combat, que se livrent les hommes issus des dents du monstre, sont évidemment les cinq voyelles : et la ville de Thèbes, qu'ils élèvent, est le culte catholique, qui a pour base la science.

Comment Actéon fut mué en cerf. — Cette histoire doit être celle de quelque chasseur, qui aura sacrifié à cette passion sa fortune et sa vie : ce qui prouve que la vénérie ne mène qu'à la misère et au malheur. — Diane représente le Père éternel, qui daigne faire de son fils un homme. Les juifs qui le crucifient sont représentés dans cette allégorie par les chiens, qui déchirèrent Actéon.

Comment Junon déçut en gîte de violote Sémélé, fille Cadmus. — Junon représente ici la fragilité humaine : Sémélé est la dissolution, la cupidité et la gourmandise qui tuent l'homme. Cette fable a pour base diverses traditions historiques. maîtresse de Jupiter, roi de Crète, Sémélé en eut un fils nommé, suivant les uns Lacédémon et fondateur de Lacédémon, et suivant les autres Bacchus. Ce dernier quitta l'Égypte lorsque les dix plaies la désolaient, vint en Grèce et fut reçu comme un Dieu. Il fonda Argos, et dans les Indes qu'il conquit, la cité de Nise. C'est lui qui planta la vigne. — Au point de vue allégorique, Sémélé est l'âme éprise de l'amour de Dieu. Elle doit se délier des faux prophètes et attendre la venue du Seigneur, qui la sauvera et lui donnera la vie éternelle, si elle la mérite par son amour et sa foi.

Jupiter soutient que la femme est plus luxurieuse que l'homme. Naturellement Junon prétend le contraire ; on s'en rapporte au devin Tirésias. Il donne gain de cause à Jupin. — L'auteur

voit dans Tirésias le Saint-Esprit, la mission des apôtres et la conversion des infidèles. Quant à la luxure, elle signifie ici l'amour de Dieu : les femmes le ressentent plus vivement que les hommes.

De Narcissus. — Echo doit être ouï-dire, qui se joue des hommes : Junon, est le monde, qui épie les défauts d'autrui et que trompent les hypocrites. — Echo est encore la bonne renommée due aux œuvres vertueuses. Narcisse est le vrai mérite digne d'un bon renom : mais il le perd par sa vanité. Ovide inventa cette histoire pour trouver une étymologie aux noms d'une fleur, de la fontaine de Narcysi, de la ville de Narcys. Ce récit prouve la vanité des biens de ce monde, qui passent comme la fleur des champs. La fontaine est l'emblème du siècle perfide.

Comment l'enthéus escharni le devin, qui nouvelles li dict de sa mort. Hystoire de Bacus. — Vitry voit dans le culte de Bacchus le triomphe de la luxure, qui mène au crime. Penthée est la sagesse et la religion, toutes deux ennemies des vices qui les déchirent. — Tirésias, à un autre point de vue, représente les saints prophètes annonçant le Messie, et menaçant de malheurs quiconque ne croira pas en lui. Le Messie c'est Bacchus : Penthée, dans cette hypothèse, joue le rôle des juifs et de Judas.

QUATRIÈME LIVRE.

Les filles de Minos ne veulent pas assister aux fêtes de Bacchus et se racontent des histoires. Celle de Naïs qui change les hommes en poissons, n'est qu'une allusion aux vices qui prennent les hommes à l'hameçon ; c'est le diable, qui tend l'appât auquel ils vont se prendre.

De Pyramus et de Thysbé. — Le poète voit dans la mort de Pyramus celle de Dieu, qui vint sur la terre mourir pour l'amour des hommes, et dans celle de Thysbé, le supplice des martyrs morts par amour de Dieu. Au jour du jugement Dieu les arrachera des griffes de la mort, dont le lion est l'emblème.

Leucothé raconte ensuite les amours de Mars et de Vénus : c'est une allusion à une aventure galante, ou à la marche des planètes.

Comment Venus se venja de Phebus, qui l'ot accusée. — Ce passage renferme une diatribe contre les maux enfantés par

l'amour, et contre les maris complaisants, qui finissent par révéler des désordres qu'ils ont longtemps tolérés. Mars et Vénus sont la débauche et la luxure. Phébus est la sagesse, qui dénonce les vices. Vulcain et ses filets sont les pièges tendus aux amants par l'amour. — Le poète voit dans Leucothoé la fidélité, la vertu et le travail : Clithie est la médecine, qui déchire la vertu. Leucothoé changée en encens représente l'âme, qui monte au ciel et jouit de la gloire de Dieu.

Vient ensuite la fable d'Hermaphrodite, que nous publions.

Comment Bacus prist vengeance des trois filles Minos. — Les trois sœurs, qui sont changées en chauve-souris, représentent l'ivresse, la gourmandise et l'incontinence, qui ruinent la santé de l'homme, vident sa bourse, perdent son âme et le réduisent à n'être qu'une brute.

Cy conte pourquoi Yno la royne fist semer le blé cuit aux villains du pays. — L'auteur accepte le récit d'Ovide comme celui d'un fait historique : seulement il pense qu'au lieu d'un mouton ce fut un vaisseau, qui emporta Frixus et Helle. — Cette fable renferme deux allégories. Yno est le type de la méchanceté. Le blé cuit qu'elle fait semer est le péché, qui mène l'homme à sa perte. Le mouton est la vertu de discrétion et d'intelligence. Les deux cornes de sa tête sont la charité envers Dieu, et celle envers les hommes. Ses pieds représentent la force, la justice, la prudence et la modération. Avec de tels auxiliaires on traverse facilement la mer de ce monde. Frixus est le bon esprit qui triomphe des tentations du siècle ; Helle, la fragilité humaine qui succombe. Le sacrifice du mouton, rappelle la lutte que soutient la vertu contre le vice, et ses victoires sur les passions. — Yno peut nous représenter Ève qui jeta sur la terre la semence de mort. C'est la vraie maîtresse du genre humain, qui l'a fait bannir du paradis. La mer est le monde ; ses abîmes sont ceux des enfers, et le mouton immolé est le Christ crucifié pour racheter l'homme.

La fable de Léander et de Héro s'amie. — Nous éditons ce morceau.

Comment Junon la déesse prist vengeance de Yno. — L'auteur voit dans Junon l'emblème de la richesse, mère de tous les vices, et il entre ici dans une série d'allégories mystiques sans intérêt.

Comment Cadmus devint serpent. — L'auteur compare la vie de Cadmus à l'histoire du peuple Hébreux, quand il sort

d'Égypte. Le bœuf, que Cadmus a suivi, est Moïse. La fontaine, dont il tue le dragon, est la parole de Dieu. Le dragon est le serpent, qui perd la première femme. Ses dents semées çà et là, représentent la dispersion du peuple juif. Bacchus est le Messie. Cadmus, changé en serpent subtil et prudent, est l'image de la conversion des gentils.

Comment Acrisius tint Thèbes après Cadmus. Cy déput Jupiter Danaë en pluie d'or. — Il s'agit de l'histoire des rois de Thèbes; la faiblesse de Danaë prouve que la vertu des femmes ne peut résister à la séduction. Au point de vue allégorique, Danaë est le sein de la Vierge. Jupiter représente le Christ dans les entrailles de sa mère. La naissance de Persée représente celle du Christ: et Acrisius n'est autre que le peuple juif, qui persécute le Sauveur.

Des trois suers Curialis, Stamie et Gorgon ou Meduse, qui n'ont que un oeil. — Trois princesses étaient reines d'un seul royaume. L'une d'elles, Gorgonne, portait des cheveux longs et bouclés. Sa beauté fascinait les hommes, qu'elle se plaisait à ruiner. Persée, à l'aide du bouclier de sapience, la détrôna. — Gorgonne est aussi la terreur, qui pétrifie le cœur et le corps de l'homme: Persée est la sagesse savante, qui fortifie l'homme contre les dangers du monde: et Pégase est l'image de la gloire réservée à l'homme vertueux.

Cy parle de Bellerophon, fils Prétus, roy de Lybe. — Ce récit doit être historique: sans doute Bellérophon avec l'aide de Dieu détruisit les monstres, qui désolaient la Sicile. — Au point de vue allégorique, Prétus représente le monde souillé de vices, mais abusé; Cevolée sa femme est la luxure et l'adultère; Bellérophon, la vertu; la chimère, les femmes folles d'amour, orgueilleuses comme les lions, viles et souillées comme la boue, rusées et cupides comme les serpents. La montagne, qu'elle habite, est le siècle qu'agite la vanité, les passions infâmes et la calomnie. La chimère est encore l'image du diable, qui tend des pièges à l'homme: et Bellérophon est le Christ, qui sauve l'espèce humaine et remonte aux cieux. Pégase est l'image de sa glorieuse ascension.

Cy parle de Persée et du roy Athlas. — Atlas était probablement un astronome instruit; son arbre d'or est la science, et le serpent qui le garde est l'étude. Persée devint savant comme Atlas et le surpassa. — Atlas est encore Dieu le père tout-puissant, qui sait tout. L'arbre d'or est l'arbre de vie conquis par le Christ.

Comment Persée délivra Andromède. — Andromède est l'âme en péril, et Persée le Christ; le monstre marin est

Lucifer. Le Christ lui arrache l'âme et en fait son épouse. Les fêtes célébrées à l'occasion du mariage de Persée et d'Andromède représentent les noces spirituelles du Seigneur et de l'âme, la conversion du pécheur, la communion, la vie religieuse et les joies du paradis quand un mortel revient à Dieu. — L'auteur y voit encore les splendeurs du culte catholique, et les chants des bons chrétiens en l'honneur de l'éternel.

Pour terminer cette longue analyse, nous empruntons au livre cinquième un chapitre où l'auteur trouve dans le bouclier de Pallas un emblème de l'écu de la foy : voici le résumé de la description qu'il en fait. L'escu de sainte foy est triangulaire et représente la trinité. Il est fait de cuir, de colle et de bois ; le bois c'est la croix, le cuir le corps de Jésus-Christ, la colle les liens et les clous, qui servirent à son supplice. — Le champ de l'escu est blanc et semé de pointes rouges. Le blanc est l'emblème de l'agneau divin : le rouge représente les gouttes de son précieux sang. — Pour peindre l'escu il fallut six pinceaux : ce sont les trois clous, la lance, la couronne d'épine et le fouet. La couleur est le vinaigre, qu'on fit boire au Christ sur la croix. — Sept lambels tracés sur l'escu figurent les sept sacrements ; à côté sont sept colombes portant chacune une petite fleur : ce sont les sept dons de la grâce, l'humilité, la lieasse, la débonnairété, la miséricorde, la patience, la chasteté et l'abstinence. — On y voit aussi dessinés le soleil et la lune. Le premier est la science et la foy du nouveau testament : la seconde est l'ancien testament, la transition entre le passé et l'avenir, le crépuscule du jour, qui a lui entre le culte des idoles et le christianisme. — Sur cet escu sont encore un homme, un bœuf, un lion et un aigle. L'homme représente l'évangile et saint Mathieu, le bœuf la passion et saint Luc, le lion la résurrection et saint Marc, l'aigle saint Jean et les anges dont l'esprit est dans les cieux. — Ces quatres figures étaient accompagnées de douze pains. Il faut y voir les douze articles de la foi : et à cette occasion l'auteur paraphrase le *Credo*. — La guiche ou lanière par laquelle on pend au col l'escu, se compose de dix lacets. Il faut y voir un emblème de l'obédience au Seigneur et de ses commandements. — L'auteur finit par dire que quiconque est armé d'un escu semblable, marche d'un pas ferme dans la bonne voie et peut défier les embûches du démon.

NOTES.

(A) Nous avons fait de vaines recherches pour voir le sceau, dont Ph. de Vitry usait comme évêque de Meaux. Celui, qu'il apposa au bas des quittances qu'il donne comme maître des requêtes, n'est pas de nature à faire connaître sa famille. Il représente un guerrier barbu, ayant la tête nue, une couronne dentelée à l'épaule droite, l'épée à la main, un bouclier au bras gauche. Son costume est celui des chevaliers romains. Autour de ce sceau on lit ces mots : SIGILLUM. PH. Il constitue un cachet de fantaisie.

Il y avait en France XI communes du nom de Vitry. On en trouve une aux bords de la Seine à côté de Paris, deux près d'Autun, une dans l'élection d'Orléans, une autre aux environs de Mâcon. Les six dernières sont situées en Champagne : Vitry en Bassigny et Vitry en Montagne faisaient partie du diocèse de Langres. Vitry la Ville était dans l'élection de Châlons-s.-Marne, Vitry le Croisé dans celle de Bar-sur-Aube. Vitry en Perthois ou le Brûlé dépendait de l'élection de Vitry le François. Cette dernière commune, bâtie dans le 16^e siècle, ne put donner son nom à aucune de nos anciennes familles. Citons encore Witry les Reims.

Rien ne nous indique le lieu dont Ph. de Vitry tirait son origine. Deux familles, au moins, ont porté le nom de Vitry. Nous ne dirons rien de la baronnie de Vitry érigée en 1594 en faveur de Louis de Lhopital. Ses descendants obtinrent le titre de duc de Vitry et portaient : de gueule au coq d'argent, creté, membré, bequé d'or, ayant au col un écusson d'azur chargé d'une fleur de lys d'argent. Nous ne parlerons pas non plus des seigneurs de Vitry en Perthois, issus des comtes de Rethel : cette famille était éteinte avant le 14^e siècle.

Il y avait en Picardie une maison de Vitry dont les armes étaient : d'or à trois boutons de roses de gueule, boutonnées de cinq pointes de synople, placées deux et une, avec deux licornes pour support, et pour cimier une autre licorne naissante. Elle résidait entre Amiens et Doullens. Sa généalogie remontait jusqu'au milieu du 14^e siècle : Philippe de Vitry n'y figure pas.

Mais on vit à Paris, pendant les 14^e, 15^e, 16^e et 17^e siècles, une famille de Vitry, dont l'écuason varia sans doute suivant le nombre de ses branches. Il fut : d'azur au chevron d'or avec trois merlettes de même — ou d'azur à la face losangée d'or avec 5 merlettes de même — ou d'azur à la face losangée de 5 ou de 3 pièces d'or, accompagnées de 3 merlettes de mesme — les merlettes étaient posées deux en chef et une en pointe.

C'est à cette maison que se rattache Ph. de Vitry : elle le place en tête de son arbre généalogique conservé à la bibliothèque nationale dans le cabinet des titres. Ses descendants remplirent des fonctions importantes. Plusieurs d'entre eux siégèrent au parlement de Paris (1), à la cour des comptes, à celle des monnaies. Pendant le 15^e siècle surtout, ils jouèrent un rôle important : ils furent persécutés pour leur dévouement à la cause royale. Michel de Vitry et son frère, en 1413, furent jetés en prison par les Bourguignons (2).

Malgré le titre de châtelain de Chauny, qu'elle possédait, cette famille ne figure pas dans le nobiliaire de Picardie ; on ne la trouve pas dans celui de Champagne. Longtemps avant leur rédaction elle s'était fixée à Paris. Mais qu'elle était son origine ? Vraisemblablement Philippe de Vitry était originaire d'une des communes, située en Champagne ou en Brie, dont il portait le nom ; autrement Eustache Deschamps l'aurait-il salué du titre de Champenois ? Nous voyons les membres de cette famille figurer dans les annales Champenoises. Ainsi Jean de Vitry, secrétaire du roi Jean, chancelier des foires de Champagne et de Brie, était nommé chanoine de Reims en 1331 ; Jean de Vitry était élu chanoine aussi à Reims le 26 mars 1421. — Philippe de Vitry obtenait le même titre le 21 février 1424. — Jean de Vitry, chanoine de Reims dès 1427, était prévôt du chapitre en 1450 et mourut en 1455. — Un autre Jean de Vitry obtenait aussi une des prébendes de Reims en 1471. — Guy de Vitry, chanoine de Reims en 1485,

(1) Geoffroy de Vitry, 1317. — Jean de Vitry, 1400. — Thibaut de Vitry, 1411, 1465 : il était aussi chanoine de Notre-Dame de Paris. — Guillaume de Vitry, 1456 à 1479. V. Blanchard, éloge des présidents au Parlement de Paris. Paris, 1647, in-4°. — Guillaume de Vitry était secrétaire du roi en 1391. — Gilles de Vitry était conseiller-général et maître des monnaies du roi vers 1400.

(2) V. Chronique du règne de Charles VI, par Godetroy, et celle de Lefevre de St-Remy.

céda sa prébende en 1490 à Jean de Vitry, qui lui donna en retour la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul dont il jouissait dans l'église des Mathurins de Paris.

Jean Juvenal des Ursins, né à Troyes, conseiller au Châtelet de Paris, épousait en 1386 Magdelaine de Vitry. Elle mourut le 12 juin 1436. La famille des Ursins fournit au siège de Reims deux archevêques et plusieurs chanoines. Il y avait à Troyes une famille de Vitry, représentée en 1300 par un bourgeois nommé Henry de Vitry. (1).

Geoffroy de Vitry est nommé par arrêt du parlement de Paris, en date du 1^{er} septembre 1317, commissaire pour obliger les bourgeois de Reims à payer les frais du sacre de Louis X. — Un autre arrêt du 19 décembre 1403, confiait à Jean de Vitry, clerc et conseiller du parlement, le soin de terminer un procès qui divisait l'archevêque de Reims et les rémois, au sujet des fortifications du château de la porte de Mars, détruites lors de l'invasion des anglais en 1358. — Jehan de Vitry était receveur des deniers communs à Reims, 1425-1438. Il devint depuis chanoine de Reims — Thibaut de Vitry clerc, était à Reims élu pour le roy en 1515.

Enfin au 15^e siècle (1261, 1269) nous voyons un évêque de Châlons-sur-Marne, qui s'appelait Conon de Vitry.

(B) « Le plus ancien que je trouve est un ancien titre sans date prins d'un vieil livre de la chambre des comptes, intitulé *Noster*, portant ces mots : ce sont les noms des officiers de l'hostel le roy, et combien chacun doit prendre de gages. Le connestable chacun jour qu'il est en cour 25 sols. — M^{re} Henri Guenault, M. Jean Darties, M. G. Bertran, clerks des requestes, chacun 2 s. 8 d. par jour et 12 s. en parlement. — M^{re} G. Chaloz, M^{re} H. de Dampierre, J. de Melun, et Philippe de Vitry, chacun six sols par jour à vie. » Traité de la chancellerie par P. de Miraulmont. Paris 1610, in-8^e, p. 88.

(C) Jean ainsné fils du roi.... pour ce que vivres sont chers, et pour que nostre ami féal clerc et conseiller, M^{re} Ph. de Vitry, m^{re} des requestes de l'ostel de nostre dist seigneur et du nostre, puisse plus brièvement délivrer les besoignes desdites requestes et autres qui lui sont commises, nous avons ordené, par la délibération de nostre conseil et ordenons par ces présentes que icelui M^{re} Philippe ait pour son vivre et autres

(1) Courtaon de Laistre, t. II. p. 221.

nécessités 40 s. p. par jour dès le 8^e jour de may darrement passé, que il vint avec nous en cest présent volage jusques à ores, tant com il sera avec nous audit voyage et por son retour..... donné devant Aguillon, le 24 may 1346: signé Symon.

Jehan sinsné fils, lieutenant du roy de France, duc de Normandie.... Comme par certaine ordenance faicte aucuns gages montant oultre 3 s. p. par jour ne soient paieiz à aucuns depuis le premier jour d'octobre darrenier passé jusque l'autre premier jour d'octobre prochain venus, savoir vous faisons que nous avons otroïé et otroïons de grâce espécial à nostre amé féal clerc et conseiller M^e Ph. de Vitry, M^e des requestes de l'ostel de nostre dit seigneur et père, et du nostre, en regart aux bons et agréables services qu'il nous a fais et fait encore de jour en jour es présentes guerres de Gascogne, esuelles il est en nostre compaignie en armes et chevaux, que ses gages de 6 s. P. par jour, et 10 liv. P. pour ses manteaux à lui assignés à sa vie par nostre très chier seigneur le roy Charles que Diex absoille, il ait et preigne depuis le dit premier jour d'octobre jusques à l'autre premier jour d'octobre prochain venant, nonobstant ladite ordonnance. — Donné en nos tentes, tenant Aguillon, le 10^e jour d'aoust 1346.

(D) Nous avons emprunté les dictz du Franc Gonthier au tome 2 du dictionnaire de Marchand, article de Philippe de Vitry. On les trouve aussi dans la Muse guerrière : en 11 livres de divers poèmes sur plaisans argumens, avec les hymnes et cantiques de l'hermitage. Rouen, 1591, in-16. — Dans le livre du mépris à la cour, par Antonio Guivare, intitulé : *El memo precio di corte y alabansa de aldeia* : Jean de Tournes, 1591, in-16. — Pierre d'Ailly, évêque de Cambray, publia les contredits de Franc Gonthier avec cette épigraphe : Combien est misérable la vie des tyrans. Marchand rapporte aussi cette pièce. — Nicolas de Clamanges traduisit en vers latin les deux morceaux. Il donne à celui de Ph. de Vitry le titre de : *De felicitate vitæ rusticæ*. Ces poésies ont été imprimées plusieurs fois à la suite de l'ouvrage d'Antonio Guivare; celles de Nicolas de Clamanges figurent dans l'édition de ses œuvres données par Martin Lydius : Leyde, Elsevier, 1615. Voyez aussi *Historia gymnasii Navarræ*. T. 2, p. 578 et 579. Quant aux imitations d'Eustache Deschamps, voyez notre recueil de ses œuvres inédites.

(E.) Depuis notre publication des œuvres de G. de Machault, nous avons trouvé deux nouvelles preuves de son séjour à Reims. Les actes, qui la constatent, sont séparés par un intervalle de vingt ans. Le 21 août 1372, le chapitre de Reims

autorisait Hugues de Châtillon, un de ses membres honoraires, à porter l'habit de chanoine, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres. Machault prit part à cette délibération. — En 1372 l'archevêque de Reims et les chanoines de la cathédrale terminaient par une transaction, connue sous le nom de charte Johaninne, les différends qui les divisaient depuis longtemps. Cet accord porte la date du 23 mai il renferme le passage suivant : *Item de jurisdictione domorum et mansionum canonicorum Remensium, dicimus et declaramus quod capitulum.... domos habet in clauastro et decem extra claustrum, videlicet... item domum in quâ inhabitat Guillermus de Machaudio sitam propè Pourceleltam et retrò domum dicti magistri Stephani. — Domum, in quâ inhabitat magister Stephanus de Juilliaco, sitam in vico, par quem itur de Pourceleltam ad Parvisium.* — Le manuscrit des œuvres musicales de Ph. de Vitry (voyez ci-après), nous donne sur les morceaux de musique composés par G. de Machault des renseignements, que nous recueillons ici : il aurait fait la musique des cantiques, motets et ballades, dont voici les premiers mots : *Surge, amica mea.* — Le très doux rossignol. — *Ave, Virgo, Mater pia.* — *Ave, Virgo gloriosa.* — *De fortune.* — *Ortus, fons pudicitie.*

(F) Ce volume provient de la bibliothèque de l'ancienne commanderie de St-Jean à Strasbourg : classé sous le n° c. 22, il est petit in-folio et écrit sur papier par l'infatigable Henri de Lauffenbourg. Il porte à la fin la date de 1411, *feria tertia post dominicam palmarum.* Comme d'autres manuscrits de ce savant compilateur, il était destiné à former un recueil de pièces empruntées à diverses origines. Des pages encore blanches attendaient la suite de l'ouvrage. Les feuillets 1 et 2 contiennent un répertoire alphabétique des chants latins, allemands ou français accompagnés de notes et contenus dans ce volume. Plusieurs d'entre eux sont du xve siècle : des additions modernes ont enrichi cette collection de quelques morceaux datant du xvi^e. — En tête du folio 3 on lit écrits en lettres rouges les mots *Philippus de Viatrico.* Le texte, qui se trouve au-dessous, est écrit sur deux colonnes. L'ouvrage commence par une introduction dont voici les premiers mots : *Quoniam de arte musicali tractare proponimus, scire debemus quid sit musica et undè dicatur.* Suivent les chapitres dont voici les titres : — *Regula discantus.* — *Sequitur regulæ fundamenti discantus: et nota quod septem sunt species concordantie.* — *Sequitur quoniam istæ septem species.* — *Sequitur de figurationibus notularum.* — *Sequitur de modis: et nota quod duo sunt modi.* — *De temporibus sequitur: et nota quod duo sunt tempora.* — *De prolationibus.* *Sequitur de prolationibus, ubi sciendum — De*

punctis : nota quod quatuor. — De ligatura notularum — De conjunctionibus notularum. — Sequitur de alterationibus notularum : pro quo notandum. — Regula generalis : cognoscant qui canere volunt , etc. — Viennent ensuite deux textes allemands intercalés par Henri de Lauffenbourg : en voici le titre : *In der mensurali musica so heissend die noten lang. — Von dem manucordio.* — Le texte latin reprend ensuite sous les titres suivants : *De organis. Cognita omni consonantia fistularum — Aliæ regulæ notularum non ligatarum : quatuor sunt. — De ligatis primis. — De mediis notulis. — De ultimis ligatis. — De pausis.* — Viennent ensuite des motets et des cantiques mis en musique par divers maîtres. Ils sont classés chacun sous le nom de leur auteur. Voici les premiers mots de ceux attribués à Ph. de Vitry : *Salve, Regina misericordiæ. — Dominus vobiscum : Sequentia sancti Evangelii secundum Mathæum. — Salve, mundi Domina, regina supernorum — Ave, Regina filia, Maria. — Ostende finaliter ob quod te rogamus. — Salve, Mater Jesu Christi, solo verbo concepisti. — In hac valle profundâ. — Patrem omnipotentem, factorem cœli. — Ex matre natus es de spiritu sancto. — O ho ! ho ! ho ! venari autem musica. — Veni, sancte spiritus.*

Plus loin, sous le n° 69, se trouvent ces mots : *Apollinis eclipsatur numquam lux compagatur signorum ministerio bis sex, quibus harmonica fulget arte basilica musicorum collegio multiformibus figuris : ex quo nitet J. de Muris, modo colorum vario Philippus de Vitriaco, etc.*

Ce volume donnerait de curieux renseignements sur les œuvres musicales de Ph. Royllart, Henry Hessmann, Henric de libero Christo, Feltenferd, G. Dufay, Or Lassus, Henri Helens, Renaud de Firmont, Robert de Palais, Gilles de Moris, Arnold Mastias, Juge Philomene, P. de Bruges, Geoffroy de Barreuil, Gilles de Pasier, Nic. de Mergs, Jean Larlay, de Cambray, Nucel, César, Gilles de Thin, Alanus, C. Liebert et autres artistes. V. notre note sur G. de Machault. (E)

(G) Voici quelques lignes de cette curieuse épître : nous les empruntons au recueil des lettres familières de Pétrarque, publié à Lyon en 1601. V. page 578 à 586 : — *Amicus aures amicus sermo pulsabit, non tam blandus quam verax, neque tam compositus quam fidelis.* — La vérité dite par un ami n'offense jamais. Pétrarque veut combattre les préjugés et la faiblesse d'esprit de Vitry... Non præsagiebas me de manibus suis tuas literas inspecturum ; quod si eventurum cogitasses nunquam perfectò tam molliter, tam demissè, nunquam, (da veniam viris nominibus)

tam muliebriter loquereris..... Hunc ipsum dominum nostrum arguis, pungis, increpitas, et nimis intoleranda mollitie; non absentiam, sed ut tu vocas, exilium ejus defles; peregrinationemque sanctissimam, et qui gloriosior nulla esse potest, exilii cognomine decoloras. Hæc nimirum est illa senectus animi, quam in te lugeo, amice: nunquam quo primum mihi tempore notus esse, cœperas, ista dixisses! Deferbuit sanguis, et ille ardor egregius, quo nulli secundus videberis..... Ita ne inter curiositatem anxiam ultimam que æginitiem nihil est medium? Param tibi distans india videbatur: jam Taprobanam, et si quid orientalis oceanus habet occultius, cupido metiaberis ingenio; jam ad extremam Thylen ignotis littoribus latitantem suspirabas; quoniam Orcades et Hybernia et quicquid terrarum noster fluctus alluit, ipsa in civitate sordebant. Quid autem miri si angusta animo litteratissimi hominis terra erat?.... Esse in Italiâ miserum exilium reris; extra quam esse, nisi quia omne solum forti patria est, potius videri posset exilium. Pace tuâ dixerim, nimis tibi Parvus Pons Parisiensis impressit testudinei sui arcus effigiem; nimis aures tuas subterlabentes Sequana murmure oblectat. Postremo nihil calceo tuo nisi Gallicus pulvis incidit.... Hoc tibi persuadere nunc difficile est, qui, ut video, nihil extra Parisios magnificum aut delectabile suspicaris et extremas agelli tui globulas, quibus animum addidisti. Cum vere ad te ipse redieris, et prophanis vulgi rumoribus exclusis, te unum percunctari tibi credere malueris, bene de te sperare non desinam. Redde mihi collocutorem meum, redde mihi pristinum Pihlippum. Me quidem tacente veritas perorabit. At modo non tecum, sed cum altero nescio quo, Philippi illius hoste, conflictatio mihi ista suscepta est.... Tu vero quotiens prata Germani et Genovensem collem contemplabere, ortum solis tibi lustrasse videris et occasum, opinione tua felix; si tamen ulla est in errore felicitas..... Tu vive et vale nostri memor. Salutat te Marcus Medicus, compatriota Virgilii. Patavii .xv. kalendat Martis.

(GG) Nous venons de recevoir quelques-uns des détails que nous aurions voulu pouvoir donner sur le poème de Ph. de Vitry possédé par la bibliothèque de S. M. Britannique. Il parait dater du commencement du xve siècle. Écrit sur deux colonnes, orné de fleurons et d'initiales de couleurs, il contient le livre de la moralité des nobles hommes par Jehan de Vigny, le livre de Mélibée et de Dame Prudence, les œuvres de Jehan de Meung. — Viennent ensuite les vers de Ph. de Vitry sous ce titre: Cy après commence le chappel des fleurs de lys, par Maistre Phe de Vittery, jadis évesque de Meaulx. Ce poème, dont nous n'avons pu connaître le sujet, se compose de stances: chacune d'elles renferme six vers; ces trop courts renseignements, que nous devons à l'obligeance de M. Henry Ellis,

conservateur du British Muséum, sont suffisants pour donner à notre auteur un titre littéraire de plus.

(H.) Ce fragment est tiré de l'histoire de Lycaon, au premier livre :

Autre sens peut avoir la fable :
 Leu ravissable et dommagent
 Semblent cilz, qui la simple gent,
 Pour prendre à son hoir la despouille,
 Escorche, desrobe et despouille,
 Qui la menue gent dévore.
 Ha Dieu ! com de tels leus sont ore,
 Loups, qui Dieu enident assaier,
 Loups, que l'on ne peut apaier,
 Loups familleux, lou ravissable,
 Loups plein de rage et destruisable
 Loups, qui des pauvres gens manguent
 Char et sanc, et substance hument,
 Loups, qui sur povres gens forsenent,
 Loups, qui tout desrobent et prennent !
 Bailli, Bedel, Prevost et Maire
 Ne pensent qu'à l'autrui soustraire
 Tout sont larron et robeour,
 Et tout sont ore escorcheour,
 Vivens de touste et de rapine
 Contre droit, contre loy divine.
 Usurier et sermonneur,
 Et li prestre sont li pieur.
 Et ceuls, qui ores ont les justices,
 Achoisons quièrent et fourmises,
 Pour escorchier les justiciables.
 Tous sont loups glous et ravissables.
 Si sont ore de courre isnel
 Pour haper brebis et aignel,
 Pour mordre et pour tout tupeler,
 Pour escorchier et pour peler....
 Mais savez vos qu'en adviendra ?
 Le Droicturier Juge vendre,
 Qui leur soustraira la puissance.

Les vers, qui suivent, sont empruntés à l'histoire de Phaéton : Philippe compare le soleil au Christ, son char à la doctrine évangélique, Phaéton au pape :

Donna Dieux le gouvernement
 De cel char pour conduire l'omme

A saint Pierre, pape de Rome :
Si l'oïnst de charitable ointure
Pour garder le de male ardire,
Et li mist la couronne ou chief.
Mès or y a tant de meschief
Que nuls ne quiert mès cest office
Fors seulement par avarice
D'avoir et de nom transitoire,
Par orgueil ou par vaine gloire ,
Non pas pour le commun profit.
Et souvent cils, qui mains souffist
A ce char conduire et mener,
Plus s'efforce et se seult pener
Par force de dons ou d'amis ,
Que soit en cest office mis
Contre raison et contre droit.
Ainsi va la chose or endroit.

Citons encore quelques lignes de l'histoire d'Esculape :

Chascun doit pour Dieu purement
Mettre cure et cuer à aprendre
Pour soy mieulx garder de mesprendre
En faire rien qui Dieu desplaise ,
Si que mieux puisse avoir sa grâce.
Pour ce donna Dieu la science
Que nous eussions congnoissance
De Dieu et plus chier l'eussions
Quant nous mieux le connussions.
Mès où sont or li aprentif,
Qui à ce soient ententif?
Ce fist on anciennement :
Mais or va l'estude autrement ;
Nuls ne désire mais savoir
Fors pour louenge, ou pour avoir,
Ou pour aucune entencion
D'onneur ou de prélacion ,
A quoy s'atent chascun et fie.
Or corrompent philosophie ;
Car nuls n'a mais de lui que faire,
S'il ne peut mondain pourfit traire.
Pour soy croistre et pour eslever,
Ou pour un sien voisin grever
Aprent l'un loys ou canon :
Ly autre pour aquerre nom ,
Ou bénéfice ou dignité

S'estudie en divinité :
 Ainsi de chascune science.
 Quant il sont en grant audience ,
 En grant richesse ou en honneur,
 Si guerroient nostre Seignour
 Des biens que Dieux leur a donnés.
 Si ont cuers et corpa adonnés.
 A toute mondaine délice :
 Plains sont d'orgueil et d'avarice ,
 De luxure et de glotonie ,
 Et de traïson et d'envie.....
 Mal acquierent tel science,
 Qui si les enfle de bombance
 Et si les fait outrecuidier.
 Mieux leur venist, au mien cuidier ,
 Humble estre, et simple, et mains savoir,
 Et le quer charitable avoir ,
 Et Dieu par bonne entencion
 Servir sans repréhension,
 Que monter en outrecuidance
 Par leur sens et par leur science ,
 Et pour cheoir dampnablement
 Ou puitz d'enfer finablement.

(I.) Ce passage est tiré de l'histoire des Pygmées , au 6^e livre :

Grue est oiseaux trop pourvéables,
 Et en son corps garder veillables,
 Trop sage et trop bien enseigne.
 Quant grues sont en compaignie ,
 Trop s'en vont convenablement
 Par accord ordénément,
 Sanz plait et sans dissencion.
 Se vont gouvernail et guien
 De leur queue pour droit voler
 Quel part qu'elles veulent aler.
 Et s'elles veulent sommeïller ,
 Une establisent pour veïllier ,
 Qui des périls les garde et gaité :
 De celui font leur eschangaité
 Pour dormir plus sauvement.
 La gaité fait assemblement ,
 Soubz ses piez, de pierres,
 Pour ce qu'estant dorme gueres ;
 Si qu'elle voist tout chancelant

Quant de dormir li prent talent ;
 Ainsi veille sans doute avoir
 Que nul les puisse décevoir....

.....
 Cigouine a mainte qualité
 Que li plusieurs oiziel n'ont mie,
 Qui retraient à lecherie.
 La Cigouine seult son nid faire
 Au plus apperissant repaire
 De la ville, où elle converse.
 Elle n'a pas de langue : sins verse
 Son bec sur sa groupe derrier :
 Si fait son bec trop fort cliquier ,
 Et hault noisier quant il li plaist.
 La Cigouine ses pouncins paist
 Et soi de morceaux vils et ors ;
 Raines , serpens , et poisons mors
 Sont sa sousstenance et sa vie.
 Sur ces mairès gaité et espie
 Sé crapaudine trouvera.

(J) Le volume, qui nous sert à donner cette édition, vient du fonds Cangé, où il portait le n° 15. A la bibliothèque nationale il figure sous le n° 7230-3: de format in-4°, écrit sur velin ; il renferme par page deux colonnes , et dans chaque colonne 80 vers. Il compte 347 feuillets , et par suite 68,000 vers environ. On y remarque des initiales grandes et petites, tracées alternativement avec de l'azur ou de l'amarante. Quelques-unes de ces lettres sont faites à la plume avec de l'encre noire et représentent des têtes d'hommes et des animaux.

Le premier feuillet est enrichi d'une grande vignette divisée en quatre sujets disposés sur deux lignes parallèles. A la gauche du lecteur se trouvent les mots *fabularis historia*. Au-dessus est une miniature qui représente le chaos ; il est indiqué par son nom. Dieu apparaît pour créer le monde , et , quoiqu'il soit ici la divinité payenne , sa tête est ornée d'un nymbe crucifère. Au-dessous se trouve la seconde vignette destinée à la fable : on y voit Prométhée employant le feu pour former l'homme. A la droite du lecteur on lit les mots *allegoria histo.* Sur la première vignette de cette colonne on voit le monde créé, c'est-à-dire la terre , l'eau , le ciel , des poissons , des reptiles , des oiseaux , des quadrupèdes et même des maisons. La miniature sise plus bas représente l'Éternel tirant Ève du côté d'Adam. Ces sujets sont exécutés à l'aide de traits noirs , fins et spirituels. L'artiste y a joint quelques teintes vertes , bleues et roses.

Les textes traduits d'Ovide sont signalés par le mot *histoire*. Quand le poète prend la parole pour expliquer la fable, le scribe place les mots *allégorie* ou *l'auteur*. En marge sont des notes, qui reproduisent tantôt des hémistiches ou des vers empruntés à Ovide, tantôt des titres en français. Le livre est illustré d'une grande vignette, qui représente les muses et leurs rivales changées en pies. L'histoire d'Orphée a obtenu deux importantes miniatures: la première contient trois sujets, deux dans sa partie supérieure et la troisième sous les deux autres. On y voit les noces d'Orphée, la mort d'Euridice et la descente d'Orphée aux enfers. Les costumes sont ceux du 14^e siècle. Le tout est gracieux et plein d'intelligence. Au verso du f° 96 se trouve un joli dessin qui nous montre Orphée charmant les arbres, les fleuves et les animaux. A la fin du manuscrit se trouve une liste des preux de la fable et des héros des romans carlovingiens et de ceux de la Table-ronde: elle donne 94 noms.

Les métamorphoses d'Ovide moralisées durent avoir un grand succès, si l'on en juge par le nombre des manuscrits qui les reproduisirent. Toutes les bibliothèques princières en voulurent posséder une copie. Plusieurs de ces exemplaires ne sont connus que par la mention, qu'en font d'anciens inventaires. Ainsi le catalogue de la librairie des ducs de Bourgogne (1) indique, sous les nos 1319 et 1320: 1^o un livre en papier couvert de cuir rouge, escript à deux coulombes et en rimes, et intitulé: Le premier volume de Ovide de métamorphose, quemanchant au 2^o feuillet après la table: en l'oef ce me semble à trois choses: et le dernier feuillet: seront en moult grant aventure. — 2^o Ung livre en papier couvert comme dessus, intitulé au dos: Le second volume de Ovide de métamorphose escript à 2 coulombes et en rime: quemenchant ou second feuillet: La ter ay a genoux bastie, et ou dernier: Et je prie Dieu que par sa grace — Ces deux volumes, dont le texte parait semblable à celui que nous publions, furent retrouvés lorsque le 15 novembre 1467 on fit un nouvel inventaire en la chambre de la garde des joyaux, aise en l'hostel du roy, à Bruxelles.

L'inventaire de 1467 signale encore dans le chapitre des livres non parfaits, sous le n° 16, 110, *neuf quayers de Ovide metamorfore alégoriées*.

(1) Bibl. protypographique des libraires des fils du roi Jean. J. Barrois Paris, 1880. p. 493.

(2) Id. p. 226.

(3) Bibl. protyp: Barrois, p. 92-93.

Ces volumes n'existent plus dans la bibliothèque royale de Belgique. Mais on y voit un autre exemplaire des *métamorphoses* moralisées : il figure sous le n° 9659 du catalogue publié par M. le chevalier Marchal par ordre du gouvernement. Il date du commencement du 15^e siècle, et porte la signature Charles, comte de Chimay. Ce seigneur le donna, avec d'autres manuscrits, soit à Philippe le Beau, soit à Charles Quint ; et depuis ce curieux volume n'a pas cessé d'appartenir aux souverains de la Flandre. Il renferme 392 feuillets, y compris ceux des tables, qui précèdent le texte. Quelques passages que M. Marchal a bien voulu nous transmettre, prouvent que cette copie est complète et qu'il s'agit bien du texte dont nous nous occupons. Du reste, l'auteur ne se fait connaître nulle part ; et aucun passage ne peut aider à découvrir son nom.

Le duc de Berry, ce grand protecteur des lettres et des calligraphes au 14^e siècle, possédait deux exemplaires des *métamorphoses* d'Ovide. Dans l'inventaire de sa bibliothèque, fait en 1416, nous trouvons (1) sous le n° 541 la mention suivante : Un petit livre appelé Ovide *métamorphorios*, écrit en françois de lettres de court et glosé en plusieurs lieux, couvert de cuir vermeil, prisé 24 liv. Par. — et sous le n° 552 cette indication : Un livre d'Ovide *métamorphorios* écrit en françois rymé, prisé 25 liv. tournois. Nous ne savons ce qu'est devenu le premier de ces volumes ; le second, si nous ne nous trompons, doit se trouver à la bibliothèque nationale. Nous en parlerons bientôt.

J. Malet dans son inventaire des terres de Charles VI fait le 7 Janvier 1409 inscrire sous le n° 479 : Donest. Les accidentz. Les guerres. Le Chatonet. Theodolet. — Ovide, des remèdes. — Thobie. — Et les XV livres de Ovide le grant. Il s'agit du travail que nous éditons ; du moins nous le présumons (2).

Quoiqu'il en soit, la riche collection de manuscrits réunie par nos rois possède plusieurs exemplaires des *métamorphoses* d'Ovide moralisées et mises en rimes : le plus beau de tous sans contredit est celui qui appartient à Jean de France, duc de Berry. Il porte le n° 6,986 ; il est écrit sur vélin. Chaque feuillet renferme deux colonnes et chacune d'elles 46 vers. A la fin du volume est cette mention : ce livre est au duc de Berry. On y voit la signature *Jehan* : c'est celle de ce prince. Ce texte est complet. En marge sont de nombreuses notes, les unes en

(1) Bibl. protypog. Barrois, p. 24. (2) idem.

français, les autres en latin. Les premières indiquent le contenu des passages près desquels elles se trouvent. Les secondes sont de deux natures : les unes sont des vers fournis par les métamorphoses d'Ovide pour signaler le passage que l'auteur traduit : généralement elles se composent des premiers vers de la fable traduite. Les autres sont des citations empruntées par l'auteur aux pères de l'église, à l'ancien et au nouveau testament à l'appui des allégories morales, qu'il développe. Quelque fois la marge présente des commentaires en français ; nous citerons par exemple, celui qui accompagne la métamorphose de Daphné en laurier. Cette note renferme une longue et curieuse allégorie.

Mais ce qui donne surtout de la valeur à ce précieux volume, ce sont les 15 vignettes dont il est décoré. Elles sont peintes en grisaille. Cependant l'artiste a mis des reflets roses sur les chairs, blonds sur les cheveux, bleus sur le ciel et vert sur la terre. Les costumes des personnages sont fournis par les modes du xiv^e siècle. La première miniature représente Saturne. Nous signalerons la seconde, où l'on voit Jupiter foudroyer les géants habillés en hommes d'armes du temps de Charles V, et la troisième où l'on a peint Junon avec des vêtements de reine, des paons à ses pieds, un sceptre de fleurs à la main et un arc-en-ciel au-dessus de la tête. La septième nous montre Diane en dame de cour se livrant au plaisir de la chasse. Sur la neuvième on reconnaît Hercule couvert d'une peau de lion : il porte une couronne à l'épaulé. La dixième est consacrée à Vénus ; elle prend un bain et se plonge dans l'eau jusqu'à la ceinture : le cristal des ondes laisse voir le surplus. La déesse joue avec des fleurs et des oiseaux. Aux bords du bassin voltigent trois colombes. A côté se trouvent l'Amour assis, vêtu d'une longue robe, et les trois Grâces, complètement habillées. Sur la onzième on voit Mercure en costume de varlet ; il va trancher la tête d'Argus. Mars occupe la douzième : il est armé comme on l'était sous le roi Jean. La visière de son casque est baissée, comme celle de Pallas (vignette 6^e). Il monte un char de guerre traîné par deux chevaux. La treizième est dédiée à Apollon, aussi vêtu comme un varlet. Sur la quatorzième est représenté Neptune en habit bourgeois et couché au fond des eaux. La quinzième appartient au dieu Pan. Ce magnifique volume est illustré d'initiales, de filets et d'arabesques rouges et bleus, et de fleurs de lys d'or et d'azur.

Sous le même numéro 6986, la bibliothèque nationale range un autre manuscrit du même ouvrage, sur papier et à deux colonnes. On n'y trouve ni la préface ni les dernières pensées de l'auteur. Ce volume n'a rien de remarquable.

M. P. Paris, dans ses recherches sur les manuscrits français de la bibliothèque nationale, décrit encore deux copies de notre texte, que nous nous bornerons à citer. Sous le n° 7230 figure un vol, petit in-folio, écrit sur vélin, contenant 277 feuillets. Sur chaque page se trouvent deux colonnes de vers. Ce manuscrit, pauvre de miniatures et d'initiales, vient de la bibliothèque de Fontainebleau. Un autre volume, originaire du fond^s Colbert, n° 630, in-quarto magno, contient 342 feuillets aussi à deux colonnes. On y voit des miniatures à sujet et une vignette en tête de chaque livre. Il date de la fin du 14^e siècle et appartient à M. Dubosc, conseiller-secrétaire du roi et gentilhomme servant de la reine. On lui en avait fait don en 1656.

La bibliothèque de l'Arsenal possède aussi un assez beau manuscrit intitulé le Roman des fables d'Ovide. De format grand in-folio, il renferme trois colonnes par pages et un très grand nombre de vignettes. Malheureusement, elles ont peu de mérite et ne valent pas celles, que nous venons de décrire. Ce volume ne nous a rien révélé sur le nom de son auteur.

On trouve quelquefois des manuscrits renfermant la traduction des Métamorphoses par Ph. de Vitry, dans lesquels on passe les moralités, la préface de l'auteur et sa péroration.

(K) L'existence de ce texte a été indiquée pour la première fois, par Jean Sennebier dans son catalogue raisonné des manuscrits de la ville de Genève (1). Comme son examen avait une grande importance pour notre publication nous avons eu recours au savoir et à l'obligeance de M. L. A. Privat-Bory, bibliothécaire de la ville; et avec un empressement, dont nous ne saurions trop le remercier, il nous a donné les notes nécessaires pour compléter et rectifier au besoin la description de Sennebier. — Ce volume in-folio, écrit sur vélin, compte 392 feuillets et paraît dater du xiv^e siècle. En tête se trouvent plusieurs feuilles d'un vélin qui paraît différer de celui, dont est composé le corps du poème. Au sommet de la première page on lit cette mention : cy commencent les rubriques d'Ovide le grant dit métamorphosées, translaté de latin en Français par Crestien Legouays, de Sainte More vers Troye (2). M. Privat-Bory nous apprend que l'écriture de ces lignes n'est pas semblable à celle du corps de l'ouvrage. Elle est tracée avec une encre plus noire et avec plus de perfection.

(1) 1 vol. in-8°. Genève 1780, 3^e partie, m^{lre} français. N° 176, p. 429.

(2) Sennebier avait lu à tort : Crétien de Gouays.

Vient ensuite une table des sommaires des chapitres composant les 15 livres des métamorphoses : elle reproduit mot pour mot les titres des chapitres du texte , occupe 4 pages , et se termine par ces mots : Nota que plusieurs fables et mutations sont contenues en ce livre , dont aucune mention n'est faicte et rubriques précédén , qui apprendrent aux lisans. Sur le feuillet à gauche de cette mention se lit cette note : ce présent livre nommé Ovide de métamorfose est au comte de Montpensier daulphin d'Auvergne ; signé : Gilbert. — Gilbert de Bourbon , comte de Montpensier , daulphin d'Auvergne , mourut en 1496. Plus tard , ce volume appartient à Alexandre Petau , conseiller au parlement de Paris , fils de Paul Peteau , aussi magistrat et célèbre antiquaire. Sur la reliure du volume se trouvent les armes de la famille Petau avec cette mention : ex libris Alexandri Petavii in Francorum curiâ consiliarii Pauli filii. Aucune note ne confirme ni ne conteste la véracité de la mention , qui commence le manuscrit : dans le corps de l'ouvrage on ne voit nulle part le nom de l'auteur.

Pour ne pas laisser de doute sur l'identité de ce texte avec ceux conservés en France nous en publions les premiers et les derniers vers :

Sé l'écriture ne nus ment ,
 Tout est pour nostre enseignement ,
 Quant qu'il a ès livres escript ;
 Soyent bien ne mal li escript ,
 Qui bien y veult prendre regart ,
 Le mal y est que l'en s'en gart ,
 Le bien pour ce que l'en le fasse .
 Et aux dieux donne cuer et grâce
 De conquérir sens et savoir ,
 Il ne doit pas sa bouche avoir
 Trop chière au bien dire et espandre
 Car nul ne doit sen sans respandre
 Car ne vault sen que en enserre
 Ne plus qu'avoir muciens en terre :
 Pour ce me plait que je commans
 Traire du latin en romans .
 Les fables de l'ancien temps .

Ce début publié par Sennebier a été vérifié par M. Privat-Bory , qui l'a trouvé exact : voici la fin qu'il a bien voulu nous transmettre :

Et Dioux par sa gse mercy
 Dont tel grace à ce livre cy ,
 Que n'y ait riens , qui li déplace ,

Ne par droit à reprendre face
 Et qu'il ne puisse estre effaciée
 Ans ne perdus ne despeciés
 Ne par viellace en oubli mis!
 Ains soit publiés et leus
 Par tout le monde ameneus
 Tant que ce siècle durera
 Et que mon corps s'acuitera
 Vers la mort, qui sen tanage
 Prent sur tous sans faire avantage,
 Et sans nul homme déporter!
 Dioux en face m'ame porter
 Aux sums cieus en sa compeingnie
 Pour vivre en pardurable vie
 Et mon nom soit escript ou livre
 Où Dieux fait ses amis escripre.

*Explicit les fables d'Ovide avec les exposicions et les alégories.
 Et hic finis.*

Ces fragments révèlent un copiste infidèle et peut-être étranger.

(L) Le manuscrit de l'abbaye Saint-Victor est in-4° et porte les nos 866 et 1144. Les premiers feuillets sont en peau de vélin. Tous les autres sont d'un très beau papier, dans la pâte duquel est imprimée une fleur de lys allongée. Chaque page contient deux colonnes de texte. L'écriture, un peu pâlie, est nette et date du commencement du 15^e siècle. Le volume commence par plusieurs feuillets, qui servent de table. Au sommet du premier feuillet destiné au texte, on voit les armes de l'abbaye au milieu des mots Jhesus, Marię, S. Victor, S. Augustinus. Au bas on lit ce distique :

Hic liber est Sancti Victoris Parisiensis :
 Inveniens quis, ei reddat amore Dei.

Sur le recto d'un feuillet de parchemin qui sert de garde, se trouve la mention suivante :

Liber in gallicè et rithmicè editus a Magistro Philippo de Vitriaco, quondam Meldensi episcopo, ad requestam domine Johanne, quondam regine Francie, continens moralitates contentorum in 15. libris Ovidii methamorphoseos. Cujus libri tituli singulorum capitulorum dictorum 15. librorum habentur in quatuor foliis primo positus sig. quotatis etc.

Cette mention fut écrite vers le milieu du 15^e siècle. D'ailleurs le parchemin, sur le revers duquel elle se trouve, est un fragment de titre, qui paraît appartenir à cette époque.

(M.) *Metamorphosis Ovidiana moraliter a magistro Thomas Waleys, anglico, de professione predicatorum sub sanctissimo patre Dominico, explanata*: F. Regnault 1515. — La table, qui commence le volume, est destinée uniquement aux moralités. A la fin une main du 16^e siècle a commencé une table des fables; elle s'arrête à la lettre C. On trouve dans la première des titres très curieux: en voici quelques-uns: *Abscentia prelati est causa multorum malorum*, f^o 67. — *Advocati habent avaritiam insatiabilem*, f^o 10. — *Affectio mulierum erga maritos suos*, f^o 102. — *Vide ibi bonas trufes de falsitate mulierum*. — *Ballivorum tria sunt genera*, f^o 16. — *Barbam humilitatis et constantis debent prelati habere*, f^o 101. — *Barbatus filios imberbem patrem indecens est habere*. — *Id. Conspiratores, collegii turbatores debet prelatas sub pedibus calcare*, f^o 6. — *Mulier non potest silentium tenere*, f^o 31. — *Mulier non potest custodiri*, f^o 45. — *Mulieres fornicatrices, utinam tali signo signarentur, quam ad modum soror Gorgonius*, f^o 45. — *Principes mundi in deliciis natere noscuntur*, f^o 15. etc.

Incipit liber primus metamorphoseos Ovidii moralizate:

In nova fert animus mutatas dicere formas, corpora, etc. — Ovidius in primo libro metamorphoseos premissio prologo tractat mundi creationem secundum opinionem Anaxagore: postea quod Prometheus de limo terre fecit unus hominem in similitudinem ac effigiem moderantium cuncta Deorum. Hanc de quatuor etatibus seculi, et quattuor temporibus anni, et de viciis subintransitibus. His ita premissis, tractat quod Gigantes affectaverunt regnum celeste: et ut ad celum possent attingere, congescerunt et aggregaverunt montes super montes..... revera tales Gigantes sunt hodie Tyranni divites et avari, quibus non sufficit esse in statu suo, nec in statu subjectionis et humilitatis imo in celum id est ad statum alte prelationis et dominationis nituntur ascendere, sicut patet in ambitiosis. Esale XIII: ascendam in celum: super astra celi exaltabo solium meum. — Istud patet in avaris, qui cupiunt esse milites et iudices, et locum altum jurisdictionis cupiunt occupare. Sapientie; XVIII: usque ad celum attingebat stans in terra.

Lib: quartus. Fab. VIII. Hermaphroditus.....

Iste Hermaphroditus, filius Mercurii, potest figurare Dei filium super omnia speciosum, qui a principio propriam patriam, id est Paradisum, dimittere decrevit. Et ad aliena loca, scilicet ad mundum, se transferre et ibi in aquis se lavare. Juxta illud Gen: XII: egredere de terra tua et de congregatione tua. — Ista nympa ociosa potest figurare naturam hamanam ocio deitam etc.

(N.) Cy commence Ovide de Salmonen son livre intitulé métamorphose, contenant xv livres particuliers, moralisés par M. Thomas Waleys.... traduit et composé par Colard Mansion. — Fait et imprimé en la noble ville de Bruges en Flandres, par Colard Mansion citoyen de ceste ville, au mois de may l'an de grace .M quatre ans .iiii xx et .iiii. grand in folio gothique à 2 colonnes. — Ce volume contient 17 grandes gravures et 14 vignettes plus petites sur bois. A sa tête on trouve une préface, la table, une seconde et une troisième préfaces. Les vignettes nous paraissent empruntées au manuscrit du duc de Berry : seulement les costumes des dieux ont subi quelques changements ; ils ont suivi la mode et revêtu les formes adoptées au x^v siècle sous Louis XI. Quelques citations, que nous sommes forcés d'abrégier, vont établir le plagiat de Mansion.

Cy commence Ovide son livre ouquel, il invoque l'ayde de la Sainte Trinité :

In nova fert animus : etc. — Il m'est venu en corage, dist Ovide, de dire comment les formes furent mueez en corps nouveaux : quelques uns ont esté, qui s'entremirent de corriger nostre acteur, disans qils entendirent les corps en nouvelles formes muez. Mais teles fables ne doivent avoir lieu en homme raisonnable : car ains que Dieu créast le monde, il n'estoit chose qui receust aucune fourme. — *Aspirate meis etc* : Ovide au commencement de son livre appelle et invoque en son ayde Dieu en plurel et dist : — aydiez moy, Dieux, à ce dittier faire, qui les formes muastes, quant les donnastes aux nouveaux corps. Dès le commencement du monde continuellement jusques a mon temps, perpétuer ce présent dittier et volume que je entens faire. — Car quoyque les payens croient plusieurs Dieux, se devons nous fermement croire qu'il n'en n'est que un en trois personnes, d'une qualité, d'une essence, et d'une éternité, Père Filz et Saint Esprit. Tout créèrent ces trois personnes : et perdus est qui ce ne croit. — Le Filz descendy des cieulx par l'emission du Père et devint vray homme pour salver et racheter les perdus. — Aussy fut le Saint Esprit veus et muez en forme colonbine au Filz baptisier. Et la voix du Père y fut oye venant jusques aux humains disant : *Hic est filius meus dilectus, in quo michy benè complacui. Ipsum audite* : Cest mon très-amié fils, c'est mon désiré, ou quel jay mise ma plaisance : Ainsi s'apparurent ensemble ces trois personnes lesquelles peuvent estre divisées sans diviser leur unité et sans changier leur deité. Et si se monstrèrent en un moment en trois

guises. Pour ce peut l'acteur prier la Trinité en pluralité , non pas pour ce que trois Dieux soient , car les trois ne font que ung seul Dieu. Et toujours éternellement seront.....

Fable d'Orphée et d'Euridice. — Il (Orphée) tenoit sa harpe entre ses bras et en touchoit les cordes , et de sa bouche se prist à chanter tele chanson .

O vous , dieux de la chartre obscure ,
Où toute humaine créature ,
Que riens nulle ne le vous tolt ,
Vient et descent ou tart ou tost ,
Sé me loist et sé vous oz dire ,
Je ne viens pas pour cest empire
Visiter , ne pour veus véer ,
Ne pour vos tourmens assayer ;
Car de tout ce n'ay je que faire.
Venus suy autre chose faire :
Euridice , que prise avoie
A femme est cause de ma voye , etc.

Plus loin , Mansion reproduit le chant d'Orphée au milieu des arbres et des animaux.

Sens moral à la fable de Hermofrodite , de la benoite incarnation de Nostre Sauveur J. C.

Cestui enfant Hermofroditus, fils de Mercure , peut signifier le benoist fils de Dieu , bel par dessus toutes choses. Lequel du commencement décréta laisser son propre país , assavoir Paradis , et se transporta à autre lieu , c'est en terre , à se baigner en la pure et clere eue.... Ceste nimphe Salmacis oyseuse peut signifier l'umaine nature lors donnée à oyseuse.

Sens allégorique dessus la fable dessus dicté : — De Hermofroditus vous diray et exposeray la signifiance. Avis m'est que la fontaine est le lieu où la semence s'assamble , qui vient de la charnelle mixtion de homme et femme. Ce lieu est appelé matrix , qui doit être si grant et si largo que vii chambres y puissent être , trois à dextre , trois à senestre et ung au milieu. Alors doit naistre Hermofroditus , c'est demi masle et demy femele , et les masles à dextre et les femeles à senestre. Les moiens ont l'une et l'autre nature. Mais quant est à l'œuvre de nature le membre féminin peut plus que le masculin. — Par Salmacis est entendue femme , qui met sa cure et entente à elle farder , peigner et parer de joiaux et d'aournemens pour abuser les musars , et veult user toute sa vie en vanitez et désirs de la chair. Folz et desvoiez sont ceulx qui ne les eschievent et fuient.

Terminons nos citations par la conclusion du volume :

A l'ayde de celuy omnipotent Dieu , qui fut cause et commencement de ceste nostre œuvre , sommes venus à parfaite et salutaire fin. Auquel je supplie , ensemble à tous ceulx qui le liront ou orront lire , que s'il y a apostillé ou ajousé aucune chose non estre digne d'escrire , ou que elle vaulsist mieulx estre teu que dicté ou sceute , aucune chose qui ne tende ne dresche les catholiques à vrayes et bienheurees fin ; qu'ilz le me veulent pardonner et le veulent bénévolement redrescher et interpreter en meilleur sens que je ne l'ay sceu faire. Et certes touchant au texte , je n'y entens avoir touchié oultre ce que je l'ay trouvé bien et très congruement translaté par meilleurs clerks et plus saiges que moy.

Ne peut-on pas voir dans ces derniers mots un aveu tardif des obligations , que Colart Mansion avait à l'œuvre de Ph. de Vitry.

(0) De tous les auteurs du vieux monde , le plus populaire au moyen-âge fut sans contredit Ovide. Virgile , Boèce , Cicéron plaisaient aux clerks : mais les légendes amoureuses du paganisme avaient pour la foule , pour la jeunesse surtout , d'irrésistibles attraites ; aussi , nos premiers poètes français ont-ils été lui demander des inspirations et des chances de succès. Benoit de Sainte-More , Chretien de Troyes , des trouvères encore aujourd'hui sans nom traduisirent Ovide ou l'imitèrent : des philosophes , des esprits sages et religieux , s'empressèrent d'éclaircir ou d'obscurcir de leurs commentaires ses vers harmonieux. Ph. de Vitry ne fit que suivre une voie ouverte devant lui : mais il l'élargit , aplanit les difficultés qui l'embarassaient encore et mit à fin la traduction des métamorphoses entreprise et abandonnée par tant d'autres. Ses travaux servirent aux gens de lettres , qui lui succédèrent. Geoffroy Chaucer , ce grand traducteur , comme l'appelle Eustache Deschamps , recourut à la traduction de Vitry pour mettre en vers anglais quelques-unes des fables d'Ovide.

En 1370 Giovanne de Bonsignori traduisait en italien les métamorphoses. Son œuvre ne fut imprimée qu'en 1497 (1).

Mais d'autres traductions moins anciennes peut-être , avaient été plus tôt publiées : à leur tête figurent celles données à Bologne en 1471 par *Franciscus Puteolanus* , à Venise en 1473 , à

(1) A Venise chez Zoane Rosso..... ad instantiam de Louis Lucantonio Zonta Fiorentino. — vol. in-f°. à 2 colonnes , orné de vignettes gravées sur bois.

- Destroit.* — Vaincu, forcé, pressé. *Divers.* — Fou, violent.
Desverie. — Folie. *Doi.* — Deux.
Devoier. — Quitter la bonne *Doloir.* — Se plaindre. — Dou-
 voie. leur, mal.
Deuls. — Deuil. *Dolouser.* — Se plaindre.
Devent. — Lisez *devient.* *Domeste.* — Domestique, privé.
Devient, se. — Je pense, cela *Dongie.* — Contenue, renfermée.
 arrive, cela doit être. *Donnoier.* — Dire des galanteries.
Devise. — Volonté, caprice. *Donnoy.* — Galanterie, amour.
Deviser. — Diviser, séparer. *Doubtable.* — Redoutable.
Devoier. — Écarter, égarer. *Doule, se.* — Il se plaint.
Devoir. — Page 76 lisez, *de voir.* *Dru.* — Amant.
Dit, ditié. — Œuvre, poème, *Druerie.* — Amours, tendresse.
 chant. *Duel.* — Deuil.

E.

- Eage.* — Temps, vie, âge. sources.
Ees. — Abeille. *Engingneus.* — Inventif.
Eist, il. — Il eut. *Engouler.* — Avaler.
Embattre, s'. — Se jeter, se *Engrès.* — Entreprenant.
 placer. *Enhorter.* — Encouragement, prêcher,
Emispaire. — Hémisphère. séduire.
Empeschal. — Empêchement. *Ennortement.* — Conseil.
En. — An. *Enqueurent, ils.* — Ils entourent.
Enchaucier. — Poursuivre. *Ens.* — Dans, dedans.
Enchaut. — Tombé, déchu. *Ensement.* — De même, en même
Enchey, il. — Il arriva, il échut. temps.
Encombrier. — Difficulté. *Enserrer.* — Enfermer.
Eneraissier. — Engraisser. *Ensiévolent.* — Suivoient.
Encroissant. — Augmentant. *Entecheure.* — Tache.
Encrouer. — Accrocher, placer, *Entechié.* — Taché, souillé.
 attacher. *Entendue.* — Intelligence, atten-
Enfourmer. — Dresser, former. tion.
Enfrun. — Mauvaise, coupable, *Entente.* — Attention, désir.
 mauvais. *Envaie.* — Attaque, violence.
Engien. — Esprit, génie, moyen, *Envoiseure.* — Légèreté, caprice,
 machine. coquetterie.
Engingneresse. — Femme de res- *Erbis.* — Fâture.

Craniaux. — Créneaux.

Craventer. — Ecraser, déchirer, tuer.

Créance. — Foi.

Crème, cremour. — Crainte.

Cremeleux. — Craintif.

Creu. — Augmenté.

Crigne. — Chevelure.

Cuevre, il. — Il couvre.

Cuidier, cuidier. — Croire, présumer, soupçonner.

Cure, curiosité. — Soin, amour, désir, ambition.

D.

Dam, dame. — Seigneur.

Damesiel. — Damsel, jeune garçon.

Dampnement. — Damnation.

Darrain. — Dernier.

Debout. — Refus.

Debout. — Droit, dressé.

Decevableté. — Déception.

Dechaie, la mer le. — Le fait échouer, le repousse.

Déduire. — Amuser, distraire.

Délié. — Délicat.

Délit. — Plaisir.

Delittable. — Délicieux.

Deivre. — Libre, tranquille, délivré.

Délivre, à. — En liberté, facilement.

Delivrement. — Librement.

Demener. — Mener, faire.

Demenier, se. — Se plaindre.

Demenuer. — Faiblir, périr.

Demourée. — Retard.

Départir. — Séparer.

Depert, il. — Il déperit.

Deporter. — Plaisir.

Desavancer. — Faire échouer.

Desclaircir. — Éclaircir.

Desclos. — Ouvert, dévoilé.

Desconvenue. — Malheur, inconvenance, faute.

Deseonvignable. — Inconvenant.

Descort. — Contretemps, malheur.

Deshebergier. — Chasser.

Desmesure. — Excessif, fol, violent.

Desmis. — Dépossédé.

Desnuer. — Dépouiller.

Despire. — Mépriser, repousser, fuir.

Despiteux. — Dédaigneux, méprisable.

Despondre. — Exposer.

Despriser. — Mépriser.

Desrain. — Dernier.

Desroy. — Méchanceté, égarement.

Desservir. — Mériter, gagner.

Desseuler. — Renvoiser, ébranler, ôter les yeux.

Desseuvrée. — Séparation.

Desserrer. — Séparer.

Dessist, il. — Il déplait.

Destourbe. — Obstacle.

Destourber. — Empêcher.

Destraindre. — Presser, forcer.

Destroit. — Étroit, pénible.

GLOSSAIRE.

A.

- Aaisier, s'.* — Se satisfaire. *Alleure.* — Pas, marche.
- Abandon.* — P. 46 lisez à *bandon*, *Aloue.* — Fief héréditaire, patri-
moine.
- Abaubi.* — Fol, étourdi. *Ambedui.* — Tous deux.
- Abelir.* — Plaire, séduire. *Amembrer.* — Rappeler.
- Aboyer.* — Se plaindre. *Amender.* — S'améliorer, se cor-
riger.
- Acheson.* — Occasion. *Ament se Dieu.* — Si Dieu pense
à moi.
- Adoler.* — Affliger. *Amenrir.* — Amoindrir.
- Adoptée.* — Principe admis. *Amenuser.* — Diminuer, dispa-
raître.
- Adé.* — Age, vie, siècle. *Amisté.* — Amour.
- Affaitié.* — Élegant, parfait. *Amoné.* — En haut.
- Affert, il.* — Il appartient. *Amordre, s'.* — Se mettre à,
s'attacher à.
- Affiner.* — Achever, mettre à fin. *Amphons.* — Automne.
- Affoler.* — Tuer, blesser, rendre
fou, exciter. *Anious.* — Ennuieux, taquin, a-
gressif.
- Affonder.* — Aller au fond, en-
foncer. *Anuier.* — Fatiguer, être im-
portun.
- Affrcier.* — Prendre des forces. *Anoy.* — Importunité.
- Ahan.* — Peine, supplice. *Antandus.* — Intelligence, atten-
tion.
- Agu.* — Aigu, pointu. *Aiue.* — Aide, assistance.
- Agués.* — Guet-apens. *Aourer.* — Adorer.
- Ains.* — Avant, ainsi, mais.
- Aire.* — Manière d'être, naissan-
ce, habitude.

de Vitry sont justifiés par les chroniques et les monuments de notre vieille jurisprudence. L'usage de partager les objets saisis sur un voleur, quelle qu'en soit l'origine, nous reporte au temps de la barbarie la plus sauvage. Il remonte à la naissance des tribunaux de la féodalité, alors que les principes du bon sens et de l'équité la plus simple périssaient avec les débris de la civilisation Romaine ensevelis sous les ruines du trône Carlovingien. Vitry en signalant les réformes, que réclamaient la raison et la justice prouve, qu'il savait allier le dévouement au prince avec la franchise, et que la crainte de perdre ses fonctions ne l'empêchait pas de servir la cause sociale.

GLOSSAIRE.

A.

- Aaisier, s'.* — Se satisfaire. *Alleur.* — Pas, marche.
Abandon. — P. 46 lisez à *bandon*, *Aloue.* — Fief héréditaire, patri-
à sa volonté. moine.
Abaubi. — Fol, étourdi. *Ambedui.* — Tous deux.
Abelir. — Plaire, séduire. *Amembrer.* — Rappeler.
Aboyer. — Se plaindre. *Amender.* — S'améliorer, se cor-
Acheson. — Occasion. riger.
Adoler. — Affliger. *Ament se Dieu.* — Si Dieu pense
Adoptée. — Principe admis. à moi.
Ad. — Age, vie, siècle. *Amenrir.* — Amoindrir.
Affaitié. — Éléphant, parfait. *Amenuiser.* — Diminuer, dispa-
Affert, il. — Il appartient. raître.
Affiner. — Achever, mettre à fin. *Amisté.* — Amour.
Affoler. — Tuer, blesser, rendre *Amonf.* — En haut.
fou, exciter. *Amordre, s'.* — Se mettre à,
Affonder. — Aller au fond, en- s'attacher à.
foncer. *Amphons.* — Automne.
Affreier. — Prendre des forces. *Anseus.* — Ennuyeux, taquin, a-
Ahan. — Peine, supplice. gressif.
Agu. — Aigu, pointu. *Annulier.* — Fatiguer, être im-
Agués. — Guel-apens. fortun.
Ains. — Avant, ainsi, mais. *Anoy.* — Importunité.
Aire. — Manière d'être, naissan- *Antandus.* — Intelligence, atten-
ce, habitude. tion.
Aisc. — Aide, assistance. *Anut.* — Pendant la nuit.
Alegance. — Secours. *Aourer.* — Adorer.

de Vitry sont justifiés par les chroniques et les monuments de notre vieille jurisprudence. L'usage de partager les objets saisis sur un voleur, quelle qu'en soit l'origine, nous reporte au temps de la barbarie la plus sauvage. Il remonte à la naissance des tribunaux de la féodalité, alors que les principes du bon sens et de l'équité la plus simple périssaient avec les débris de la civilisation Romaine ensevelis sous les ruines du trône Carlovingien. Vitry en signalant les réformes, que réclamaient la raison et la justice prouve, qu'il savait allier le dévouement au prince avec la franchise, et que la crainte de perdre ses fonctions ne l'empêchait pas de servir la cause sociale.

GLOSSAIRE.

A.

- Aaisier, s'.* — Se satisfaire. *Alleure.* — Pas, marche.
- Abandon.* — P. 46 lisez à *bandon*, *Aloue.* — Fief héréditaire, patri-
moine.
- Aboubi.* — Fol, étourdi. *Ambedui.* — Tous deux.
- Abelir.* — Plaire, séduire. *Amembrer.* — Rappeler.
- Aboyer.* — Se plaindre. *Amender.* — S'améliorer, se cor-
riger.
- Acheson.* — Occasion. *Ament se Dieu.* — Si Dieu pense
à moi.
- Adoler.* — Affliger. *Amenrir.* — Amoindrir.
- Adoptée.* — Principe admis. *Amenuser.* — Diminuer, dispa-
raître.
- Adé.* — Age, vie, siècle. *Amisté.* — Amour.
- Affaitié.* — Élegant, parfait. *Amoné.* — En haut.
- Affert, il.* — Il appartient. *Amordre, s'.* — Se mettre à,
s'attacher à.
- Affiner.* — Achever, mettre à fin. *Amphons.* — Automne.
- Affoler.* — Tuer, blesser, rendre fou, exciter. *Anieus.* — Ennuyeux, taquin, a-
gressif.
- Affonder.* — Aller au fond, en-
foncer. *Annuier.* — Fatiguer, être im-
portun.
- Afforeier.* — Prendre des forces. *Anoy.* — Importunité.
- Ahan.* — Peine, supplice. *Antandue.* — Intelligence, atten-
tion.
- Agu.* — Aigu, pointu. *Anut.* — Pendant la nuit.
- Aguds.* — Guet-apens. *Aourer.* — Adorer.
- Ains.* — Avant, ainsi, mais.
- Aître.* — Manière d'être, naissan-
ce, habitude.
- Aiue.* — Aide, assistance.
- Alegance.* — Secours.

- Aourser, s'.* — S'emporter, s'avi- *Assocher.* — Séduire, lier, asso-
lir. cier.
- Apaier, appaier.* — Apaiser, sa- *Assoine.* — Excuse, permission,
tisfaire. occasion.
- Aparoit, apparoit.* — Il parais- *Assoté.* — Fou, stupide.
sait. *Assotir.* — Abrutir, rendre fol.
- Apert, il.* — Il parait. *Assouaigier.* — Satisfaire.
- Appert.* — Clair, évident, gai, *Assuier.* — Sécher, essuier, gla-
franc. cer.
- Apetiser.* — Diminuer, s'éteindre. *Atargier, s'.* — S'abstenir.
- Appresser.* — Approcher. *Atempéré.* — Tempéré.
- Aprison.* — Éducation, coutume. *Atisier.* — Brûler, adhérer, tou-
cher.
- Aquointier.* — Fréquenter. *Atrempé.* — Tempéré, doux.
- Aquointier, s'.* — S'habiller avec *Ambin.* — Blanc de l'œuf.
soin. *Auques près.* — Tout près.
- Arable.* — Labourable. *Autel.* — Tel, semblable.
- Araisonner.* — Adresser la pa- *Autressi.* — Ainsi.
role. *Aval.* — En bas.
- Arer.* — Labourer. *Avenable.* — Convenable.
- Arcure.* — Terre labourable, *Avez, page 136.* — Lisez ever,
champ. avare.
- Arguer.* — Exciter. *Avis* — Attention, apparent, sem-
blant.
- Arure.* — Feu, ardeur. *Avoier.* — Guider, mettre dans la
bonne voie, satisfaire un vœu.
- Art.* — Brule. *Avoutroier.* — Commettre un a-
dultère, pécher.
- Assaier.* — Essayer.
- Assogier.* — Amasser, poser.
- Asscur.* — Sûreté, sûrement, *Assiduel.* — Perpétuel.
sûr, tranquille.

B.

- Baillie.* — Charge, office, garde, *Barge.* — Barque.
bail, surveillance *Baron.* — Maître, seigneur, mari.
- Bandon.* — Bannière, ordre, vo- *Bas.* — La terre, le monde.
lonté, caprice. *Béance.* — Désir.
- Barat.* — Fraude. *Béer.* — Désirer.
- Barater.* — Tromper, commettre *Beneuré.* — Bienheureux.
des fraudes. *Beneurté.* — Bonheur.

- Bénie.* — Mariée devant les plaisir.
autels.
Beroit. — Boiroit.
Bestourné. — Mis à l'envers.
Beveour. — Buveur.
Blandir. — Caresser, polir.
Boielle. — Entrailles.
Boisdie. — Tromperie.
Boisine. — Trompette.
Bon, bonne. — Volonté, bon folie.
- Borde.* — Cabanne.
Bougrenie. — Hérésie.
Bouton. — Bouregeon, fruit sauvage.
Brace. — Semence, main, bras.
Braon. — Morceau de chair.
Buer. — Laver.
Buffoy. — Orgueil, violence,

C.

- Carper.* — Carder, peigner, tisser.
Célément. — En secret.
Cenele. — Fruit de l'aubepine.
Ceure, elle. — Elle court.
Chacerie. — Chasse, venerie.
Chai, il. — Il tomba.
Chaille, ne li. — Qu'il ne lui importe.
Chaines. — Cheveux blancs, ride.
Chainneux. — Ridé, dont les cheveux sont blancs.
Chaitis. — Malheureux, faible.
Chaloir, non. — Indifférence.
Chapelais. — Combat, massacre, meurtre.
Chaple. — Bataille, mêlée.
Chartre. — Prison.
Chativoison. — Faiblesse, frôte.
Chausist, il ne m'en. — Je ne m'en inquiéteraï.
Chetif. — Pauvre petit, malheureux.
Chier. — Désigneux, difficile.
Chiére. — Visage.
Cibour. — Oignon.
Clocher. — Boiter.
- Coiche.* — Canon de l'arbalète.
Cointoier, se. — Se soigner, s'habiller avec coquetterie.
Compte. — Conte, récit, histoire.
Conchier, se. — Se souiller.
Confort. — Consolation.
Conforter. — Consoler.
Conquellir. — Cueillir.
Conroy. — Escorte, armée.
Consirrier. — S'abstenir, désirer.
Conte. — Compte.
Contendre. — Quereller, combattre.
Contremont. — En haut.
Contreval. — En bas.
Contristal. — Contrariété.
Contrister. — Combattre, vexer.
Controuver. — Inventer.
Convenant. — Convention.
Copie. — Abondance.
Corage. — Volonté, désir, projet.
Cos. — Cosse de légumes.
Coulourgeable. — Qui coule.
Coutre. — Charrue.

Craniaux. — Crâneaux.

Craventer. — Ecraser, déchirer, *Cucore, il.* — Il couvre.
tuer.

Créance. — Foi.

Creme, cremour. — Crainte.

Cremoteux. — Craintif.

(ren.) — Augmenté.

Crigne. — Chevelure.

Cucore, il. — Il couvre.

Cuider, cuidier. — Croire, pré-
sumer, soupçonner.

Cure, curiosité. — Soin, amour,
désir, ambition.

D.

Dam, dame. — Seigneur.

Damestel. — Damsel, jeune
garçon.

Dampnement. Damnation.

Darrein. — Dernier.

Debout. — Refus.

Debout. — Droit, dressé.

Decevableté. — Déception.

Dechaie, la mer le. — Le fait
échouer, le repousse.

Déduire. — Amuser, distraire.

Dellé. — Délicat.

Dellé. — Plaisir.

Delittable. — Délicieux.

Deivre. — Libre, tranquille,
délivré.

Délivre, à. — En liberté, facile-
ment.

Delivrement. — Librement.

Demener. — Mener, faire.

Dementer, se. — Se plaindre.

Demenuer. — Faiblir, périr.

Demourée. — Retard.

Départir. — Séparer.

Depert, il. — Il dépérit.

Deporter. — Plaisir.

Desavancer. — Faire échouer.

Desclaircir. — Éclaircir.

et, dévoilé.

Desconvenue. — Malheur, incon-
venance, faute.

Deseonvignable. — Inconvenant.

Descort. — Contretemps, mal-
heur.

Deshebergier. — Chasser.

Desmesure. — Excessif, fol,
violent.

Desmis. — Dépossédé.

Desnuer. — Dépouiller.

Despire. — Mépriser, repousser,
fuir.

Despiteux. — Dédaigneux, mé-
prisable.

Despondre. Exposer.

Despriser. — Mépriser.

Desrain. — Dernier.

Desroy. — Méchanceté, égare-
ment.

Desservir. — Mériter, gagner.

Desseuler. — Renverser, ébranler,
ôter les yeux.

Desseuvrée. — Séparation.

Desserrer. — Séparer.

Dessiat, il. — Il déplaît.

Destourbe. — Obstacle.

Destourber. — Empêcher.

Destraindre. — Presser, forcer.

Destroit. — Étroit, pénible.

- Destroit.* — Vaincu, forcé, pressé. *Divers.* — Fou, violent.
Desverie. — Folie. *Doi.* — Deux.
Desvoier. — Quitter la bonne voie. *Doloir.* — Se plaindre. — Douleur, mal.
Deuls. — Deuil. *Dolouser.* — Se plaindre.
Devent. — Lisez *devient.* *Domeste.* — Domestique, privé.
Devient, se. — Je pense, cela arrive, cela doit être. *Dongie.* — Contendue, renfermée.
Devise. — Volonté, caprice. *Donnoier.* — Dire des galanteries.
Deviser. — Diviser, séparer. *Donnoy.* — Galanterie, amour.
Devoier. — Écarter, égarer. *Doubtable.* — Redoutable.
Devoir. — Page 78 lisez, *de voir.* *Doule, se.* — Il se plaint.
Dit, ditié. — Œuvre, poème, chant. *Dru.* — Amant.
Druerie. — Amours, tendresse.
Duel. — Deuil.

E.

- Eage.* — Temps, vie, âge. sources.
Ees. — Abeille. *Engingneus.* — Inventif.
Eist, il. — Il eut. *Engouler.* — Avaler.
Embatire, s'. — Se jeter, se placer. *Engrés.* — Entreprenant.
Emispaire. — Hémisphère. *Enhorter.* — Encourager, prêcher, séduire.
Empeschal. — Empêchement. *Ennortement.* — Conseil.
En. — An. *Enqueurent, ils.* — Ils encourent.
Enchaucier. — Poursuivre. *Ens.* — Dans, dedans.
Enchaut. — Tombé, déchu. *Ensement.* — De même, en même temps.
Enchey, il. — Il arriva, il échut. *Enserrer.* — Enfermer.
Encombrier. — Difficulté. *Ensièvoient.* — Suivoient.
Eneraissier. — Engraisser. *Entecheure.* — Tache.
Eneroissant. — Augmentant. *Entechié.* — Taché, souillé.
Encrouer. — Accrocher, placer, attacher. *Entendue.* — Intelligence, attention.
Enfourmer. — Dresser, former. *Entente.* — Attention, désir.
Enfrun. — Maussade, coupable, mauvais. *Envaie.* — Attaque, violence.
Engien. — Esprit, génie, moyen, machine. *Envoiseure.* — Légèreté, caprice, coquetterie.
Engingneresse. — Femme de res- *Erbis.* — Fâture.

- Ere, il.* — Il est, il sera. *Espartir.* — Eclater, jaillir.
Erre. — Marche, course, route. *Especce.* — Epaisse.
Errance. — Erreurs, hérésie. *Esperitable.* — Spirituel, divin.
Erratique. — Errant. *Espesser.* — Obscurcir.
Ert, il. — Il est, il sera. *Espie.* — Espion.
Ebanoier. — Folâtrer. *Espirer.* — Inspirer, souffler.
Escaloigne. — Échalotte. *Espoentir.* — Epouvanter.
Eschar. — Économie, simplicité. *Espondre.* — Exposer, expliquer.
Escharcement. — Frugalement. *Essart.* — Attaque, tort, élan,
Eschever. — Achever. injure.
Escondire. — Réfuter, tromper. *Essongne.* — Excuse.
Escoulourger. — Couler, glisser, aller. *Essorber.* — Absorber, anéantir.
Escourté. — Qui porte un vêtement court. *Est.* — P. 104, lisez *ert*.
Esgater. — Exécuter, égaier. *Estable.* — Stable, fixe.
Esgaite. — Sentinelle. *Esteulx.* — Été
Eslit. — De choix, supérieur. *Estous.* — Brave, hardi.
Esmailer, esmoier. — Hâter, presser, agiter, inquiéter, émouvoir. *Estriver.* — Lutter.
Esméré. — Pur. *Esvail.* — Attention, désir.
Euré. — Bien, bienheureux.
Expondre. — Exposer, expliquer.

F.

- Fabricerie.* — Art du forgeron. *Feri, feru.* — Frappé.
Faille. — Faute, erreur. *Ferme.* — Fermé, consolidé.
Fatture. — Forme. *Fieux.* — Fils.
Fallace. — Ruse. *Fillés.* — Filets.
Farsir. — Assaisonner, remplir d'épices ou de viandes séchées. *Fils.* — Confiant.
Faura, il. — Il manquera. *Flestre.* — Flétri, fané.
Fausist, ul. — Il manqua, il finit. *Flous.* — Faible, flasque.
Favele. — Fable, niaiserie. *Foaylle, foille.* — Feu, flamme, étincelle.
Favine. — Faine. *Fondement.* — Fondation, édifice.
Favrierie. — Art du forgeron. *Fontenil.* — Fontaine.
Fel, felon. — Cruel, perfide, trahire. *Forcennerie.* — Violence, excès, folie.
Felonnee. — Cruelle, perfide. *Forment.* — Fort, beaucoup.
Felonnie. — Trahison. *Forcios.* — Mis dehors.

- Forcennerie*. — Violence. *France*. — Ride.
Forsoier. — Employer la force. *Fus*. — Feu , bois.
Forvoiable. — Trompeur. *Fussieme, nous*. — Nous fussions.
Forvoier. — Sortir du bon chemin. *Fust*. — Bois.
Frarin. — Mauassade , laid. *Fy, je me*. — Je me fie.

G.

- Gaignable*. — Productif , fertile. *Graindre*. — Plus grand.
Gaignesour. — Serviteur qui gagne la vie de son maître. *Grevances*. — Vexation.
Gaitier, se. — Se garder. *Grever*. — Ennuier , écraser.
Garra, te. — Te gardera. *Groumme*. — Source.
Gaudine. — Bosquets , petit bois. *Guerpir*. — Se sauver.
Gemme. — Pierre précieuse , perle. *Guier*. — Guider.
Guignier. — Regarder.
Guille. — Tromperie.

H.

- Hardement*. — Hardiesse. *Heue*. — P. 62 , lisez *heuré*. —
Herper. — Chanter. Heureux.
Herbergage, herbergage. — Asile, demeure. *Host*. — Armée.
Hui. — Aujourd'hui.

I.

- Iaus*. — Eau. *Instanté*. — Rapidité , légèreté.
Ierre, torrent. — Est, sera, sont, seront. *Isnel*. — Rapide , léger.
Iert. — Il est, il sera. *Issir*. — Sortir , aller.
Illuec. — Là. *Ist, il s'en*. — Il s'en va.
Ingenieus. — Secret , mystère. *Istera*. — Il sortira.
Ire. — Colère. *Istroit*. — Il sortirait.

J.

- Jotr*. — Plaisir, bonheur. *Jus*. — En bas.
Jonchière. — Jonc , herbe. *Jusier*. — Gesier , foie.
Juice. — Guise , façon , manière. *Jut, il*. — Il coucha.

L.

- Laïs.* — Laïc.
Large. — Fertile.
Lay. — Laïc.
Lé. — Large.
Lecheour. — Débauché, vorace.
Lecherie. — Débauche.
Lectre. — Texte, manuscrit, original.
Lès. — Large, à côté. — *Lay*, chant.
Leust, il. — Il fut permis.
- Lié.* — Joyeux.
Lièrent, ils. — Ils levèrent.
Lierre. — Voleur.
Lignée. — Race.
Linage. — Famille.
Linceus. — Linge, linge.
Lober. — Moquer, frauder, voler.
Lois. — Lisez lors p. 14.
Loist, s'il me— S'il m'est permis.
Lores. — Lors, dans ce temps là.
Los. — Renom, nom, conseil.

M.

- Maille.* — Menue monnaie.
Main. — Maint, beaucoup.
Main. — Matin.
Maindre. — Moindre.
Mains. — Moins.
Maire. — Plus grand.
Malage. — Maladie.
Malchurté. — Malheur.
Maléis. — Maudit.
Manage. — Manoir, habitation.
Mangonneaux. — Machine de guerre.
Mannoient, ils. — Ils demeuraient.
Mansion. — Demeure.
Marière. — Mariage.
Marvir. — Maudire, mal mener.
Mas. — Mat, vaincu.
Matire. — Matière.
Maton. — Lait caillé, fromage.
Mauté. — Méchanceté.
Membrer. — Se souvenir.
Mençonnable. — Mensonger.
- Mencroyable.* — Non croyable.
Mendre. — Moindre, cadet, jeune.
Mentidienne. — Euménide.
Menre. — Moindre.
Merrien. — Bois à travailler.
Mès croiroit. — Lisez mescroiroit.
 ne croirait pas.
Mesaise. — Malaise, malheur.
Meschant. — Malheureux.
Mescheance. — Perte, malheur.
Meschéant. — Méchant, misérable.
Meschié. — Malheur, tort, faute.
Meschine. — Fillette.
Mescroire. — Ne pas croire.
Messon. — Moisson.
Mestroier. — Maitriser.
Mesure. — Modération.
Moe. — Révolte, murmure.
Moien. — Milieu, centre.
Moienner. — Mener au milieu, à moitié chemin.
Moieu. — Jaune de l'œuf, milieu.

- Moncieux.* — Masse, monceau. *Mu.* — Muet, stupide.
Mond, mont. — Monde. *Muir.* — Mugir, se plaindre.
Montance. — Importance, total, valeur. *Musar.* — Amoureux, curieux.
Morir. — Tuer. *Muser.* — Perdre son temps.
Mort. — Mordu, tué. *Mol.* — Faible, qui se trompe.
Morté, mortels. — Mortel. *Molente.* — Vexation, tort.

N.

- Naïs.* — Natif, original, primitif. *Nient.* — Nullement, néant.
Natoier. — Nettoier, laver. *No, à* — A la nage.
Navie. — Navire. *Noable.* — Navigable.
Née. — Net. *Noceoiement.* — Mariage.
Nef. — Vaisseau. *Noer.* — Nager.
Neis, nes. — Même, pas même, ne les. *Noi.* — Neige.
Niantés. — Inutilité, sottise. *Noier.* — Refuser.
Nice. — Crédule. *Nommie.* — Nom.
Nicelé. — Simplicité, sottise. *Noyent.* — Néant.
Nublette. — Petit nuage.

O.

- O.* — Avec. *Orine.* — Origine, race.
Occision. — Meurtre. *Orront, ils.* — Ils entendront.
Oit, el. — Il eut, il avait. *Ot, il.* — Il eut, il a, il entend.
Ombroier. — Se tenir à l'ombre. *Oultrage.* — Excès, folie.
Ondière. — Onde, flot, mer. *Oultreément.* — Au de là.
Or, or endroit. — Maintenant. *Ouverer.* — Travailler.
Oracle. — Oratoire.

P.

- Paisse, qu'il se.* — Qu'il se re- *Parfaire.* — Achever, compléter.
 paisse. *Parfont.* — Profond, fond.
Palmoier. — Toucher, manier. *Parmanablement.* — A perpétuité.
Palus. — Marais. *Parra, il.* — Il paraîtra.
Pacreu. — Grandi. *Parsonnier.* — Qui partage.
Pareux. — Egaux, correspondants. *Pelace, pelette.* — Petite peau.
Pener. — Avoir du mal, souffrir.

Pensant. — Pesant.

Peour. — Pire.

Pere, il. — Il paraît.

Périls. — Péri, mort.

Pesanes. — Chagrin.

Piecmént. — Piment, épice.

Piour. — Pire.

Pia. — Poitrine.

plaier. — Blessar, déchirer.

Planté. — Abondance.

Plantureuseté. — Fertilité.

Pot. — Peu.

Poindre. — Piquer, blesser.

Point. — Piqué, blessé.

Pointure. — Excitation.

Pois. — Poitrine, sein, peine, chagrin, oppression.

Poisier. — Chagriner, contrarier.

Pommeaux. — Ornement du sommet des toits ou des tentes.

Portable. — Mobile, supportable.

Portée, porteur. — Progéniture.

Pourpris. — Palais, rouge.

Preu. — Profit.

Prime, primes. — Premier, d'abord.

Primerain. — Premier.

Privément. — En particulier.

Proisié. — Prisé, estimé.

Pute. — Prostituée.

Q.

Queillir. — Cueillir.

Queist, qu'il. — Qu'il demande.

Quesisse, je ne. — Je ne demanderai.

Queurent, ils. — Ils courent.

Quevrechief. — Voile, mouchoir.

Quittement. — En liberté.

Quoi. — Tranquille, immobile.

Quointerie. — Propreté, recherche.

Quointier. — Poser, soigner, habiller.

R.

Raembra. — Racheter.

Raherdre, se. — Se rattacher.

Rains. — Branche.

Rassoté. — Abruti, ignorant.

Ravoier. — Ramener à bien.

Redarguer. — Rappeler, reprocher.

Recors, je m'en. — Je m'en souviens.

Refléchi. — Plié, rompu.

Refui. — Qui se sauve de rechef.

Regne. — Royaume, pays.

Remansis, vous. — Vous restiez.

Remés. — Resté.

Remesent, ils. — Ils restent.

Remest. — Il reste.

Remirer. — Regarder.

Rencour. — Rancune, violence.

Reongler. — Ronger.

Repairer. — Habiter.

Repessoit. — Rassasiait.

Repondre. — Reposer, cacher.

Repons. — Caché.

Requerre. — Chercher, délivrer.

- Recourez*. — Recouvré, délivré. *Ressource*. — Rappelée, élançée.
Resoudre. — Rejaillir, se relever. *Retrait*. — Retiré.
Resoulté. — Réduite, réunie. *Reverser, se*. — Se retourner.
Respaisé. — Rassasié.
Respiter. — Retarder.
Respondre. — Cacher.
Respondu. — Caché.
Respostaille. — Cachette.
Reue. — Reste immobile. *Ruy*. — Ruissseau.

S.

- Sacher*. — Tirer, secouer. *Soi*. — Soif.
Sainctuaire. — Objet sacré. *Soter*. — Scier.
Salant. — Sautant. *Soiller*. — Souiller.
Saletant. — Sautillant. *Solas*. — Consolation.
Saner. — Guérir. *Solaus*. — Soleil.
Sangle. — Simple, unique. *Souatinne*. — Douce odeur.
Sara, il. — Il saura. *Soubsonder*. — Abonder.
Sauvagie. — Bête sauvage, gibier. *Souement*. — Doucement.
Seignourir. — Dominer. *Souffre, il se*. — Il patiente.
Selle. — Siège, case. *Sougès*. — Sujet.
Semondre. — Exorter, imiter. *Soulaus*. — Soleil.
Sené. — Senné. *Souller*. — Souiller.
Senelle. — Fruit de l'aubépine. *Souloit*. — Il avait coutume.
Seulent, ils. — Ils ont coutume. *Sourcuidier*. — Supprimer.
Sous. — Seul. *Sourdre*. — Jaillir.
Sieu. — Suivi. *Sousier*. — Avoir du soucis.
Sieut. — Il suff. *Sueffre*. — Souffrance, délai, mise de côté.
Sieut. — Il a coutume. *Suir*. — Suivre.
Sievott. — Il suivait.

T.

- Talent*. — Volonté, caprice. *Tenement*. — Fief, terroir.
Tasse. — Tas, monceau. *Tenrette*. — Tendrette.
Tempreure. — Température moyenne. *Tenrois, je*. — Je tiendrais.
Tenser. — Tenir, défendre.

- Tenue.* — Mince. *Touloît, il.* — Il enlevait.
Termine. — Temps, délai. *Toult, il.* — Il enlève.
Terstre, p. 65, lisez *trêste.* — *Tourbler.* — Troubler.
Triste *Tourmens.* — Tempête.
Teu, teus. — Tel. *Touse.* — Fille.
Tient, d'elle ne leur. — Cela leur *Touste.* — Vol.
appartient. *Traire.* — Tirer.
Tire à tire. — Un à un. *Trait.* — Tiré, extrait.
Tollant. — Otant. *Transmuier.* — Changer.
Tolt. — Il enlève. *Trempré.* — Tempéré, moyen.
Tombe. — Mausolée. *Trespensé.* — Pensif.
Tost, il. — Il enlève. *Tricer.* — Tricher.
Toudroit, il. — Il enleverait. *Truage.* — Tribut.

U.

Us. — Usage.

V.

- Vaisseau.* — Vase. *Vallenie.* — Lâcheté.
Vaist, il. — Il va. *Vis, li est.* — Il lui semble.
Vallet. — Jeune homme. *Vis.* — Visage, aspect.
Vassal. — Brave, chevalier. *Vitaille.* — Nourriture.
Vess. — Voyez. *Voist, qu'il.* — Qu'il aille.
Ver. — Printemps. *Voir, voirre.* — Vérité, vrai.
Vergate. — Baguette, tige. *Voulrent.* — Ils voulurent.
Vesteure. — Vêtement, couverture. *Vouls.* — Aspect, forme.
Viande. — Aliment. *Vourrent.* — Ils voulurent.
Voutoir. — Vautour.

Y.

- Yert.* — Il est, il sera. *Yre.* — Colère, violence.
Ylluc. — Là. *Yvoîn.* — Ivrogne.

TABLE.

	<i>Page</i>	<i>v.</i>
Préface ,		
Les Métamorphoses d'Ovide moralisées ,		1.
Le premier livre ,		3.
Histoire de Saturne ,		16.
La fable d'Hermophrodite ,		36.
La fable de Léander et de Héro ,		46.
Histoire d'Orphée ,		62.
Histoire de Vénus et d'Adonis ,		76.
Histoire d'Atalante ,		80.
Système de Pythagore ,		96.
De la peine de mort ,		122.
Légende de la Véronique ,		128.
Invention de la Sainte Croix ,		131.
Conclusion de Vitry ,		134.
Les dits du Franc Gonthier ,		140.
Notes ,		141.
Glossaire ,		175.

For SH
07/11/10

